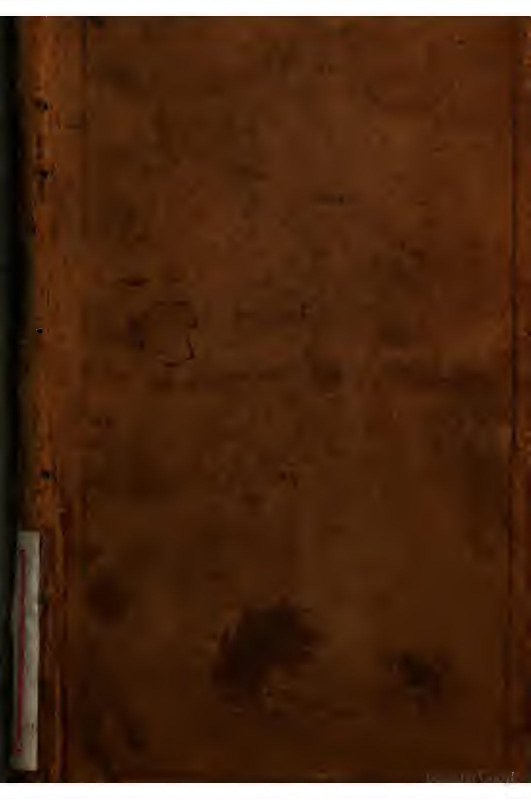






ŒUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE
DU FRESNY.
TOME PREMIER.

PIECES CONTENUES
dans les quatre Volumes.

Tome I.

Le Négligent, Comédie, *avec les airs gravés.*

Le Chevalier Joueur, Comédie.

La Nôce Interrompue, Comédie, *avec les airs gravés.*

La Malade sans Maladie, Comédie.

L'Esprit de Contradiction, Comédie.

Tome II.

Le Double Veuvage, Comédie, *avec les airs gravés.*

Le Faux Honnête homme, Comédie.

Le Faux Instinct, Comédie.

Le Jaloux Honteux, Comédie.

La Joueuse, Comédie, *avec les airs gravés.*

Tome III.

La Coquette de Village, ou le Lot supposé, Comédie.

La Réconciliation Normande, Comédie.

Le Dédit, Comédie.

Le Mariage fait & rompu, Comedie.

Le Faux Sincere, Comédie.

Poësies Diverses.

L'Impromptu de Villers-Cotterêts, *avec les airs gravés.*

Chansons, *avec les airs gravés.*

Tome IV.

Les Amusemens sérieux & comiques.

Le Puits de la Vérité, suivi de diverses avantures sous la Treille de Vérité : Histoire Gauloise.

Parallele d'Homere & de Rabelais.

Réflexions sur la Tragédie de Rhadamiste & Zenobie.

Parallele du Bouclier d'Achile dans l'Iliade d'Homere, & dans celle de Mr. de la Motte.

Réponse au Mercure de Trevoux.

Nouvelles Historiques.

On vend separement la plûpart des Pieces cy dessus.

E S

·ompu,

nédie.

illers-
es airs

s airs

rieux

, fui-
antu-
e de
Gau-

& de

édie
Ze-

l'A-
ade
ans
la

de



Charles Rivierre du Fresny.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE DU FRESNY,

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TOME PREMIER.



AVERTISSEMENT.

CE seroit mal entrer dans l'esprit de Monsieur Dufresny, que de mettre à la tête de ses Ouvrages, une Préface, lui qui n'en a jamais fait, qu'en protestant de n'en point faire. (1) *Une Préface*, dit-il, *doit annoncer par son caractere, celui de l'Ouvrage ou de l'Auteur ; les conséquences qu'on en tire, décident quelquefois de la réussite de l'un & de l'autre : il faut si peu de chose pour prévenir les hommes, & la prévention a tant de part à leurs décisions ! cela me fait trembler.*

En effet une Préface ne sert ordinairement qu'à prévenir les Lecteurs en faveur de l'ouvrage qu'on lui présente ; pour y parvenir il faut louer beaucoup :

(1) *Voyez ses Amusemens & ses premiers Mercures.*

Or les louanges , ſelon notre Auteur, *font ſouvent tort à ceux qui les donnent, & à ceux qui les recoivent : les louanges modérées offenſent ceux qui en voudroient de plus grandes ; n'en point donner du tout, c'eſt une extrémité vicieuſe : ne vaudroit-il pas mieux encore tomber dans ce vice-là ? D'ailleurs il n'y a rien à gagner à louer un Auteur. Celui qu'on loue, croit que c'eſt une dette qu'on lui paye, nulle reconnoiſſance de ſa part ; & l'on ſe brouille preſque toujours avec ſes Confreres ; car chacun d'eux croit qu'on lui dérobe, & les louanges qu'on ne lui donne pas, & celles qu'on donne aux autres.* A l'égard des Lecteurs, ſi l'Ouvrage que l'on donne eſt bon, il n'a pas beſoin de la protection d'une Préface, il porte avec lui ſon eſtime : s'il n'eſt pas bon, toute la fineſſe d'eſprit, & toute la ſubtilité des raiſonnemens d'un Panégyriſte, ne procureront point à l'ouvrage annoncé la conſidération qu'il ne mérite pas.

D'ailleurs, quel eſt le principe des jugemens ordinaires en fait d'Ouvrages

d'eſprit? Le caractere que chaque Lecteur a reçu de la nature, ou que la ſociété dans laquelle il a vécu a formé en lui. *La plûpart des Critiques atrabilaires*, dit encore M. Dufreſny, *ne jugent de la ſolidité d'un Ouvrage, que par le degré de ſerieux qu'ils y trouvent: Dès qu'une maxime ſolide eſt plaiſamment traveſtie, ils la méconnoiſſent; mais qu'une maxime petite ou fauſſe ſe préſente, pour ainſi dire, en habit ſerieux, ils la reſpectent, & veulent être plus ſages que la nature, qui attache preſque toujours un goût agréable aux nourritures les plus ſolides.*

On peut donc conclurre qu'en général une Préface eſt peu néceſſaire, & qu'en particulier elle ſeroit inutile à la tête des ouvrages de Monſieur Dufreſny, ſur la plûpart deſquels le Public a déja porté ſon jugement, peut-être avec un peu de légereté. Je dis avec légereté, car une partie de ce même Public, ne ſe donne gueres la peine d'examiner avec aſſez de déſintereſſement les Ouvrages d'eſprit, & ſur tout les

Ouvrages Dramatiques pour rendre une juſtice égale au bon & au mauvais qui s'y rencontrent.

Les Pieces de Théatre ſont pour ainſi dire, comme des plans conſidérés *à vûe d'Oiſeau*; le tout enſemble frappe tout le monde dans les repréſentations, & dans la lecture. Mais les regles de conduite, & ce qui ſouvent fait le mérite de l'Ouvrage, échappent à ceux qui n'ont pas une connoiſſance raiſonnée du Théatre. Les uns ſont affectés des caracteres, les autres des détails d'une piece; mais rarement l'eſt-on de tout ce qui la compoſe : cependant il reſulte de chaque ſentiment particulier, un jugement général qui influe ſur tout l'Ouvrage : *Il eſt charmant*, dit-on; *il eſt déteſtable*. Voilà comme cette partie du Public dont je viens de parler, décide, par l'habitude ſeule de voir la Comédie, ou celle d'en juger par contagion. Il eſt vrai que de ces deux façons de juger, la derniere eſt bien plus convenable à l'amour propre : il eſt plus flatté

d'humilier autrui, en blâmant tout-à-fait ſon Ouvrage, que de le reconnoître ſon ſupérieur ou ſon égal, par les louanges & la juſtice qu'il faudroit lui rendre.

Analyſer un Ouvrage d'eſprit dans ſes beautés & dans ſes défauts, c'eſt ce qu'on fait rarement, ſoit par ignorance ſoit par jalouſie. On ſe flate beaucoup ſur la premiere, & l'on ſe croit autoriſé ſur la ſeconde.

Cependant il faut convenir que ce Public, éclairé dans la ſuite ſur ſes premieres déciſions, ſe retracte, & rend aux Auteurs la juſtice qu'il ne leur avoit pas d'abord accordée. Mais je m'apperçois que mon intention n'étant pas de faire une Préface, je dois ne parler que de M. Dufreſny & de ſes Ouvrages : Voici donc ce qui en eſt venu à ma connoiſſance.

Charles-Riviere Dufreſny étoit né en 1648 : quoique ſon origine, ſelon la plus commune opinion fût telle que bien des gens s'en feroient fait honneur, il n'en a jamais tiré vanité; il étoit mê-

me rare qu'il en parlât. (*a*)

Son grand-pere étoit fils d'une Jardiniere d'Anet, que l'on nommoit la belle Jardiniere. On ne sait aucune circonstance de la vie de ce grand-pere, ni de celle des pere & mere de notre Auteur; mais il est à présumer qu'ils furent attachés au service des Rois Henri IV. & Louis XIII, puisque Dufresny dans sa jeunesse entra à celui de Louis XIV. en qualité de Valet de Chambre. Son esprit vif & agréable plut à ce Prince, qui l'employa pendant ses Campagnes en diverses occasions, & toujours avec succès; de maniere qu'en donnant simplement l'essor

(*a*) *Il y a long-tems*, dit-il à ce sujet, *que la vanité des hommes travaille en Généalogie; c'est une espece de perspective dont la beauté consiste à voir une longue suite d'objets. Ils sont plus foiblement colorés, & moins nettement dessinés à mesure qu'ils s'éloignent. Le point de vûe est ordinairement embrouillé, & laisse imaginer dans le lointain des objets qu'on ne découvre point. Ceux qui veulent faire voir dans l'origine de leurs maisons plus loin que le point de vûe, croyent appercevoir dans ces brouillards des ancêtres bien formés & bien distingués; mais on ne les y voit que comme on voit dans les nues des hommes, des chevaux, &c.*

à ſon imagination naturellement tournée à la gaieté & aux idées ſingulieres, il gagna les bonnes graces du Roi, & ſe trouva comblé de ſes bienfaits, qui joints à ſon bien de patrimoine, rendirent bientôt ſa ſituation opulente : mais ſon goût pour la dépenſe, l'empêcha de la rendre ſolide. Comme il étoit né ſans ambition, il ne deſiroit les richeſſes que pour ſatisfaire aux commodités de la vie, (car il n'en avoit pas encore connu les beſoins ;) il aimoit le plaiſir comme volupté, & non comme libertinage : une table délicate, & des amis choiſis étoient de ces choſes qui le flatoient le plus. Il avoit reçu de la nature beaucoup de goût pour tous les Arts ; Peinture, Sculpture, Architecture, Jardinage, tous ſembloient lui être familiers par les jugemens juſtes qu'il portoit de leurs productions.

Outre ce goût pour les Arts, il avoit encore un talent naturel & particulier pour la Muſique & pour le Deſſein : quoique les principes de l'un & de l'au-

tre n'euſſent point fait partie de ſon éducation, il a néanmoins produit dans ces deux genres des choſes inimitables. Les airs de ſes Chanſons de caractere que l'on trouvera à la fin de ce Recueil, ſont une preuve convaincante de ce que l'on avance ; car il n'y a pas un de ces airs qui ne ſoit de ſa compoſition ; mais ce que l'on ne peut tranſmettre, c'eſt l'intelligence & le goût avec leſquels il les chantoit. Il eſt vrai que la fecondité de ſon génie lui en faiſoit varier les chants toutes les fois qu'on l'engageoit à les exécuter ; ce qui ſouvent lui déplaiſoit, & ſurtout lorſqu'on le louoit ſur un talent qu'il regardoit comme fort inférieur aux autres. Il eſt cependant bien fâcheux qu'il nous reſte ſi peu de ſes Chanſons, puiſqu'il convient lui-même dans un de ſes Mercures d'en avoir fait plus de cent.

Il n'étoit pas moins ſurprenant du côté du deſſein, que du côté de la Muſique ; il n'avoit, il eſt vrai, aucune pratique du crayon, du pinceau ni de

la plume, mais il s'étoit fait à lui-même un équivalent de tout cela en prenant dans différentes estampes des parties d'homme, d'animaux, de plante ou d'arbre qu'il découpoit, & dont il formoit un sujet dessiné seulement dans son imagination. Il les disposoit & les colloit les unes auprès des autres, selon que le sujet le demandoit; il lui arrivoit même de changer l'expression des têtes qui ne convenoient pas à son idée, en suprimant les yeux, la bouche, le nez & les autres parties du visage, & y en ajoutant d'autres qui étoient propres à exprimer la passion qu'il vouloit peindre; tant il étoit sûr du jeu de ses parties pour l'effet qu'il en attendoit. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cet assemblage de pieces rapportées, en apparence au hasard, & sans esquisse, formoit un tout agréable, dont l'incorrection de dessein n'étoit sensible qu'à des yeux connoisseurs.

Quelques séduisans que fussent pour lui ces deux talens, ils ne prévaloient

pas sur le goût dominant qu'il avoit pour l'art de construire des jardins. Il avoit pour cet Art un génie singulier, mais nullement susceptible de comparaison avec celui des grands Hommes, que nous avons eus, & que nous avons encore dans ce genre. Dufresny ne travailloit avec plaisir, & pour ainsi dire, à l'aise, que sur un terrain irrégulier & inégal. Il lui falloit des obstacles à vaincre, & quand la nature ne lui en fournissoit pas, il s'en donnoit à lui-même; c'est-à-dire que d'un emplacement régulier & d'un terrain plat, il en faisoit un montueux; afin de varier, disoit-il, les objets en les multipliant, & se garantir des vûes voisines, en leur opposant des élévations de terre qui servoient en même tems de Belveders. Tels étoient les jardins de Mignaux près Poissy; & tels sont encore ceux qu'il a faits dans le Faubourg Saint Antoine pendant les dix dernieres années de sa vie, dont l'un est connu sous le nom du Moulin, & l'autre qu'il appel-

loit le Chemin creux. Tout le monde connoît aussi la maison & les jardins de Monsieur l'Abbé Pajot près de Vincennes, & par là l'on peut juger du goût & du génie de Dufresny dans ce genre.

Louis XIV. ayant pris la résolution de faire faire à Versailles des jardins dont la grandeur & la magnificence surpassassent tout ce qu'on avoit vû & même imaginé jusqu'àlors, lui demanda des desseins. Dufresny en fit deux différens ; ce Prince les examina, & les compara avec ceux qu'on lui avoit présentés ; il en parut content, & ne les refusa que par l'excessive dépense dans laquelle l'exécution l'auroit engagé. Ce Monarque qui aimoit les Arts, & qui les avoit portés à leur plus haut degré de perfection par les récompenses dont il prévenoit ceux qui s'y distinguoient, accorda à Dufresny un Brevet de Controlleur de ses jardins. Peu de tems après il obtint encore de sa Majesté le Privilége d'une nouvelle Manu-

facture de grandes glaces que l'on proposoit d'établir, & dont le succès a passé beaucoup ce qu'on en attendoit.

Si Dufresny avoit été capable de prévoir l'avenir, il auroit senti la valeur du don que sa Majesté lui avoit fait : mais sa maniere de penser ne lui laissoit jamais imaginer le lendemain ; le présent étoit son seul point de vûe, & faisoit son bonheur ou son malheur ; de sorte que pressé de satisfaire à quelque caprice, qui en lui étoient aussi forts que des besoins, il céda le privilége des glaces pour une somme assez modique.

Le Roi, sur les bontés duquel il comptoit, & qu'en effet il avoit souvent éprouvé dans les situations fâcheuses où sa prodigalité l'avoit réduit, lui donna encore une nouvelle marque de sa bienveillance ; car le tems du privilége des glaces étant expiré, sa Majesté ordonna aux nouveaux Entrepreneurs de cette Manufacture, de donner à Dufresny 3000 livres de pension viagere : mais les sujets de dépense augmentant en lui
à

à proportion de ce qu'il poſſédoit, & par conſéquent les moyens d'y fournir s'épuiſant de jour en jour, il s'accommoda avec ceux qui lui payoient cette rente, & en reçut le rembourſement.

Le Roi ayant appris ce dernier trait de conduite de Dufreſny, ne pût s'empêcher de dire qu'il ne ſe croyoit pas aſſez puiſſant pour l'enrichir.

Dufreſny ſentit bien après cela qu'il ne devoit plus s'attendre aux bienfaits de ce Prince : il ſavoit qu'il aimoit à donner, mais à donner à propos. Ainſi il réſolut de quitter la Cour, & demanda la permiſſion de vendre ſa Charge, & de ſe retirer; le Roi le lui permit, & eut la bonté de lui faire paroître qu'il en étoit fâché.

Dufreſny ayant fixé ſa demeure à Paris, lia ſocieté avec Renard, célebre Auteur comique; c'étoit un Philoſophe dont la volupté étoit le principal emploi, & qui ne travailloit que pour ſe délaſſer du plaiſir.

La conformité des inclinations ſerra

les nœuds de leur amitié ; & cette liaiſon développa dans notre Auteur, les talens qu'il avoit pour le Théatre.

La Comédie Italienne floriſſoit alors, & les Acteurs qui la compoſoient avoient ſurmonté les difficultés d'une langue étrangere, leurs pieces étoient preſque entierement Françoiſes ; c'étoit la mode de fréquenter ce Théatre, & par conſéquent les Auteurs y portoient leurs ouvrages par préférence.

Des pieces ſans regles & ſans conduite, mais lucratives, convenoient parfaitement à Dufreſny ; car à dire vrai, ſon génie étoit plus propre à produire des Scenes détachées, qu'à bien conduire une Comédie. En effet, n'auroit-il pas été étonnant, qu'un homme qui avoit eu ſi peu de conduite dans le cours de ſa vie, en eut mis beaucoup dans ſes Pieces de Théatre ?

C'eſt auſſi le ſeul défaut qu'on puiſſe lui reprocher à cet égard. D'ailleurs on y trouve des caracteres bien peints, & bien ſoutenus, un dialogue juſte & con-

cis, un comique pris dans la penſée, & rarement jouant ſur le mot; des portraits critiques ſans être ſatyriques; & dans tout une vivacité de génie qui lui eſt propre. Tel on dépeint Dufreſny dans ſes Ouvrages, tel il étoit avec ſes amis; c'eſt-à-dire, aimable ſans médiſance, & plaiſant ſans raillerie piquante : auſſi diſoit-il, *qu'on eſt plus excuſable de ne pas penſer juſte, que de penſer malignement.*

Si la plûpart de ceux qui écrivent aujourd'hui, ſuivoient exactement ce principe, il y auroit bien moins d'Ouvrages d'eſprit, ſans peut-être que le Public y perdît beaucoup. Je ne prétends pas cependant ſoupçonner de malignité un Auteur anonyme qui a inſéré dans une brochure (*a*) des traits de la vie de Dufreſny peu avantageux à ſa mémoire; quoiqu'à dire vrai, tout galant homme doive reſſentir de la répugnance à préſenter quelqu'un par le côté qui peut le

(*a*) Ana, ou B... C...

rendre ridicule ; ainsi je me dispenserai de les rapporter ici.

Ce que j'ai dit à l'égard des Comédies de notre Auteur, regarde principalement celles qu'il a données au Théatre François ; car il régnoit sur celui des Italiens un goût de Satyre & d'équivoque auquel il falloit nécessairement se prêter pour réussir.

Après la suppression de leur Théatre, notre Auteur travailla pour celui des François ; les pieces qu'il y donna n'eurent pas toute la réussite qu'il en espéroit ; & il ne pouvoit compter de véritables succès, que ceux du Double Veuvage, & de l'Esprit de Contradiction ; encore cette derniere qui passe pour un chef-d'œuvre dans son genre, eût-elle le sort de quelques-unes (*a*) de nos anciennes pieces, qui sont cependant aujourd'hui les délices du Public.

La liaison d'amitié qu'il avoit avec Renard, l'engageoit à lui faire part de ses idées. Il lui communiqua plusieurs

(*a*) Phedre & le Misantrope, &c.

ſujets de Comédies preſque finies, & entr'autres ceux du Joueur, & de l'Attendez-moi ſous l'Orme, dans le deſſein de les achever enſemble : mais Renard, qui ſentoit la valeur de cette premiere piece, amuſa ſon ami, fit quelques changemens à ce qu'avoit fait Dufreſny, la mit en vers, & la donna aux Comédiens ſous ſon nom. Ce fait eſt connu de tous les amis de notre Auteur, auxquels il l'a raconté pluſieurs fois, en ſe plaignant d'un larcin qui ne convient qu'à un Poëte du plus bas étage : cependant au lieu de s'en venger, il ne chercha qu'à juſtifier ſes droits en donnant le Chevalier Joueur, tel qu'il l'avoit compoſé, & en y ajoutant un Prologue où l'on voit toute la modération & le déſintereſſement dont il étoit capable. Il ſe contenta de rompre avec Renard, de travailler ſeul, & il fit bien ; car les ſociétés d'eſprit ne réuſſiſſent preſque jamais.

Dufreſny ſe maria deux fois, & il eſt probable qu'il s'en repentit deux fois.

Du caractere dont on l'a dépeint, il n'étoit homme à se marier que par distraction, si l'on peut ainsi dire, ou par un intérêt vif & présent. Bien des gens prétendent que son second mariage se fit par ce dernier motif.

Distrait par l'application involontaire de son esprit à ses compositions qui le suivoient par tout, il lui auroit été fort difficile de se livrer aux soins d'une famille. Il le sentoit bien; & peut-être étoit-ce pour s'en dispenser entierement qu'il avoit imaginé d'avoir en même tems trois ou quatre logemens dans différens quartiers de Paris; & qu'il les quittoit dès qu'il soupçonnoit d'y être connu de ceux avec lesquels il ne vouloit point avoir de commerce. Je ne sai cependant si cette nouvelle maniere de se loger, prise du côté de la commodité, n'est pas aussi raisonnable que singuliere, sur tout pour quelqu'un d'isolé & sans engagement; or Dufresny se croyoit tel.

Le Privilége du Mercure Galant

étant venu à vacquer en 1710 par la mort de M. Devizé ; notre Auteur, ſuivant le conſeil de quelques-uns de ſes amis, le demanda au Roi. (*a*) Ce Prince qui ſe ſouvint de l'avoir aimé, le lui accorda avec cette bonté dont il accompagnoit les graces qu'il faiſoit, principalement à ceux qui l'avoient ſervi. Dufreſny compoſa les premiers volumes de ce livre avec tout l'eſprit & & l'enjouement dont il étoit capable ; mais ennemi de la contrainte, un travail périodique comme celui du Mercure ne pouvoit pas long-tems lui plaire ; auſſi le négligea-t-il bien-tôt, & il l'abandonna enfin au ſieur le Fevre dans le mois de Decembre 1713, en ſe réſervant une penſion, dont il a joui juſqu'à ſa mort.

Ainſi vécut Dufreſny, ſans ſoins, ſans ambition, & ſans baſſeſſe, quoique de plus en plus dénué des biens de la fortune. Vers la fin de Septembre 1724,

(*a*) Voyez dans le 4e Volume le Placet en vers qu'il préſenta au Roi à ce ſujet.

il fut attaqué d'une fievre continue dont il mourut le 6 Octobre dans la 75 année de son âge. Ses sentimens de piété & de résignation furent si sinceres qu'il consentit à la sollicitation des deux enfans qu'il avoit eus de son premier mariage, qu'on brulât tous ses ouvrages, le seul bien qui lui restât alors. C'étoit une seconde partie des Amusemens sérieux & comiques; les Vapeurs, Comédie en un Acte, qu'il avoit lue à tous ses amis, & dont ils ne se rappellent le souvenir qu'avec regret; la Joueuse qu'il avoit mise en vers; le Superstitieux, & le Valet Maître, Comédies en cinq Actes, presque finies, de même que l'Epreuve en trois Actes, avec des intermedes qu'il comptoit donner incessamment au Public.

Si jamais ouvrages de Théatre devoient être épargnés, c'étoient ceux de notre Auteur par la pureté des mœurs qui y régnoit; mais ce zele, pour lequel le seul nom de Comédie est un crime, & celui de Théatre une profanation,

nation, en ordonna autrement; Scenes détachées, canevas de Pieces, Réflexions, Ouvrages même de ses mains, tout fut mis en cendre; telle a été la destinée des derniers ouvrages de Dufresny, dont le public sera malheureusement privé.

On ne peut donc lui donner qu'un recueil le plus complet qu'il a été possible de ses œuvres déja imprimées, mais ou mal imprimées, ou devenues rares; on y a ajouté tout ce qu'on a jugé être de lui dans les Mercures, comme Paralleles, Dissertations ou Examens critiques, Historiettes, Nouvelles, & Chansons dont on a toujours desiré d'avoir une suite. Il est vrai que ce qui enrichit le plus cette édition, ce sont trois Comédies qui n'avoient jamais été imprimées, & dont une n'avoit pas encore été représentée. Ces trois Pieces sont la Malade sans Maladie, la Joueuse en prose, & le Faux Sincere.

On est redevable des deux premieres à la générosité des Comédiens Fran-

çois, qui possédoient dans leur dépôt les seuls manuscrits qui existassent de ces deux pieces, & qui ont bien voulu les abandonner à l'impression : ils ont fait même toutes les recherches possibles pour l'augmenter encore de trois autres Pieces intitulées, Sancho Pansa, en trois Actes : le Portrait en un Acte, & les Domino, aussi en un acte ; mais malgré tous les soins qu'ils se sont donnés, ils n'ont pû les recouvrer. A l'égard du Faux Sincere, la seule copie qu'il y en eût s'est trouvée entre les mains de Monsieur de Maunoir, ancien ami de Dufresny. Notre Auteur avoit coutume de lire à ses amis les Comédies qu'il composoit, & quelquefois même à trop de gens ensemble, quoiqu'il eût dit quelque part, que *si l'on ne suivoit les conseils de personne on écriroit mal ; mais qu'en suivant les conseils de tout le monde, on n'écriroit point du tout.* En effet la multiplicité d'avis différens joint à sa facilité à reproduire, lui faisoient presque toujours changer ses pieces, &

les tourner de différentes façons & souvent à leur desavantage. C'est pour cette raison que Monsieur de Maunoir éxigea de Dufresny qu'il en prît copie afin de la conserver dans le meilleur état où ses amis jugerent qu'il la pouvoit mettre : jugement que le Public a confirmé, par l'accueil favorable qu'il a fait à cette Comédie dans les premieres représentations qu'on vient de lui en donner.

Combien Dufresny auroit-il été sensible aux applaudissemens que cette Comédie a reçu ! si selon lui, *il n'y a rien de si équivoque que le mot de réussite, parce que les Auteurs l'expliquent d'une façon, & le Public d'une autre.* Quelle satisfaction auroit-il eu de se trouver aujourd'hui d'accord avec ses Spectateurs, sur le succès du Faux Sincere ! Mais il semble que tant qu'un Auteur est vivant, la rigueur dont on use envers ses Ouvrages soit un avertissement ou un engagement pour lui de mieux faire à l'avenir : ainsi il y a tout lieu d'espérer que ses autres Comédies peu connues & remises au

Théatre, feront plus favorablement reçues qu'elles ne l'ont été par ce même Public, quelquefois sujet à prévention, mais toujours équitable tôt ou tard.

Voilà ce que j'avois à dire sur la vie & les Ouvrages de Dufresny. J'ai rassemblé le plus de faits & les plus vrais qu'il m'a été possible : cependant comme la plupart de ces faits sont éloignés de notre tems, qu'en s'éloignant ils ont pû souffrir quelque altération, & que vraisemblablement il en peut être échappé à mes recherches, je prie ceux qui auroient sur cela des Mémoires sûrs, de m'en faire part par la voie du Libraire qui vend cette Edition.

COMEDIES DE M. DUFRESNY,

données au Théatre François.

LE Négligent, Comédie en Prose, en cinq Actes, avec un Prologue, en 1692. (*a*)

(*a*) Quelque recherche qu'on ait faite pour avoir

Le Chevalier Joueur, en Prose & en cinq Actes avec un Prologue, en 1697.

La Nôce interrompue, en Prose & en un Acte, avec un Divertissement, en 1699.

La Malade sans Maladie, en Prose & en cinq Actes, en 1699. (*a*)

L'Esprit de Contradiction, en Prose, & en un Acte, 1700.

Le Double Veuvage, en Prose, & en trois Actes, avec un Prologue, en 1702.

(*b*) Le Faux Honnête-Homme, en Prose & en trois Actes, 1703.

ce qui manque de la Musique des airs détachés qui sont insérés dans la plûpart des Comédies de Dufresny, il n'a pas été possible d'en recouvrer d'autres que celles que le Lecteur trouvera dans cette édition.

(*a*) Cette Piece qui tomba à la premiere représentation, servit ensuite à Dufresny, à faire la Comédie des Vapeurs, qu'il mit en trois Actes & en Vers : Il connoissoit la bonté de quelques-unes des Scenes de la Malade sans Maladie, & cependant il souscrivit au jugement du Public sur la conduite de cette Piece ; mais ne voulant pas perdre les idées de détails dont elle est remplie, il en composa la Comédie des Vapeurs dont on vient de parler.

(*b*) Le même sentiment qui engagea notre Auteur à profiter des idées de détail de la Malade sans Maladie, pour en composer les Vapeurs, lui fit prendre cette piece du Faux honnête-Homme, dont le succès ne fut pas heureux, pour en faire celle du Faux-Sincere, dans laquelle la conformité des deux

Le Faux-Instinct, en Prose & en trois Actes, 1707.

Le Jaloux Honteux, en Prose & en cinq Actes, 1708.

La Joueuse, en Prose & en 5 Actes, 1709.

La Coquette de Village, ou le Lot Supposé, en trois Actes & en Vers, 1716.

La Reconciliation Normande, en cinq Actes & en Vers en 1719.

Le Dédit, en un Acte & en Vers, en 1719.

Le Mariage fait & rompu, en trois Actes & en Vers, en 1721.

Le Faux Sincere, en cinq Actes & en Vers, le 16 Juin 1731.

COMEDIES

données à l'ancien Théatre Italien, & qui se trouvent dans le Théatre Italien de Gherardi, in 8° ; 6 vol. qui se vend chez Briasson, Libraire, rue S. Jacques, à Paris.

L'Opera de Campagne, en trois Actes, avec un Prologue, 1692.

caracteres du Chevalier Faux-Sincere & de M. Franchard, avec ceux du Faux Honnête-Homme, & du Capitaine, sont la preuve de ce que l'on avance. Il en a usé de même en tout ou en partie, à l'égard de ses Pieces qui n'ont pas réussi.

L'union des deux Opera, en un Acte, 1692.

* Les Chinois, en quatre Actes, avec un Prologue, 1692.

* La Baguette de Vulcain, en un Acte, 1693.

Les Adieux des Officiers, ou Venus justifiée, en un Acte, 1693.

Les Mal-Assortis en deux Actes, 1693.

Le Départ des Comédiens, en un Acte, 1694.

Attendez-moi sous l'Orme, en un Acte, 1694, *imprimée aussi dans les œuvres de Regnard.*

* La Foire S. Germain en trois Actes, 1695.

* Les Momies d'Egypte, en un Acte, 1696.

» Pasquin & Marforio, Médecins des mœurs, en trois Actes, 1697.

» Les Fées, ou les Contes de ma Mere l'Oye, en un Acte, 1697.

Les Comédies marquées d'une étoile (*) ont été composées par l'Auteur & M. Renard. Et celles qui sont précedées d'un Guillemet, (») ont été données en société, par l'Auteur & le sieur Biancolelli fils du fameux Dominique qui a joué le premier le Rôle d'Arlequin sur l'ancien Théatre.

Les Pieces suivantes etoient entre les mains des Comediens ; mais on n'a pû en recouvrer des copies.

Sancho Pança, en trois Actes.

Le Portrait, en un Acte.

Les Domino, en un Acte.

Les suivantes ayant été composées sur la fin de la vie de l'Auteur, ont été brulées après sa mort par ses héritiers.

Les Vapeurs, en un Acte, & en Vers.

La Joueuse, en cinq Actes, & en Vers.

Le Superstitieux, en cinq Actes, & en Vers.

L'Epreuve, en trois Actes, & en Vers, avec des intermedes.

Le Valet Maître en cinq Actes, & en Vers.

LE NEGLIGENT,

COMEDIE EN TROIS ACTES.

AVEC UN PROLOGUE.

Répresentée pour la premiere fois le 27 Février 1692.

Acteurs du Prologue.

M. ORONTE.
FANCHON.
M. LICANDRE, Poëte.

Acteurs de la Comédie.

M. ORONTE.
BELISE, Sœur de M. Oronte.
ANGELIQUE, Niéce de M. Oronte & de Belise.
DORANTE, Amant d'Angelique.
M. LICANDRE, Poëte.
Le MARQUIS.
LE CHEVALIER.
LE COMTE.
LE BARON.
L'INTENDANT du Marquis.
LE TAILLEUR.
LOLIVE Valet de Dorante.
LE SENECHAL.
LA COMTESSE.
UN CLERC.

La Scene est dans la maison de M. Oronte.



PROLOGUE.

SCENE I.

ORONTE, FANCHON.

FANCHON *riant.*

HA, ha, ha.

ORONTE.

A qui en as-tu?

FANCHON *riant.*

Ha, ha, ha.

ORONTE.

Te mocques-tu de moi?

FANCHON.

Monſieur, c'eſt un bel eſprit qui demande à vous parler. (*riant*) ha, ha, ha.

ORONTE.

Et quelle ſorte de bel eſprit?

FANCHON.

Il dit qu'il eſt l'Auteur d'une Comédie qu'on

vous à donné à lire, (*riant*) ha, ha, ha.

ORONTE.

Eh, qu'y a-t-il donc de si plaisant ?

FANCHON.

Monsieur, il parle en chantant ; il a d'abord commencé par me dire :

(*Elle chante*)

Monsieur Oronte est-il ceans.

ORONTE.

On me l'avoit bien dit, que c'étoit un homme extraordinaire ; & que je ne serois pas fâché de l'entretenir.

FANCHON.

Vraiment il vous faut des gens extraordinaires. Oh ! si vous lui répondez sur le même ton, vous ferez un concert admirable.

ORONTE.

A cela près qu'il vienne. Je le prierai de retrancher la musique de ses conversations ; mais pour la Poësie, il faudra la lui passer ; car les vers lui sont si naturels (à ce qu'on dit) qu'ils lui échapent malgré qu'il en ait.

FANCHON.

Elle chante.

Monsieur Oronte est-il ceans ? (*riant.*)

Ha, ha, ha. Il faut qu'il ait gagné cette maladie-là à l'Opéra, & il n'est pas le seul. Si l'Opéra se soutient encore dix ans, la contagion de la musique gagnera la masse du sang des Fran-

çois : on ne parlera plus qu'en chantant, & l'on ne marchera dans les rues que par pirouetes & par cabrioles. Je voudrois bien voir cela avant que de mourir.

ORONTE.

Pourquoi non ? on s'y accoutumeroit, comme à voir toutes les têtes avec des cheveux d'emprunt.

FANCHON.

Si le chant devenoit si commun, l'Opéra ne seroit plus recherché.

ORONTE.

Au contraire, si tout le monde parloit en chantant, l'Opéra deviendroit une chose naturelle, & cela n'en seroit pas plus mal.

FANCHON.

Fi, Monsieur, ce ne seroit plus qu'une Comédie.

ORONTE.

Tais-toi, folle, & fais entrer ce bel esprit.

FANCHON.

Le voici.



SCENE II.

LE POETE, FANCHON, ORONTE.

LE POETE *chante.*

MOnſieur, j'ai l'honneur de votre connoiſſance,
J'en aurai l'obligation
A la recommandation
De M. votre ami le Tréſorier de France.

FANCHON *riant.*

Ha, ha, ha.

ORONTE.

Veux-tu te taire, folle? Vous n'aviez beſoin que de votre merite, Monſieur, & vous pouviez....

LE POETE. *Il chante.*

Ah, Monſieur!

FANCHON *riant.*

Ha, ha.

ORONTE.

Monſieur, tréve de complimens; ils réuſſiſſent mal en muſique, & vous me ferez plaiſir de laiſſer là votre récitatif.

LE POETE *chante.*

C'eſt un meurtre, Monſieur, de ſupprimer ainſi
Des chants dictés par la nature;

Ils sont rares en ce tems-ci.

ORONTE.

Il est vrai, c'est dommage. Mais si vous voulez que je vous écoute, il faut que vous me promettiez de ne point chanter.

LE POETE.

[*Il chante ces deux Vers*]

Je jure, je promets,
De ne chanter jamais.

Monsieur, je vous demande pardon.

ORONTE.

Parlons de la Comédie que vous avez faite.

FANCHON *se retenant de rire.*

Ha, ha, ha.

ORONTE.

Mademoiselle Fanchon, allez voir là-dedans, si ma sœur est en compagnie.

FANCHON *à part.*

Autre original dont il se va coëffer, comme il a fait de vingt autres : heureusement c'est un Poëte mal-aisé ; pour de l'argent il nous rendra service.

SCENE III.

ORONTE, LE POETE.

ORONTE.

MOnsieur, je suis surpris que vous ayez fait une Comédie en prose, puisque vous avez tant de facilité à faire des Vers.

LE POETE.

Cette facilité ne fait rien à la chose,
Je ne plains ni peine ni tems
Pour réussir quand je compose;
Et voici comment je m'y prends.

D'abord pour ne point gêner l'esprit, j'ébauche grossierement mon sujet en Vers Alexandrins, & petit à petit en léchant mon Ouvrage, je corromps avec soin la cadence des Vers, & je parviens enfin à reduire le tout en Prose naturelle.

ORONTE

Vous croyez donc qu'une Comédie est plus parfaite en Prose qu'en Vers?

LE POETE.

Oui sans doute; & il n'est pas naturel qu'on parle en vers dans une Comédie; à moins que la Scene ne fut au Parnasse, qu'on y fit parler Clio ou l'amoureuse Erato, avec Virgile, le Tasse, ou moi.

ORONTE.

J'entre dans vos raisons; mais revenons à votre Comédie: voulez-vous que je vous dise sincèrement ce que j'en pense?

LE POETE.

Oui, Monsieur, & sans me flatter.

ORONTE.

Elle n'est point de mon goût.

LE POETE.

Tant pis pour vous : Qu'y trouvez-vous donc de si mauvais, Monsieur ? la diction n'est-elle pas pure & concise ?

ORONTE.

Oui.

LE POETE.

Le dialogue naturel ?

ORONTE.

D'accord.

LE POETE.

Et l'intrigue ?

ORONTE.

J'avoue qu'elle est singuliere & assez bien conduite.

LE POETE.

Qu'y manque-t-il donc ?

ORONTE.

Des caracteres, Monsieur, des caracteres nouveaux, & des portraits.

LE POETE.

Ah ! ah ! nous y voilà ! des caracteres, des portraits ; votre discours me fait soupçonner...

ORONTE.

Quoi ?

LE POETE.

Que vous êtes un peu Molieriste.

ORONTE.

Je ne m'en défens point ; & je tiens qu'on

ne peut réussir sur le Théatre, qu'en suivant Moliere pas à pas.

LE POETE.

Cependant, Monsieur, quand j'ai commencé à exceller, je n'avois jamais lû Moliere.

ORONTE.

Tant pis pour vous.

LE POETE.

Oh! tant pis pour moi de ce qu'il y a eu un Moliere; & plût au Ciel qu'il ne fût venu qu'après moi.

ORONTE.

Vous avez tort de n'être pas venu le premier.

LE POETE.

Assurément, je me serois emparé aussi-bien que lui, & que ceux qui l'ont précédé.

De ces originaux fameux pour le comique,
Dont les gros traits marqués des plus vives couleurs,
Font grand plaisir, sans doute aux Spectateurs,
Et peu de peine à l'Auteur satirique.

Et j'aurois comme lui fort facilement épuisé toutes les matieres Théatrales.

Mais il y a des sujets qu'on ne peut épuiser; le cocuage, par exemple est un champ vaste; il y a à moissonner pour tout le monde.

Au lieu qu'il faut suer à présent sur les diminutifs de caracteres, dont le comique est imperceptible au goût d'à present; sur tout au goût

usé, qui n'est plus picqué que par des plaisanteries au gros sel, au poivre & au vinaigre.

ORONTE.

Je conviens que les caracteres & les plaisanteries sont aussi usées que le goût.

LE POETE.

Moliere a bien gâté le Théâtre. Si l'on donne dans son goût; bon, dit aussi-tôt le Critique, cela est pillé, c'est Moliere tout pur: s'en écarte-t'on un peu, Oh! ce n'est pas là Moliere.

ORONTE.

Il est vrai que le siécle est extremement prévenu pour lui.

LE POETE.

Oh! j'attraperai bien le siécle: je vais me jetter dans les piéces allegoriques, dans les mœurs étrangeres & barbares, & j'aurai en dépit du siécle la gloire de la nouveauté. On doit être las de voir sur le Théâtre les Peuples de l'Europe; leurs mœurs sont trop connues.

Une intrigue sauvage
Surprendra davantage.
Qu'en dites-vous, Monsieur, cela réussira;
Les Précieuses de Goa,
Ni la Coquette Japonoise,
N'ont point encor paru sur la Scene Françoise.

ORONTE.

Cela seroit nouveau: mais vous ne feriez pas la fortune des Comédiens.

LE POETE.

Trouvez-moi donc à la Cour, ou à la Ville, des ridicules à copier.

ORONTE.

Les ridicules ne s'y renouvellent que trop ; la mode en change en France, comme d'habits. Encore un coup, Monsieur, il y a plus de fous que jamais.

LE POETE.

D'accord ; mais tout le monde est fou sur le même ton. On ne voit plus de ces extravagances brillantes, dignes d'être copiées sur le Théâtre, il faut quelque merite au moins pour exceller en extravagances. Les Marquis de Moliere, par exemple, ne réjouissoient-ils pas par leurs turlupinades spirituelles, leurs contorsions & leurs habits ridicules ? mais pour nos Marquis modernes, ils sont sérieusement impertinens.

L'un à qui l'effronterie
Tient toujours lieu d'habilité,
Debite une réverie
D'un ton plein de gravité.

L'autre avec un visage morne & un air décontenancé, affecte une nonchalence d'esprit fort ;

Il blâme tout & ne sçait rien,
A tout il a réponse prête ;
Car sans dire un seul mot, en sécouant la tête
D'un air Pyrronien,

Il prétend refuter le Théologien,
Le Philosophe, & le Physicien.

En verité, mettre des ridicules de cette espéce sur le Théâtre, ne seroit-ce pas un guet-à-pan contre le plaisir du Public?

ORONTE.

Un habile Auteur tireroit encore du sel de ces caracteres, tout insipides qu'ils vous paroissent, & l'on pourroit....

LE POETE.

Du tems de Moliere une précieuse étoit divertissante; elle avoit de la mémoire pour retenir de grands mots, quelque feu d'imagination pour les arranger plaisamment; mais à présent, une précieuse est maîtresse passée,

Lors qu'elle sçait artistement
Pencher le corps & tortiller la tête,
Ou de son éventail ouvert nonchalament
Ranger sa favorite, & redresser sa crête,
Faire le manege des yeux,
Rougir sa lévre pâle à force de la mordre,
Ricaner par mesure, & grimacer par ordre.

Avec cela & cinq ou six mots en vogue, elle soutient la conversation tout un jour.

ORONTE.

Hé! que faut-il davantage pour entretenir des Cavaliers qui pour la plûpart ne sçavent parler d'autre chose que de la seve d'un vin de Champagne, de trois dez ou du lansquenet, ou tout au plus du détail de leur Régiment.

LE POETE.

C'est ce que je vous dis. Tous les originaux d'aujourd'hui sont fades ; mais si ma Comédie ne vous plaît pas, j'en ai une autre toute pleine de Scenes de tendresse, qui trouvent passage jusqu'au fond du cœur, & qui....

ORONTE.

Une Comédie de tendresse! oh! depuis que la débauche a fait un calus sur le cœur des jeunes gens, la tendresse les fait bailler ; ils écoutent les équivoques grossieres, & ne rient que des mots significatifs. Pour les remuer il faudroit traiter l'amour sur le Théâtre, comme ils le traitent dans le monde ; leur imagination va d'abord au dénouement.

LE POETE.

Mais, Monsieur, il se trouve encore des Cavaliers, qui ont conservé la politesse, & la galanterie de Voiture.

ORONTE.

Ils sont donc aussi vieux que lui ; l'on ne voit point aujourd'hui de jeunes gens galans ; pour des femmes galantes, Paris nous en fournit assez.

LE POETE.

D'accord : mais on ne voit plus dans leurs intrigues, cette diversité qui fournissoit des idées aux Auteurs comiques ; autrefois chaque belle avoit son foible particulier.

Pour plaire il falloit une Etude :
Le mystére & le secret,
Domptoient la Prude.
La Coquette cédoit au fracas indiscret ;
La vieille aimoit par jalousie,
La jeune aimoit par curiosité ;
Celle-ci par fantaisie,
Et celle-là par vanité.

Mais à présent, toutes les intrigues se ressemblent.

Un seul chemin conduit au cœur d'une beauté ;
L'amour n'a plus qu'une fleche,
Qui fasse bréche
A la cruauté.

C'est l'argent qui fait le nœud de l'intrigue ; & le plus ou le moins, fait le dénouement.

SCENE IV.

ORONTE, LE POETE, FANCHON.

FANCHON.

Monsieur, vous m'avez commandé de vous faire souvenir de sortir pour vos affaires.

ORONTE.

Oh ! que tu es importune ! laisse-moi en repos.

FANCHON.

Il est plus de deux heures.

LE POETE.

Si vous avez des affaires, Monsieur....

ORONTE.

Ce sont des affaires de rien.

FANCHON.

Oui, un petit procès où il ne s'agit que de deux cent mille livres; si Monsieur le perd, il est ruiné, ce n'est qu'une bagatelle comme vous voyez. Il y a plus d'un an que ce Procès-là dure, il n'a pas encore vû son Procureur.

ORONTE.

On ne connoît que trop ces gens-là.

FANCHON.

Hé, Monsieur.

ORONTE.

Veux-tu que je quitte la conversation d'un homme d'esprit pour celle d'un Procureur?

FANCHON.

Un homme de bon sens peut-il raisonner ainsi! hé, partez, mort de ma vie.

ORONTE.

Encore un petit mot.

FANCHON.

Quelle negligence!

ORONTE.

Monsieur, pendant que j'irai.... où cette Coquine-là veut que j'aille.... Rêvez un peu

si

ſi vous ne pourriez pas accommoder au Théâtre une idée qui me vient dans l'eſprit.

LE POETE.

Voyons ce que c'eſt.

FANCHON.

Ne nous voilà pas mal !

ORONTE.

Imaginez-vous un homme comme moi, qui a beſoin d'une Comédie; un auteur comme vous vient lui en propoſer une.

LE POETE.

Je vous entends.

FANCHON.

J'enrage !

ORONTE.

Je ne trouve point votre Comédie à mon goût; vous ſoutenez qu'elle eſt bonne, cela fait naître une conteſtation; ſi vous voulez c'eſt celle que nous venons d'avoir enſemble, vous n'avez qu'à la mettre ſur le papier, voilà déja un Prologue tout fait.

FANCHON.

La belle avance!

ORONTE.

Suppoſé donc que moi, Oronte, entêté des Comédies où les portraits dominent, je vous en demande une toute de portraits. Pour cet effet, je vous prie de paſſer une après-dînée chez moi; il y vient toutes ſortes de perſonnes. J'ai

une sœur qui donne à jouer, plusieurs personnes me rendent visite. Tout cela ne pourroit-il pas former le modele d'une Comédie toute de portraits [comme je vous ai dit] dont la scéne seroit dans mon antichambre.

FANCHON *à part.*

Il ne finira point.

LE POETE.

Si tous ces caractéres étoient plaisans, on en pourroit faire quelque chose; mais il n'y auroit dans cette Comédie ni union ni action.

FANCHON.

Eh laissez-là l'union & l'action, de par tous les diables, songez...

ORONTE.

Pour l'intrigue, il faudroit...

FANCHON.

Pour l'intrigue, c'est une vraye affaire de femme, je la fournirai moi, ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE.

Oui-da, si Fanchon vouloit, elle est assez habile en fait d'intrigue, pour donner de bons mémoires.

FANCHON.

Je m'en charge, vous dis-je, & d'entretenir Monsieur pendant votre absence; il ne s'ennuyera pas sur ma parole.

LE POETE.

Laissez-moi la consulter un peu ; ses avis ne seront peut-être pas inutiles à notre Comédie.

ORONTE.

Je reviendrai le plutôt qu'il me sera possible.

SCENE V.

FANCHON, LE POETE.

FANCHON.

HO ça, puisqu'il s'agit de travailler ensemble, quoique je ne me sois chargée que de l'intrigue, voulez-vous que je vous donne deux bons caracteres ?

LE POETE.

Tu me feras....

FANCHON.

Deux caracteres incomparables.

LE POETE.

Caracteres connus ?

FANCHON.

Monsieur Oronte & Belise sa sœur.

LE POETE.

Mais, Monsieur Oronte n'a point un ridicule... un caractere assez marqué. Qu'est-ce que c'est qu'un négligent ? la négligence n'est point un ridicule qui convienne au Théâtre.

FANCHON.

Le votre par exemple eſt plus théâtral. Oh! vraiment vous ne connoiſſez pas Monſieur Oronte : vous venez de le voir dans ſon beau; & ſi vous paſſez ici toute l'après-dînée, vous m'en direz ce ſoir des nouvelles. Il eſt entêté juſqu'à la folie de tout ce qui s'appelle bagatelles, tableaux, bronzes, médailles, porcelaines; c'eſt le plus extravagant curieux qui ſoit au monde; & pour comble de perfections, il eſt vivement frappé là d'un coup de pierre philoſophale.

LE POETE.

Cela peut fournir quelque choſe; & la ſœur....

FANCHON.

Pour elle, c'eſt une jeune perſonne qui roule comme Monſieur ſon frere aux environs de cinquante ans, & qui ne s'apperçoit pas qu'elle vieillit parce que ſon viſage n'a jamais été jeune; elle eſt jalouſe.

LE POETE.

Jalouſe comme une Coquette,
A qui l'âge de quarante ans,
Annonce la diſette
De charmes & d'amans.

FANCHON.

Elle n'a jamais eû d'amans ni de charmes; & le premier ſoupirant qui aura le courage de l'aimer, fera naître une belle paſſion, je vous aſſûre.

LE POETE.

Eh quel eſt l'objet de ſa jalouſie ?

FANCHON.

Une petite niéce à qui nos deux originaux tiennent lieu de pere & de mere : la vieille tante veut la marier pour s'en défaire. Une Comteſſe de ſes amies tâche de menager l'affaire en faveur d'un certain Marquis, qui n'eſt pas la moindre folie de Monſieur Oronte. Monſieur Oronte cependant ne ſçait pas trop bien lui-même à qui il deſtine ſa niéce ; mais moi je l'ai promiſe à un joli homme, & je ne ſerois pas en peine de tenir ma parole, ſi je trouvois par hazard un honnête homme & d'eſprit comme vous, obligeant, ſerviable, qui ſans intérêt voulut bien accepter un petit préſent de trente piſtoles pour ſe donner la peine d'aimer Beliſe, afin de s'emparer de ſon eſprit, & de ménager ſon conſentement en faveur d'un jeune homme que j'ai pris en ma protection. Vous joueriez ainſi un des premiers perſonnages de votre Comédie.

LE POETE.

Cela ne ſe peut, car je fais un rôle dans le Prologue, & ſuivant nos regles...

FANCHON.

Bon vos regles ! eſt-ce que trente piſtoles ne ſuffiſent pas pour déregler un Poëte ?

LE POETE.

Mais il faudroit ſçavoir quel eſt le jeune homme en queſtion ?

FANCHON.

Et si je vous disois son nom, cela vous determineroit-t-il à lui rendre service ?

LE POETE.

De tout mon cœur.

FANCHON.

On le nomme Dorante.

LE POETE.

Dorante, dites-vous ?

FANCHON.

Le connoissez-vous ?

LE POETE.

Tu me reponds de trente pistoles pour le servir ?

FANCHON.

Oui, je vous en reponds.

LE POETE.

Il m'en viendra donc soixante de cette affaire.

FANCHON.

Comment ?

LE POETE.

Il m'en a déja donné trente pour la même chose.

FANCHON.

Quoi c'est lui ?

LE POETE.

Oui c'est lui qui par le moyen d'un de ses intimes, m'a produit à Monsieur Oronte.

FANCHON.

Quoi ce n'étoit donc que pour rire que vous étiez si drôle, je vous félicite de n'être pas fou.

LE POETE.

Je suis un Poëte né, mon Enfant; mais je n'ai fait le Musicien que pour paroître plus extraordinaire, & m'insinuer par-là plus aisément dans l'esprit de Monsieur Oronte.

FANCHON.

C'est celui de Belise qu'il importe le plus de menager. Allons venez lui faire la révérence, je me charge de vous présenter; & je m'assure qu'elle sera folle de vous, quand elle vous aura oui chanter une conversation ou deux.

Fin du Prologue.

LE NEGLIGENT, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

ORONTE *seul.*

ÇA songeons à nous bien réjouir aujourd'hui, & surtout plus d'affaires, la vie est trop courte pour perdre du tems.

SCENE II.

ORONTE, FANCHON.

FANCHON.

MOnsieur, je vous demande pardon ; mais comptez que je ne vous donnerai pas un moment de repos ; votre Procès est prêt d'être jugé.

jugé, & je ne veux pas vous voir ruiné par votre négligence.

ORONTE

Oh ! l'on ne me reprochera plus que je néglige mon Procès. Premierement je ne sçaurois le perdre ; le Marquis le sollicite, j'ai la justice pour moi, ma partie est un miserable qui n'a pas de quoi poursuivre, & puis je viens de chez mon Procureur.

FANCHON.

Le Ciel en soit loué.

ORONTE.

Quelle corvée !...Oh bien, m'en voilà quitte.

FANCHON.

Ne me sçavez-vous pas bon gré de vous avoir fait faire cette démarche ?

ORONTE.

C'étoit une chose qu'il falloit faire.

FANCHON.

Assûrement : que vous a-t-il dit ?

ORONTE.

Il venoit de sortir.

FANCHON.

Quoi vous ne l'avez point vû ?

ORONTE.

Non, dont je suis bien aise ; car je n'aime point à parler d'affaires.

FANCHON.

Quel homme ! quel homme !

ORONTE.

Oh ! j'y retournerai au premier jour, je n'ai garde d'y manquer, cette affaire-là me tient trop au cœur.

FANCHON.

Je vous en ferai bien souvenir.

ORONTE.

Qu'as-tu fait de notre Poëte ?

FANCHON.

Je l'ai presenté à Madame votre sœur ; il est avec elle dans la salle, où il examine parmi un assez bon nombre d'Originaux qui composent la compagnie, ceux qu'il croit les plus propres pour votre Comédie.

ORONTE.

Bon, bon, je vais demander à ma sœur comment elle le trouve, & si elle est contente de sa conversation.

SCENE III.

ORONTE, FANCHON, UN CLERC.

LE CLERC *apportant un billet.*

MOnsieur, voilà un billet de la part de Monsieur Serrefort votre Procureur, il vient de rentrer chez lui comme vous en sortiez,

ORONTE.

Quoi toûjours des affaires ! que peut-il donc y avoir de nouveau ? je viens de passer chez lui.

Il lit.

Il faut absolument que je vous parle aujourd'hui ; il se machine quelque chose contre vos intérêts ; votre Rapporteur presse de produire, & le vent du Bureau n'est pas bon pour vous. Ah, Monsieur Serrefort, que vous êtes un importun personnage avec vos billets !

FANCHON.

Vous vous laisserez surprendre.

ORONTE.

Quoi, je n'aurai pas un moment de repos ! je n'entendrai parler que Procès, que Procureur ! Ah l'incommode chose que des gens d'affaires ! Allons, il en faut sortir de maniere ou d'autre : Fanchon, pour ce coup je m'en vais chez lui.

FANCHON.

Allez, Monsieur.

SCENE IV.

FANCHON *seule.*

IL me fait bien plaisir de me laisser seule, car Dorante m'a fait signe de venir ici.

SCENE V.

LE POETE, FANCHON.

FANCHON.

A Quoi Dorante s'amuse-t-il donc ? je croyois qu'il alloit me suivre.

LE POETE.

Il acheve de faire des mines à la tante & à la niéce d'un bout de salle à l'autre : depuis que tu es sortie, ils me donnent tous trois la Comédie. Dorante fait une mine à la niéce, la tante se l'approprie & riposte aussi-tôt : Dorante reprend son sérieux : la niéce prend ce sérieux pour elle, & le lui reproche par ses minauderies enfantines : la tante s'en apperçoit : la niéce rougit de pudeur : Dorante pour la consoler lui décoche à la derobée des œillades louches, que la tante guette au passage. Enfin tout ce petit manége m'a paru fort divertissant ; mais Dorante est trop amoureux pour se contenter de cela,

SCENE VI.

DORANTE, FANCHON, LE POETE.

DORANTE.

MA chere Fanchon, je suis le plus amoureux de tous les hommes. Quand pourrai-je sçavoir certainement ce que les regards d'Angelique ne me font entendre qu'à demi ?

FANCHON.

Je vous découvrirois bien ses petits sentimens, mais vous m'avez la mine d'être de nos beaux à la mode, qui sont insupportables dès qu'on leur a fait entrevoir le moindre penchant pour eux.

DORANTE.

Non, Fanchon, les bontés des Dames augmentent ma tendresse & ne flâtent point ma vanité.

LE POETE.

Voilà le Phenix des Amans.

FANCHON.

Oh, Phenix tant qu'il vous plaira : je connois les allures des jeunes gens. Si une fille se déclare d'abord, fy c'est une coquette ; les fait-elle un peu languir, ils la plantent là.

LE POETE.

Il eſt vrai que la galanterie eſt devenue un mauvais métier pour les honnêtes filles.

DORANTE.

Ne juge pas de mes manieres par celles des autres, & ne crains point de m'apprendre.... Non, ma chere Fanchon, j'ai pour ta charmante Maîtreſſe la paſſion la plus tendre, la plus pure, la plus violente....

FANCHON.

Il faut qu'il diſe vrai, car il me perſuade.

DORANTE.

Que tardes-tu donc à me dire ?...

FANCHON.

Vous êtes bienheureux que nous n'ayons pas de tems à perdre. Je ne vous dirai pourtant pas qu'on vous aime ; mais faiſons comme ſi on vous aimoit.

DORANTE.

Ma chere Fanchon, quand pourras-tu me ménager un moment d'entretien ?

FANCHON.

C'eſt à quoi je vais ſonger. Cachez-vous un moment dans ce cabinet ; (*au Poëte*) & vous, paſſez dans cette chambre, où j'aurai ſoin de vous mener Beliſe : diſpoſez-vous à faire chacun une belle déclaration d'amour, (*au Poëte*) vous en vers, (*à Dorante*) & vous en proſe. Pour vous quand vous verrez Angelique ſeule,

vous n'aurez qu'à l'aborder ; au moins elle n'est pas avertie de tout ceci, prenez vos mesures là-dessus.... Mais j'entens la voix de Belise, entrons.

SCENE VII.

ANGELIQUE, BELISE.

ANGELIQUE.

POurquoi donc me faire venir ici, ma tante? & qu'avez vous à me dire, que vous ne vouliez pas que mon oncle entende?

BELISE.

J'ai à vous dire que vous êtes une petite sotte, une petite ridicule, pleine d'une vanité insupportable.

ANGELIQUE.

Hé bon Dieu, Ma tante, qu'ai-je fait, vous voilà furieusement en colere.

BELISE.

Moi en colere! en colere moi! c'est une passion brutale que la colere, qui n'a jamais déplacé mon ame de son assiéte, & vous expliquez mal un simple mouvement de zéle.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon; mais je ne suis pas assez sçavante pour distinguer d'avec la colere, un zéle qui fait dire des injures.

BELISE.

Je vous dis des injures, moi ! mais vraiment je vous trouve bien impertinente de me dire à mon nez ces sotises-là ; suis-je capable de dire des injures ? vous êtes une extravagante à qui je dis poliment ses vérités.

ANGELIQUE.

Quoique vous vous piquiez de politesse, vous ne les dites pas civilement.

BELISE.

Elle n'a pas le sens commun. Ecoutez ma petite niéce, je veux bien vous en avertir, quand Dorante vient ici, il n'est pas difficile de juger qu'il n'y vient que pour moi, & je viens pourtant de m'appercevoir que vous vous attribuez ses regards & ses visites.... Cela est si sot à vous, ma niéce.

ANGELIQUE.

Hé pourquoi, ma tante, ne voulez-vous pas que je les prenne pour moi ? croyez-vous avoir droit de l'emporter, parce que votre visage a été fait avant le mien ?

BELISE.

Hé bien, ne voilà-t-il pas ma petite ridicule avec sa jeunesse ; apprenez sotte que vous êtes, qu'il n'y a point d'homme raisonnable qui puisse s'attacher à une petite créature comme vous, dont le cœur & l'esprit ne sont pas encore au monde.

ANGELIQUE.

Oui, ma tante! oh je vous assure que je sçai bien qu'il faut être jeune pour plaire aux hommes.

BELISE.

Oui, à mille étourdis qui ne s'attachent qu'à l'apparence, au dehors, à la superficie d'une femme; mais appellez-vous cela des hommes?

ANGELIQUE.

Hé bien Dorante est peut-être de ces étourdis-là.

BELISE.

Lui, vous ne sçavez ce que vous dites; je suis persuadé moi, qu'il n'a point d'yeux pour la jeunesse, & s'il vous arrive jamais d'attirer ses regards, je vous deshériterai.

ANGELIQUE.

Vous avez beau me défendre de lui plaire; cela ne dépend pas de moi.

BELISE.

Mais vraiment vous ne lui plaisez point; & sans aigreur, je veux bien vous désabuser; il faut vous apprendre à vous connoître en vraye passion. Ne remarquez-vous pas que quand les regards de Dorante rencontrent les miens, il baisse aussi-tôt la vûë, & prend un sérieux qui marque la naissance d'une passion violente, mais respectueuse; au contraire s'il lui arrive de jetter les yeux sur vous par hazard, ou par poli-

teſſe, il reprend dans le moment même cet air enjoué & badin; marque infaillible de la tranquillité du cœur.

ANGELIQUE.

Hé bien, ma tante, vous avez beau dire; j'explique cela tout autrement.

BELISE.

C'eſt que vous n'avez pas d'eſprit, ma pauvre enfant, & voilà juſtement ce qui fait que Dorante ne vous aime point; car enfin c'eſt l'eſprit qui attache un homme; c'eſt de mon eſprit qu'il eſt amoureux.

ANGELIQUE.

Et moi, ma tante, je ne comprends pas qu'un homme puiſſe aimer une femme rien que pour ſon eſprit.

BELISE.

Et pourquoi donc? pour ſa jeuneſſe, pour ſa beauté? Et fy, fy, fy; la plaiſante choſe qu'une paſſion qui dépend de l'arrangement d'un viſage & du quantiéme de l'âge! la jeuneſſe, la beauté! Fy, vous dis-je.

ANGELIQUE.

Oui, vous dites que vous mépriſez la beauté; mais cependant....

BELISE.

Hé bien, cependant?

ANGELIQUE.

Vous mettez du rouge & des mouches.

BELISE.

Oui, par propreté, par bienséance; mais mes agrémens tirent peu de secours de ces bagatelles.

ANGELIQUE.

Je le vois bien: mais moi je suis bien-aise d'être jeune & jolie, d'avoir de beaux yeux, une belle bouche, un teint vermeil.

BELISE.

Hé fy, fy, fy, si Dorante étoit capable d'aimer ces sotises-là, je le haïrois à la mort.

ANGELIQUE.

Et moi je vous le cederois de bon cœur, s'il étoit comme vous le dites; car l'amour...

BELISE.

L'amour! vous parler d'amour! vous voulez vous mêler de raisonner! à l'école, à l'école, petite sotte, à l'école, à l'école.

ANGELIQUE.

Mais, ma tante...

BELISE.

A l'école, à l'école, vous dis-je, il faut étudier trente ans l'amour avant que d'en parler.

ANGELIQUE.

Mais...

BELISE.

A l'école, à l'école, à l'école...

SCENE VIII.

FANCHON, BELISE, ANGELIQUE.

FANCHON.

MAdame,

BELISE.

Qu'eſt-ce qu'il y a ?

FANCHON.

Ce bel eſprit qui vient de vous faire la réverence....

BELISE.

Hé bien.

FANCHON.

Il extravague, Madame, il eſt tout ſeul dans cette chambre où il ſe tourmente comme un poſſedé ; il ſe promene à grands pas, il ſe mord les doigts, fronce le ſourcil, ſe donne de grands coups ſur le front, parle tout ſeul, & de tems en tems il reprend un air gai, fait trois ou quatre caprioles, & puis il griffonne je ne ſçai pas quoi ſur ſes tablettes. Enfin s'il n'eſt pas tout-à-fait fou, je crois qu'il ne s'en faut guéres du moins, & je n'oſerois dire ce que je ſoupçonne.

BELISE.

Hé, que soupçonnes-tu ?

FANCHON.

Cela vous fâchera, peut-être.

BELISE.

Non, non, parle ?

FANCHON.

Vous êtes fiere & si difficile.

BELISE.

Explique-toi, te dis-je,

FANCHON.

Hé bien, Madame, je crois qu'il est amoureux de vous.

BELISE.

Amoureux de moi! cela se pourroit-il bien?

ANGELIQUE'

Fanchon a donc raison, il faut qu'il soit fou.

FANCHON.

Il vous nomme quelquefois.

BELISE.

Il me nomme!

FANCHON.

Oui, Madame, & j'ai entendu même certains mots d'amour, d'adorable, de mourir!

BELISE.

De mourir;

FANCHON.

Oui vraiment, il y a du mourir dans son affaire; il en étoit là quand je suis venue. Il me

semble qu'il disoit qu'il vouloit mourir.

BELISE.

Il faut empêcher cela, Fanchon ; je veux bien qu'on m'aime, mais mourir chez moi, cela ne me plairoit pas.

ANGELIQUE.

Vraiment oui, je crois qu'il en a bien envie.

BELISE.

Voyez, petite sotte, ce que fait mon esprit, mon vrai mérite. Vos beaux yeux, votre belle bouche & votre teint vermeil ne produiront jamais de ces effets surnaturels.

ANGELIQUE.

Hé bien, ma tante, vous aimez tant le surnaturel, prenez ce bel esprit, & me laissez Dorante.

BELISE.

Taisez-vous, taisez-vous petite ridicule ; personne ne veut de vous.

ANGELIQUE.

Oh, je gagerois bien que si, moi.

BELISE.

Taisez-vous, vous dis-je, encore une fois ; & m'attendez-là ; je vais revenir : au moins ne vous avisez pas d'entrer là-dedans sans moi, (*à Fanchon*) & vous suivez-moi.

SCENE IX.

ANGELIQUE *seule.*

FAnchon me fait ſigne, je ne comprends rien à tout ceci; mais il faut qu'elle ait ſes raiſons... Ah ciel! quel eſprit, quel eſprit que celui de ma tante! Je vieillirai comme elle, mais je voudrois bien ſçavoir ſi je deviendrai ridicule comme elle. Je ne puis plus ſouffrir ſon humeur, j'aime mieux aller dans un couvent; mais dans ce couvent je ne verrai pas Dorante. Hélas! ſi Dorante m'aimoit autant que je l'aime, & que mon oncle voulut....

SCENE X.

DORANTE, ANGELIQUE.

DORANTE.

PArdonnez charmante Angelique....

ANGELIQUE.

Ah Ciel!

DORANTE.

Qu'avez-vous? êtes-vous fâchée de vous trouver ſeule avec moi?

ANGELIQUE.

Ma tante eſt là au moins.... mais quand elle n'y ſeroit pas, je n'aime pas qu'on me vienne ainſi ſurprendre.

DORANTE.

Hé pourriez-vous me pardonner, ſi je négligeois un moment ſi difficile à ménager? Peut-être n'aurai-je de ma vie une occaſion ſi favorable pour vous apprendre....

ANGELIQUE.

Ne m'apprenez rien, je ne veux rien apprendre de vous.

DORANTE.

Ah que je ſerois heureux ſi vous deviniez tout ce que j'ai à vous dire!

ANGELIQUE.

Que devinerois-je?

DORANTE.

Que je vous adore.

ANGELIQUE.

Paix.

DORANTE.

Belle Angelique.

ANGELIQUE.

Ma tante eſt là, vous dis-je.

DORANTE.

Pouvez-vous me refuſer votre main après m'avoir donné votre cœur?

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Moi je vous ai donné mon cœur ?

DORANTE.

Je ne puis dissimuler davantage, j'ai entendu....

ANGELIQUE.

Ah ce n'étoit pas cela que je disois; mais vous vous repentirez de votre curiosité, & cela sera cause que je ne vous regarderai de ma vie.

DORANTE.

Quoi vous pourriez ?....

ANGELIQUE.

Je vous defends de me voir.

DORANTE.

En verité, je ne vous comprends point.

ANGELIQUE.

Je suis contre vous dans une colere épouventable.

SCENE XI.

DORANTE, ANGELIQUE, FANCHON.

FANCHON.

QUoi, vous vous querelez déja mes enfans ? on voit bien que vous êtes destinés pour être mari & femme.

DORANTE.

Je ſuis au déſeſpoir, Fanchon.

FANCHON.

Allez-vous déſeſperer là-dedans, la tante va revenir.

DORANTE.

Elle me défend....

FANCHON.

Et moi je vous permets tout, ne vous mettez pas en peine, allez-vous en ſeulement.

DORANTE.

Mais....

FANCHON.

Mais ſa tante va venir, allons, qu'on ne vous vous voye pas enſemble.

DORANTE.

Quelle violence !

FANCHON.

Hé mort de ma vie, ſauvez-vous vîte, voici Beliſe.



SCENE XII.

BELISE, FANCHON, LE POETE, ANGELIQUE.

BELISE.

LAissez-moi vous fuir, Monsieur, vous commencez à m'embarasser. Où suis-je ? je ne sçai ce que je dis ; je ne sçai ce que je fais ; je ne comprends plus rien à tout ce que vous me dites.

LE POETE.

Je n'en suis pas surpris, Madame.

(*Il chante*)

Un cœur qui n'aima jamais rien,
Sçait peu comme l'amour s'exprime.

BELISE.

Qu'il a d'esprit ! qu'il a d'esprit ! il n'y a pas moyen de tenir là-contre, il faut abandonner la place.

LE POETE *chante.*

Armide, vous m'allez quitter.

BELISE.

Oui, je vous quitte, & je vous défends de me suivre ; ou tout au moins, je vous commande de me donner le tems de me remettre. à

à Angelique. Allons ſuivez-moi vous. *au Poëte.* Vous, ne me ſuivez pas. *à Angelique.* Suivez-moi donc. *au Poëte.* Ne me ſuivez pas, ne me ſuivez pas, ne me ſuivez pas.

FANCHON.

La belle folle?

SCENE XIII.

LE POETE, FANCHON.

LE POETE.

DOrante a-t-il eû le tems d'entretenir Angelique? je n'ai pû lui en ménager davantage, & la bonne tante eſt trop vive pour une longue converſation.

FANCHON.

Vous avez fait de grands progrès ſur ſon eſprit : ſongez à continuer de maniere que vous en puiſſiez diſpoſer abſolument; c'eſt tout le ſervice que nous voulons de vous. Mais voici, je crois, le rival de Dorante.

LE POETE.

Eſt-ce là le Marquis en queſtion? il eſt de ma connoiſſance. Oh, diable, c'eſt un véritable homme de Cour.

FANCHON.

Lui homme de Cour? Il n'a que le mauvais

de ce pays-là, les faux airs, le patelinage & la gueuserie : allez-vous en rejoindre la tante, & moi je vais sonder un peu....

SCENE XIV.

FANCHON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

HE bon jour la petite personne, bon jour la petite personne.

FANCHON.

Monsieur, je suis votre très-humble servante.

LE MARQUIS.

Mon Intendant n'est-il pas venu me chercher ici ?

FANCHON.

Je ne l'ai pas vû, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu le connois ?

FANCHON.

Oh vraiment oui, Monsieur, nous avons servi en même maison ; je l'ai vû laquais chez un homme qui l'avoit été.

LE MARQUIS.

Ce gueux-là est à présent plus riche que moi. Le coquin a fait ses affaires aux dépens des miennes ; mais je suis né pour cela, moi ; je fais la fortune de tout le monde.

FANCHON.

Vous avez l'ame belle, Monſieur.

LE MARQUIS.

Oh palſanbleu, Fanchon, je veux faire la tienne, & je te marierai à Florentin, l'élite de mes valets de chambre.

FANCHON.

Je ne mériterai jamais, Monſieur, que vous preniez le ſoin de me marier.

LE MARQUIS.

Ce ſera quelque jour un bon parti que ce Florentin. Je lui dois déja vingt années de ſes gages.

FANCHON.

C'eſt de l'argent comptant. Vous êtes un bon maître de lui amaſſer ainſi de quoi l'établir. Quelle charge lui acheterez-vous de cet argent?

LE MARQUIS.

Je le ferai mon Concierge.

FANCHON.

La belle fortune d'homme!

LE MARQUIS.

Et ma protection, ma protection, ce n'eſt pas peu de choſe, Fanchon, que ma protection.

FANCHON.

J'en ſuis perſuadée; mais voici votre Intendant: apparemment il a quelque réponſe à vous rendre; je vous laiſſe.

SCENE XV.

LE MARQUIS, L'INTENDANT.

LE MARQUIS.

HE bien, Monfieur, je fuis fait pour vous attendre, comme vous voyez; m'apportez-vous de l'argent encore?

L'INTENDANT.

Je n'ai pû trouver que cent piftoles, & pour les avoir il a fallu faire mon billet de deux mille livres.

LE MARQUIS.

Fort bien, Monfieur, fort bien! Vous m'accommodez bien vraiment, vous me ruinez, vous m'obérez, vous êtes un joli jeune homme.

L'INTENDANT.

Si vous trouvez que l'intérêt foit trop fort, je vais reporter les cent piftoles.

LE MARQUIS.

Je ne vous dis pas cela, Monfieur, je ne vous dis pas cela, j'ai befoin d'argent; cependant vous m'affaffinez, vous me coupez la gorge.

L'INTENDANT.

Mais, Monfieur.

LE MARQUIS.

Je ne vous en dis rien, Monfieur, voilà

qui eſt fini, je le veux bien comme cela ; je me ruine pour vous faire plaiſir, ne ſuis-je pas le maître ?

L'INTENDANT.

En verité, Monſieur, ſi vos affaires ſont dans un ſi grand déſordre, vous n'en devez accuſer que vous-même.

LE MARQUIS.

Oui, je ſuis un chien, un bourreau, vous avez raiſon ; mais ſi vous vouliez cependant...

L'INTENDANT.

Il n'y a point de moyens dont vous ne vous aviſiez pour vous endetter.

LE MARQUIS.

Cela eſt vrai, cela eſt vrai, Monſieur, il me faut de l'argent, je vous avoue mon foible.

L'INTENDANT.

Vous avez pris depuis huit jours chez quatre Marchands differens, vingt pieces de velours pour un carroſſe que vous avez fait doubler de maroquin.

LE MARQUIS.

Oh ! pour cela je n'ai pas le moindre tort ; je prens des étoffes pour me doubler un carroſſe, je change de deſſein, les étoffes me reſtent, je les joue, je les troque, je les donne. Que diable vouliez-vous que j'en fiſſe ?

L'INTENDANT.

Mais il faut payer ces étoffes, Monſieur.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Oui, il faut les payer à loisir.

L'INTENDANT.

Je suis accablé de mille créanciers qui jettent feu & flamme contre vous, qui disent que vous leur ferez faire banqueroute.

LE MARQUIS.

Hé bien, qu'ils fassent, qu'ils fassent : mais voilà des marauts bien insolens ; de quoi ces gueux-là s'avisent-ils, de negocier avec des gens de qualité, quand ils n'ont pas de fonds pour faire des avances ?

L'INTENDANT.

Votre Tailleur m'a pensé désesperer ce matin. C'est une persécution qui n'a point d'exemple.

LE MARQUIS.

Hé bien, Monsieur, ne payez point; il ne faut pas payer, ne payez point.

L'INTENDANT.

Mais il faudra payer quelque jour ?

LE MARQUIS.

Mon mariage avec la petite niéce de ce logis me va mettre en argent comptant.

L'INTENDANT.

Votre mariage, Monsieur ? vous ne m'avez point encore parlé de ce dessein.

LE MARQUIS.

C'est une affaire faite, mon cher.

L'INTENDANT.

Elle vous aime ?

LE MARQUIS.

Point du tout. Mais ce n'eſt point l'amour qui fait les mariages des gens de qualité.

L'INTENDANT.

C'eſt-à-dire, que la tante vous ménage la choſe ?

LE MARQUIS.

On ne lui a point encore parlé.

L'INTENDANT.

C'eſt donc l'oncle qui ?...

LE MARQUIS.

Le bon homme Oronte ? il n'en ſçait rien.

L'INTENDANT.

Voilà des nôces bien avancées!

LE MARQUIS.

Mais j'ai un ſecret infaillible pour le faire conſentir ; il ſe repoſe ſur mes ſoins de la conduite de ſon procès, je gouverne ſon Rapporteur, tous ſes Juges ſont mes intimes, j'achete les droits de ſa Partie, & je fais juger l'affaire à mon avantage : Jugez ſi la niéce me peut manquer ?

L'INTENDANT.

Mais, Monſieur....

LE MARQUIS.

Fortune, fortune, il y a long-tems que tu te mocques de moi. Tu fais la rétive, fortune,

mais palſanbleu je te briderai, petite ſotte ma mie, & cette aubaine-ci ne m'échapera pas.

L'INTENDANT.

Mais, Monſieur Oronte n'eſt pas en état de donner ces deux cent mille livres à ſa niéce ; il ne lui reſteroit plus de quoi vivre, & il faut conſiderer...

LE MARQUIS.

Ah palſanbleu, je vous trouve admirable ! Vous avez de la conſcience, Monſieur l'Intendant. Eh morbleu ! un petit faquin de Bourgeois n'eſt-il pas trop heureux d'avoir la vie & le vêtement ? faut-il que la canaille faſſe figure, pendant qu'un homme comme moi a ſes morceaux taillés ?

L'INTENDANT.

Mais enfin....

LE MARQUIS.

Mais enfin, il me ſemble que je fais bien les choſes, & en homme d'honneur j'épouſe la niéce.

L'INTENDANT.

Cela eſt fort honnête.

LE MARQUIS.

Entre nous je m'accommoderois bien de l'argent, ſans me charger de la fille ; mais il y auroit quelque petite choſe à dire à cela, & il faut empêcher de parler le petit monde ; & puis, je crois que je ſuis amoureux.

L'INTENDANT.

Ce font vos affaires ; mais fi Monfieur Oronte a quelque vûe....

LE MARQUIS.

J'y ai pourvû, je connois fon foible ; un rien fuffit pour le détourner des affaires les plus férieufes, & je lui détache des curieux de plufieurs efpéces, qui jufqu'à la fin du Procès (quelqu'avis qu'on lui donne) l'empêcheront d'y faire attention.

L'INTENDANT.

Ah, Monfieur !

LE MARQUIS.

Qu'eft-ce ?

L'INTENDANT.

Ce maudit Tailleur ; il faut qu'il m'ait vû entrer ici, ou qu'il ait reconnu là-bas votre carroffe.

LE MARQUIS.

Comment morbleu, on n'eft pas en fûreté chez fes amis ? oh ! palfanbleu je le vais traiter d'un air....



SCENE XVI.

LE MARQUIS, L'INTENDANT, LE TAILLEUR.

LE TAILLEUR.

MOnſieur, comme votre Intendant me renvoye toujours à vous, & que vous me renvoyez toujours à lui, pardonnez ſi vous ſçachant enſemble, je viens vous importuner juſques dans cette maiſon.

LE MARQUIS.

Il n'y a pas de mal à cela, mon bon homme, j'écoute tout le monde en quelque lieu que ce ſoit; de quoi s'agit-il? c'eſt de l'argent que vous demandez apparemment?

LE TAILLEUR.

Monſieur....

LE MARQUIS *à l'Intendant.*

Hé ventrebleu, Monſieur, que ne contentez-vous cet homme-là? faut-il que j'aye la tête rompue d'une bagatelle?

LE TAILLEUR.

C'eſt une peine d'avoir affaire à des Intendans, il n'eſt rien tel que de s'adreſſer aux Maitres.

LE MARQUIS.

Je ne vous recommande autre choſe tous les

jours, Monsieur, que de contenter les petits ouvriers.

LE TAILLEUR *à l'Intendant.*

Je le sçavois bien, moi, que c'étoit votre faute.

LE MARQUIS.

Cela est épouventable que vous fassiez ainsi crier tout le monde.

L'INTENDANT.

Vous sçavez bien, Monsieur....

LE MARQUIS.

Palsanbleu, je sçai, je sçai, qu'il faut contenter ce pauvre diable.

LE TAILLEUR.

Voilà un honnête Gentilhomme.

L'INTENDANT.

Eh! comment voulez-vous que je fasse? je n'ai point d'argent.

LE MARQUIS.

Mais je ne vous dis pas de payer, je vous dis de contenter; contentez, vous dis-je, est-ce que je ne me fais pas entendre?

LE TAILLEUR.

Me contenter sans me payer? ma foi, Monsieur, je l'en défie.

LE MARQUIS.

Oui! parbleu, tant pis pour vous d'être si difficile, mon bon homme.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, qu'on me paye du moins ce que j'ai fourni depuis la derniere campagne, car les parties n'en sont point arrêtées.

LE MARQUIS.

Oh! il faut de la raison par tout. Un mémoire de huit années n'est pas encore mûr. Il faut commencer par payer le vieux.

L'INTENDANT.

Des créanciers, Monsieur! avec ces animaux-là, il faudroit toujours avoir l'argent à la main.

LE TAILLEUR.

N'appellez-vous pas le vieux un mémoire de huit années?

LE MARQUIS.

Non vraiment, cela est du plus moderne. Ecoutez, bon homme, il faut s'accommoder au tems, les dépenses sont grandes.

LE TAILLEUR.

Vous passez pourtant tous les Etés à Paris; mais tout au moins qu'on me donne quelque chose je prendrai tout ce qu'on voudra.

LE MARQUIS.

Ah voilà parler cela. Vous devenez raisonnable. Hé bien, puisque vous prenez les choses du bon côté, d'honneur vous aurez de l'argent, quand je devrois vous payer moi-même sur mes menus plaisirs.

LE TAILLEUR.

Mais quand ſera-ce, Monſieur ? que je ſçache le tems, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Ce ſera, ce ſera... Oh! palſanbleu, vous êtes un maraut bien curieux.

L'INTENDANT.

La race des créanciers ne finira-t-elle jamais ?

LE MARQUIS.

Ce ſera .... ce ſera en me livrant mon habit brodé & mon ſurtout de chaſſe.

LE TAILLEUR.

Fort bien. Pour avoir mon argent, il faudra que j'avance encore cela : quelle miſere !

L'INTENDANT.

Voilà Monſieur Oronte.

LE MARQUIS.

Adieu, mon ami, cela eſt fini, je ferai votre affaire, adieu.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, ORONTE, L'INTENDANT.

ORONTE.

QUe je ne vous détourne point, Monſieur, vous êtes ici comme chez vous, & vous pouvez....

LE MARQUIS.

C'eſt un pauvre diable de Tailleur que les crédits ont ruiné. Il me demande de l'emploi, je lui en ferai donner par un partiſan de mes intimes, qui eſt le filleul de ma nourrice.

ORONTE.

Vous avez l'ame bienfaiſante.

LE MARQUIS.

Je ſuis l'appui des opprimés, & la reſſource des miſerables. Hé à propos, cela me fait ſouvenir d'une choſe, Monſieur l'Intendant; montez dans mon carroſſe, & allez chez la groſſe Comteſſe, ſçavoir des nouvelles de l'affaire que je lui ai recommandée.

L'INTENDANT.

N'y a-t-il rien de particulier à lui dire?

LE MARQUIS.

Il ne faut que retenir ce qu'elle vous dira; & venir me rendre réponſe.

SCENE XVIII.

LE MARQUIS, ORONTE.

LE MARQUIS.

HE-bien, mon cher, avez-vous fait affaire avec ces Troqueurs que je vous ai envoyez?

ORONTE.

Ils m'ont amusé jusqu'à présent ; & ils m'avoient fait oublier d'aller chez mon Procureur; mais je m'y en vais de ce pas.

LE MARQUIS.

Allez, allez, mon cher, c'est fort bien fait de songer à ses affaires.

ORONTE

Je veux une fois en ma vie vaincre ma négligence.

LE MARQUIS *à part.*

Je t'empêcherai bien de la vaincre. (*haut*) Hé, Monsieur Oronte, je songe que mon Intendant pourroit prendre ce soin. Je vais lui ordonner d'y aller.

ORONTE.

Non, non, Monsieur, puisque me voilà en humeur, j'irai bien moi-même.

LE MARQUIS.

Ah ! je vous loue de vous évertuer.

ORONTE.

Un peu d'exactitude ne nuit pas dans la vie.

LE MARQUIS.

Il rappelle Monsieur Oronte.

Monsieur, Monsieur Oronte ; au moins je fais solliciter votre procès par des femmes de conséquence : les premiers mobiles de la robe s'en mêlent, mon cher, & .... (*à l'oreille*) Est-ce là servir ses amis ?

ORONTE.

Que je vous ai d'obligation de m'épargner toutes ces peines-là.

LE MARQUIS.

S'il arrivoit par hazard..... (*à l'oreille.*) Etez-vous content de moi ? he ! on peut dormir en repos ſur ma parole.

ORONTE.

Je me confie entierement à vous.

LE MARQUIS.

Oh ! palſanbleu vous riſquez beaucoup ! n'eſt-il pas vrai ? ne vous y fiez pas trop, je ſuis un peu faux... Je ſuis un courtiſan au moins, & nous ne valons pas grand choſe nous autres. Hai, hai !

ORONTE.

Oh, Monſieur !

LE MARQUIS.

Hé ! à propos, je ne ſongeois pas que Dhotel eſt là-dedans qui apporte cette urne de porcelaine pour troquer.

ORONTE.

Ne ſçauroit-il attendre un moment ?

LB MARQUIS.

Non vraiment, gardez-vous bien de laiſſer échapper ce hazard.

ORONTE.

Mais mon affaire....

LE MARQUIS.

Je vais y envoyer de ce pas. Laiſſez-moi faire, laiſſez-moi faire.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

LOLIVE, FANCHON.

LOLIVE.

OU est donc Monsieur Oronte ?

FANCHON.

On lui a écrit un billet pour son Procès, il alloit sortir pour y donner ordre, un maudit curieux de porcelaine l'a entraîné dans son cabinet, & il n'y a pas moyen d'avoir raison de lui... Mais où avez-vous laissé Dorante ?

LOLIVE.

Il est chez le Sécretaire d'un vieux Conseiller, qui est son oncle.

FANCHON.

Ne sçais-tu point si ce Conseiller est de nos Juges ?

LOLIVE.

C'est le Rapporteur du Procès de Monsieur Oronte.

FANCHON.

Dorante a-t-il été chez le Procureur ?

Il a été par tout. Il faut qu'il ſoit diablement amoureux de la petite fille, puiſqu'il ſe donne tant de mouvement pour les intérêts du bon homme.

FANCHON.

Mais tout de bon, toi qui le connois, le crois-tu paſſionné de bonne foi?

LOLIVE.

Oui, la peſte m'étouffe. Je ne lui ai jamais vû le cœur touché que cette fois-ci; & pourtant ce n'eſt pas faute qu'il ne ſoit aimé.

FANCHON.

Oh! pour cela je n'en doute point; un joli homme comme lui ne ſçauroit manquer de pratique.

LOLIVE.

Il n'y ſçauroit ſuffire; il me renvoye les billets doux tous cachetés. Chaque ſoir j'en fais un extrait, en forme de mémoire inſtructif. Le lendemain à ſa toilette je lui en fais le rapport, & à chaque article il écrit de ſa main *neant*, ou *bon*, ſelon que le cœur lui en dit: là-deſſus je dreſſe les expéditions.

FANCHON.

Tu fais là une jolie peinture de ton Maître; & il y a bien de l'honneur à s'intéreſſer pour un petit homme auſſi coquet & auſſi inconſtant.

LOLIVE.

Adieu. Songe à ce qu'il te recommande:

pour moi je vais le trouver en enrageant ; car je me doute qu'il a encore quelqu'autre commiſſion à me donner.

SCENE II.

LE MARQUIS, FANCHON, LE POETE.

LE MARQUIS.

OH ! palſanbleu je ne puis pas grimeliner davantage. Je perds là ſottement mon argent, ſans avoir le moindre plaiſir. Ah ! te voilà, Fanchon, eſt-ce que nous n'aurons pas bientôt ici nos gros joueurs, le Comte, le Chevalier, le Baron & notre Senechal ?... Mais je trouble un tête à tête ; eh ! morbleu, c'eſt Monſieur Licandre !

LE POETE.

Ah ! Monſieur.

LE MARQUIS.

Fanchon tu es trop égrillarde, tu n'auras pas mon Florentin.

FANCHON.

Hé, allez, allez, Monſieur, je ſuis comme il faut être pour la femme d'un valet de chambre.

SCENE III.

LE MARQUIS, LE POETE.

LE POETE.

Que je ne ſois pas cauſe ....

LE MARQUIS.

Vous en voulez furieuſement à cette Fanchon-là, Monſieur Licandre ?

LE POETE.

Monſieur.

LE MARQUIS.

Les beaux eſprits courent après les corps quelquefois.

LE POETE.

Je vous aſſure, Monſieur ...

LE MARQUIS.

Hé, allons, allons ne vous en défendez point. La ſubſtance qui penſe, n'ôte rien à la ſubſtance étendue. Ha, ha ...

LE POETE.

On voit bien, Monſieur, que ...

LE MARQUIS.

Je parle ſublime, oui, quand je veux. Hé, à propos de ſublime, Monſieur Licandre, quand verrons-nous quelque choſe de votre façon ?

LE POETE.

LE POETE.

Ma foi, Monſieur, je n'ai plus guere le cœur au métier; depuis que tout le monde ſe mêle de juger des ouvrages d'eſprit, il y a trop à riſquer.

L'un boufi de ſon rang,
Sans goût & ſans délicateſſe,
Croit, qu'ainſi que la nobleſſe,
La ſcience eſt dans le ſang.
Il croit qu'il fut ſçavant, même avant que de naître;
Décide par autorité.

Et décide en maître, du ſort & de la réputation d'un pauvre Auteur qui aura travaillé toute ſa vie à franchir les épines & les ronces dont le Parnaſſe eſt environné.

LE MARQUIS.

Mais parbleu, le petit Apollon devroit bien faire défricher les avenues de ce Parnaſſe; car avant qu'un Poëte ait traverſé toutes ſes ronces & ſes épines, ſon manteau doit être bien déchiré, hé, hé.

LE POETE.

Monſieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Sans rancune, Monſieur Licandre; car enfin je révere les doctes, & ma folie eſt les belles Lettres; je dévore les converſations ſçavantes.

LE POETE.

Puiſque cela eſt ainſi, je vais vous reciter

un petit chef-d'œuvre de poëſie que je mettrai dans peu ſous la preſſe.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable, vous me ferez bien plaiſir.

LE POETE *touſſant.*

Hem.

Le Soleil n'eut jamais de plus vives clartés,
Que cet Aſtre....

LE MARQUIS.

Monſieur Licandre, vous autres.... entre vous autres, lequel eſtimez-vous le plus de Virgile ou d'Homere? *il chante.* Terou lerou.

LE POETE.

Ce Parallele eſt delicat, & pour vous dire mon ſentiment, Homere....

LE MARQUIS.

Homere: oui, le bon homme Homere
Aliquando bonus dormitat Homerus.
Il ſourit & chante. Hom, hom, tou, tou, toure.

LE POETE.

Dormitat., il eſt vrai; mais il a pourtant ſur Virgile ſes avantages d'un autre côté.

LE MARQUIS.

Ah Virgile! vous parlez de Virgile? c'eſt ma folie à moi, que Virgile. *Arma virumque cano.* He, he, nous ſçavons les Poëtes, Monſieur Licandre. Hom, hom. *il chante.*

Vous partez, Renaud, vous partez.

LE POETE.

Que voulez-vous que nous examinions le premier, Homere ?

LE MARQUIS.

Hom tara la.

LE POETE.

Ou si vous aimez mieux que nous envisagions ces deux grands hommes, trait pour trait.

LE MARQUIS.

Oui, c'est fort bien dit, trait pour trait. *Sic ille manus, sic ora ferebat.*

LE POETE.

Je commence par ordre ....

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE COMTE, LE POETE.

LE MARQUIS.

OU va Monsieur le Comte? il y a huit jours que je te cherche par tout, pour une affaire de la plus grande importance.

LE POETE *à part.*

La bonne cervelle!...

LE COMTE.

Il y a deux heures que je devrois être ici; l'on m'attend là-dedans, je suis un peu pressé.

LE MARQUIS.

Il n'y a encore que de la canaille : adieu Monſieur Licandre, vous pouvez courir la Fanchon, on vous l'abandonne, nous en dirons une autrefois davantage.

LE POETE *à part.*

Ce n'eſt pas là le moins ridicule perſonnage de la maiſon.

SCENE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

QUelle eſt cette affaire d'importance ?

LE MARQUIS.

Comment gouvernes-tu le Lanſquenet ?

LE COMTE.

Fort mal ! adieu.

LE MARQUIS.

Oh ! palſanbleu donc, mon cher, donne-toi donc patience, j'ai mille choſes à te dire.

LE COMTE.

Finiſſons donc de grace, je n'aime point à faire attendre.

LE MARQUIS.

Etois-tu hier chez la Marechale ?

LE COMTE.

Non, je n'y allai point ; serviteur.

LE MARQUIS.

Encore : oh palsanbleu je te ferai clouer pour avoir conversation avec toi.

LE COMTE.

Eh bien sachons donc cette affaire ?

LE MARQUIS.

Il y a mille ans que je ne t'ai embrassé.

LE COMTE.

Cela est de fort grande importance ; adieu.

LE MARQUIS.

Il a des inquiétudes dans les jambes. Sçais-tu bien que malgré tes petites manieres, tu es le seul homme que j'aime à la Cour ? ah, ah !

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER, LE BARON.

LE MARQUIS *embrassant le Chevalier.*

SErviteur au meilleur ami que j'ai au monde.

LE CHEVALIER.

Monsieur je vous baise les mains, je suis votre valet.

LE MARQUIS.

Eh voilà encore notre intime, ce pauvre Ba-

ron : oh palsanbleu, j'ai de plaisantes nouvelles à t'aprendre. Ah, ah, ah, écoute, écoute.

LE CHEVALIER.

Connoissez-vous cet homme-là Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Ma foi si je le connois, je ne le connois gueres.

LE MARQUIS.

Ah, ah, ah, que dis-tu de cela ? oh parbleu riez donc, Monsieur le Philosophe.

LE BARON *s'en allant.*

Cela est fort plaisant, bon jour.

LE MARQUIS *arrêtant le Baron.*

Mais le plus divertissant, c'est que....

LE CHEVALIER.

Voilà le pauvre Baron bien embarassé.

LE COMTE.

Qu'il s'en tire, c'est son affaire; voyons là-dedans comment va le Lansquenet ?

LE CHEVALIER.

Allons : si le Sénechal y est, la partie sera bonne.



SCENE VII.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

AH, ah, ah, quoi! tu es un animal risible; & tu ne ris pas de cela, vieux fou.

LE BARON.

Je ne ris gueres que par réflexion.

LE MARQUIS.

Oh palsembleu il y a pourtant là de quoi rire impromtu sur ma parole, ah, ah, ah. Eh que vois-je! Monsieur le Senechal.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE SENECHAL.

LE MARQUIS.

EN verité, Monsieur, je suis vivement pénetré de votre douleur.

LE SENECHAL.

Depuis la perte que j'ai faite....

LE MARQUIS.

Monsieur votre pere étoit le meilleur ami que j'eusse au monde.

LE SENECHAL.

Quoiqu'il fut toujours en Province, il avoit l'honneur d'être connu de la Cour.

LE MARQUIS.

Perdre un pere connu de la Cour! cela eſt aſſommant. Quel âge avoit-il, le bon homme?

LE SENECHAL.

Quatre-vingt treize ans ou environ.

LE MARQUIS.

Quelle perte, Monſieur le Sénéchal! ſi cet homme eût vecu, il ſeroit parvenu aux grandes Charges.

LE SENECHAL.

Une mort imprévûe comme la ſienne recule terriblement ſa famille.

LE MARQUIS.

J'en ſuis inconſolable, je vous aſſûre.

LE SENECHAL.

Il m'aimoit tendrement, Monſieur.

LE MARQUIS. *s'en allant.*

Mais j'entends la voix de la Comteſſe.

LE SENECHAL.

Je me ſouviendrai toute ma vie de ſes dernieres paroles: Mon fils, me dit-il, en me ſerrant la main, ayez toujours... Où eſt-il donc? cet homme-là eſt bien touché de la mort de mon pere!

SCENE

SCENE IX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE LE SENECHAL.

LE MARQUIS.

MAdame, voilà un pauvre Orphelin que je vous présente, qui n'a que vingt-cinq mille écus de revenu.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur le Senechal, vous avez perdu votre pere?

LE SENECHAL.

Madame, dans l'affliction horrible....

LA COMTESSE.

Mon pauvre Marquis, je suis ruinée, je perdis hier tout ce que j'ai joué.

LE MARQUIS.

Cela est triste, ma bonne Comtesse.

LA COMTESSE.

Je prends part à votre affliction, Monsieur le Senechal.

LE SENECHAL.

Ce m'est une consolation bien grande, Madame, qu'une personne...

LA COMTESSE *au Marquis.*

Il est gros joueur, n'est-ce pas?

LE SENECHAL.

Madame...

LE MARQUIS.

Monſieur le Senechal, je veux entamer la ſucceſſion.

LE SENECHAL.

Nous commencerons quand il vous plaira; j'ai ſur moi la valeur de douze cent piſtoles.

LA COMTESSE.

Vieilles nipes du défunt apparemment?

LE SENECHAL *riant.*

Ha, ha, j'en ai trouvé d'aſſez bonnes, Madame.

LA COMTESSE.

En verité je ſuis tout-à-fait ſenſible à la douleur qu'il a de la mort de ſon pere.

LE SENECHAL.

Madame...

LA COMTESSE.

Entrez là-dedans, Monſieur le Senechal; nous allons vous ſuivre.

SCENE X.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

HE bien, la bonne Comteſſe, en quel état ſont nos affaires ?

LA COMTESSE.

Voici huit cent louis d'or que je t'apporte, il en faut encore deux cent pour faire la ſomme néceſſaire pour acheter les droits du procès.

LE MARQUIS.

Il faut les gagner au Senechal.

LA COMTESSE.

C'eſt de l'argent comptant, pourvû que je tienne la carte, car j'ai de l'aſcendant ſur lui.

LE MARQUIS.

Oh, joue donc pour moi, car je ſuis le plus malheureux coquin...

LA COMTESSE.

Quand nous aurons fait notre ſomme, nous irons enſemble chez le Notaire, où nous trouverons la partie du bon homme Oronte, qui nous y attend. J'ai tout diſpoſé...

LE MARQUIS.

Elle eſt toute adorable, cette Comteſſe!

LA COMTESSE.

Quand une fois cette affaire ſera terminée,

nous gagnerons le Procès en vingt-quatre heures.

LE MARQUIS.

Qu'elle prend de ſoin, cette groſſe perſonne!

LA COMTESSE.

Le Rapporteur a dit à une de mes femmes de chambre, que pourvû que ... Tu peux compter là-deſſus.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, Comteſſe, je t'adore, & je t'épouſerois, ſi je t'aimois moins.

LA COMTESSE.

Epouſe la petite niéce, mon pauvre Marquis, épouſe la petite niéce; ſi elle ne t'accommode pas dans la ſuite, nous la mettrons dans un Couvent.

LE MARQUIS

Quelle vivacité d'eſprit! quel feu d'imagination!

SCENE XI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, FANCHON.

FANCHON.

ON a dit à Madame que vous étiez ici, elle va quitter le jeu pour vous venir recevoir.

LA COMTESSE.

C'est trop de politesse, il faut la prévenir.

SCENE XII.

LE MARQUIS, FANCHON.

FANCHON.

Vous ne la suivez pas, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Demeure, coquine, demeure, j'ai une confidence à te faire.

FANCHON.

Me voilà prête à vous écouter.

LE MARQUIS.

Je suis dans le goût de te faire un petit présent, ma chere bonne, en seras-tu fâchée ?

FANCHON.

Pourvû que vous n'exigiez de moi rien autre chose que de recevoir, je suis toute à votre service.

LE MARQUIS.

La sotte! Elle a l'esprit tourné, tourné comme une coquette de Cour. Ça, je suis amoureux de la petite niéce, il faut que tu m'en fasses aimer.

FANCHON.

Moi, Monsieur ?

LE MARQUIS, *il fouille dans sa poche.*

Je ne ferai pas ingrat d'un si bon office.

FANCHON.

Monsieur...

LE MARQUIS.

J'en mourrai quitte sur ma parole.

FANCHON.

On meurt subitement quelquefois.

LE MARQUIS.

De peur d'accident, voilà dix pistoles que je te prie de dépenser en bagatelles.

FANCHON.

Vous êtes fort aimable, mais je ne réponds pas que vous soyez aimé.

LE MARQUIS.

Il faut bien que tu m'en répondes, c'est ton affaire. Je vais voir le jeu de la Comtesse, si nous ruinons le Senechal, ta fortune est faite.

SCENE XIII.

FANCHON *seule.*

LE scelerat ! il faut que j'aime bien l'argent pour en recevoir de la main de cet homme-là.

SCENE XIV.

DORANTE, FANCHON.

DORANTE.

AH, ma chere Fanchon, j'ai bien des nouvelles à t'apprendre !

FANCHON.

Qu'y a-t-il ?

DORANTE.

Et qui te ſurprendront.

FANCHON.

He bien ?

DORANTE.

Aurois-tu pû t'imaginer que votre Marquis eſt le plus grand fourbe du monde ?

FANCHON.

Un Marquis fourbe ! c'eſt une choſe bien difficile à imaginer.

DORANTE.

C'eſt ſur lui que Monſieur Oronte ſe repoſe du ſoin de ſon procès. Il le trahit & il eſt d'intelligence avec ſa partie.

FANCHON.

Je m'en ſuis toujours bien doutée.

DORANTE.

Plus par hazard que par mes ſoins, j'ai dé-

couvert quelques-unes de ses menées, & j'ai mis Lolive aux trousses de son Intendant, qui apparemment est en mouvement pour cette affaire, afin de tâcher à m'éclaircir mieux de certaines choses que je ne sais que soupçonner.

FANCHON.

L'affaire est en assez bonnes mains, & votre Lolive n'est pas un sot.

DORANTE.

Où est Monsieur Oronte ?

FANCHON.

Il est près d'ici dans le cabinet d'un curieux, où il est allé se tranquiliser.

DORANTE.

Je vais le chercher, il faut absolument qu'il vienne avec moi chez mon oncle.

SCENE XV.

ORONTE, DORANTE, FANCHON.

ORONTE.

AH le beau vaze! la belle Urne!

FANCHON.

Le voici le plus à propos du monde.

ORONTE.

La fine pâte de porcelaine!

DORANTE.

Monsieur je vous cherche avec empressement pour vous dire ....

ORONTE.

Ah ! Monsieur, je viens de voir la plus charmante porcelaine ! Le bel émail !

DORANTE.

Il s'agit de bien autre chose.

ORONTE.

Le plus beau bleu !

DORANTE.

Monsieur.

ORONTE.

Une broderie !

FANCHON.

C'est une belle chose que la broderie, mais....

ORONTE.

Il faut se mettre à genoux devant cette Urne-là.

DORANTE.

Monsieur, n'avez-vous rien appris de votre procès ?

ORONTE.

Rien du tout : Je vais chercher dans mon cabinet quelque chose digne d'être troqué contre cette Urne.

FANCHON.

Il faudroit bien mieux, que vous allassiez....

ORONTE.

Non : je n'irai nulle part que je n'aye fait ce troc assûrément. *Il reve.* N'ai-je rien ...

DORANTE.

Vous avez pourtant des affaires bien plus pressantes. Je viens d'apprendre qu'un de mes oncles est votre Rapporteur ; & selon ce que j'ai oui dire, assurement le Marquis vous fourbe.

ORONTE.

Oui, je fais réflexion ...

FANCHON.

Je vous en avois averti.

ORONTE.

J'entrevois justement ...

DORANTE.

Penetrez-vous ...

ORONTE.

Oui, oui, oui, je me souviens ....

DORANTE.

Hé Monsieur ...

ORONTE.

Que j'ai quelque part un fort beau buste antique, dépareillé, qui fera bien mon affaire.

FANCHON.

Hé, Monsieur....

DORANTE.

Quel entêtement ! (*à part*) Quelle négligence ! il faut en avertir Belise, si je n'y puis pas mettre ordre moi-même.

SCENE XVI.

ORONTE, FANCHON.

ORONTE.

JE vais chercher ce buste. Je vous menerai si vous voulez... Où va-t-il donc, Fanchon ?

FANCHON.

Il va dire là-dedans à tout le monde, que vous avez perdu l'esprit.

ORONTE.

Insolente !

FANCHON.

Oui, Monsieur, quand vous devriez me tuer, je ne puis m'empêcher de vous le dire, il faut être absolument fou pour abandonner comme vous faites, le soin des affaires les plus importantes.

ORONTE.

Fanchon !

FANCHON.

Vous n'avez l'esprit rempli que de colifichets, de bagatelles, & vous vous laissez mener par le nez par le Marquis qui vous fourbe.

ORONTE.

Comment diantre ?

FANCHON.

Ah le beau vase! la belle urne!

ORONTE.

Explique moi donc?...

FANCHON.

La belle pâte de porcelaine!

ORONTE.

Fanchon?

FANCHON.

Un bleu!

ORONTE.

Si tu ne parles...

FANCHON.

Hé mort de ma vie, vous, vous ne voulez écouter personne? Dorante veut vous instruire....

ORONTE.

Il faut qu'il m'éclaircisse un peu cette affaire.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

BELISE, LE POETE, FANCHON.

BELISE.

PEndant que le gros jeu qui se joue occupe l'attention de tout le monde, dérobons-nous à la cohue, & profitons mutuellement des charmes de notre esprit. Je vous prie à quoi rêvez-vous ?

LE POETE.

Madame j'acheve un impromptu de musique qui sera de votre goût, je m'assure.

BELISE.

Oui, oui, c'est mon charme que les impromptus. Fanchon, Fanchon, ma chere Fanchon, viens écouter ce petit impromptu, je te prie.

LE POETE.

La, la, la.

Chanson.

Ah quelle trahison !
L'amour a caché son tison

Dans le fond de vos yeux, comme dans un nuage;
Pour embraſer mon cœur, il met tout en uſage,
Sageſſe, prudence, raiſon,
Ah! quelle trahiſon!

BELISE.

Sageſſe! prudence! raiſon! on ne trouve rien de tout cela dans la jeuneſſe. C'eſt un abus épouventable d'aimer de jeunes enfans de vingt ou vingt-cinq ans.

FANCHON.

Fy, à cet âge-là, une fille ne ſçait pas encore ce qu'on lui demande.

LE POETE *chante*.

La, la, la.

La jeuneſſe & le printems
N'ont que des fleurs paſſageres;
Laiſſons aux cœurs inconſtans
Des douceurs ſi légeres:
Mais pour gouter le ſolide plaiſir
Des fruits que l'amour donne,
Ce n'eſt qu'en Automne
Qu'il les faut cueillir.

BELISE.

On n'y peut pas tenir. La charmante maxime, la charmante maxime! Hé bien, Fanchon, après cela peut-on ſe ſoucier d'être jeune?

FANCHON.

Ma foi, Madame, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'en ſuis dégoûtée. Fi: la jeuneſſe, c'eſt une infidéle qui nous abandonne, mais la vieil-

leſſe, c'eſt une amie conſtante qui ne nous quitte qu'avec la vie.

BELISE *chante.*

Ce n'eſt qu'en Automne
Qu'il les faut cueillir.

Comment entendez-vous cette Automne-là, Monſieur Licandre ?

LE POETE.

C'eſt l'Automne de l'amour, Madame.

BELISE.

Oh ! bon cela ; car pour l'âge, je ne ſuis encore qu'au commencement de mon Eté.

FANCHON *à part.*

C'eſt un Eté bien ſec que cet Eté-là.

LE POETE.

Dites au Printems, Madame, dites au Printems.

Je ſoutiendrai toujours malgré le ſot uſage,
Que pour les amans
Que l'eſprit engage,
Le Printems de l'âge
Eſt à cinquante ans.

FANCHON.

Les Roſes de ce Printems-là ne ſont pas mal fanées !

BELISE.

Le Printems de l'âge
Eſt à cinquante ans.

Il n'y a rien de plus vrai dans le fond, &

personne n'en veut convenir. Il faut avouer qu'en France on a le goût bien dépravé.

FANCHON.

Oui, on aime les perdreaux au mois d'Aout, & les filles avant cinquante ans.

BELISE.

C'est l'impatience naturelle des François, il n'y a que les fruits précoces qui leur font plaisir.

LE POETE.

Pour moi, Madame, je ne suis point précoce.

BELISE.

Vous, vous êtes le premier François en qui j'aye trouvé du bon goût, de la délicatesse, & je vous assure que vous êtes aussi le seul .... Ah!

LE POETE.

Ce soupir, Madame,
Qui vous est échappé,
M'a paru tout de flamme,
Me suis-je trompé?

BELISE.

Ah! Licandre, je ne sçai que vous répondre.

FANCHON *à part.*

La vieille folle!

LE POETE.

Madame?

BELISE.

Je ne puis vous exprimer ce que je sens ; aidemoi, Fanchon je te prie.

FANCHON.

Vous êtes assez grande pour le dire toute seule.

BELISE.

Ah ! petit ingrat, que vous m'avez peu menagée ; pourquoi me montrer à la fois tant d'esprit & tant de tendresse ?

FANCHON.

Fort bien.

LE POETE.

Hé ! pourquoi me laisser voir tout votre mérite, Madame.

BELISE.

Voilà qui est fini.

FANCHON *à part.*

La belle conquête !

BELISE.

Depuis que je vous ai vû, tout le reste du monde m'est insupportable.

LE POETE.

Je le crois bien, Madame.

BELISE.

Je vous en assûre.

LE POETE.

Cependant tant que Dorante sera libre, je ne serai point sans inquiétude.

BELISE.

Dorante, dites-vous? Dorante, que Dorante ne vous fasse point d'ombrage, je vous le sacrifie.

LE POETE.

Je suis là-dessus d'une délicatesse qui passe l'imagination.

FANCHON.

Pour mieux le rassurer, marions Dorante avec votre petite niéce.

LE POETE.

Je n'exige point des choses...

BELISE.

Vous n'exigez point cela, mais je vous l'accorde; qu'on y fasse consentir mon frere, je ferai là-dessus ce qu'il faudra.

LE POETE.

Ah! Madame!

BELISE.

Tenez-vous donc, quelqu'un vient: vous me faites rougir, petit badin.

LE POETE.

Je suis le plus heureux mortel...

BELISE.

Rentrons dans la salle, Monsieur Licandre, rentrons dans la salle; ma raison a besoin d'une grosse compagnie pour ne se pas fourvoyer davantage.

LE POETE *à Fanchon.*

On a bien de la peine à gagner soixante pistoles.

SCENE II.

FANCHON *seule.*

HE! plût au Ciel qu'elles fussent déja bien gagnées, & qu'il ne fût plus question que de les payer! mais je suis inquiéte, Dorante devroit être ici.

SCENE III.

DORANTE, FANCHON,

DORANTE.

N'As-tu pas vû Lolive?

FANCHON.

Non.

DORANTE.

Le maraut! où se sera-t-il amusé? il devroit être ici il y a une heure, je l'ai mis sur les voyes de l'Intendant du Marquis, pour tâcher de découvrir quelque chose.

FANCHON.

Puisque Lolive doit venir, nous n'avons qu'à l'attendre. Mais sçavez-vous qu'Oronte est sorti avec un Italien, & qu'on ne sçait où il est ?

DORANTE.

Ah Ciel ! si nous avons besoin de lui, comment faire ?

FANCHON.

Voilà Lolive.

SCENE IV.

DORANTE, FANCHON, LOLIVE.

DORANTE.

HE bien, Lolive, as-tu quelques nouvelles à m'apprendre ?

LOLIVE *yvre.*

J'ai fait fort exactement... enfin vous voyez comme je me suis sacrifié pour votre service.

DORANTE.

Je pense qu'il est yvre, Fanchon ?

LOLIVE.

Vous pensez fort juste.

DORANTE.

Comment coquin ?

LOLIVE.

Doucement, s'il vous plaît, vous serez content, ne faites point de bruit.

DORANTE.

Où s'est-il accommodé de la sorte ?

LOLIVE.

Je m'en vais vous le dire.

DORANTE.

Ote-toi de mes yeux, maraut.

FANCHON.

Hé, Monsieur, écoutons s'il a la force de parler.

LOLIVE.

En vous quittant j'ai rencontré M. de la Fleche, un de mes intimes amis, Gentilhomme suivant du Marquis, qui lui portoit une lettre de la part de l'Intendant.

DORANTE.

Hé bien ?

LOLIVE.

Patience.

FANCHON.

Tout à l'heure.

LOLIVE.

Il m'a d'abord mené chez Madame la Fleche.

DORANTE.

Hé qu'ai-je affaire, morbleu ? ...

LOLIVE.

Ne me brouillez pas : j'ai tout cela par ordre

dans ma tête, nous voilà déja chez Madame la Fleche.

FANCHON.

Hé fors-en bourreau, fors-en.

LOLIVE.

C'eft une fort hônnête & fort vertueufe perfonne que Madame la Fleche.

DORANTE.

Ecoute...

LOLIVE.

Mais, Monfieur de la Fleche eft un petit brutal qui n'en ufe pas bien avec elle.

DORANTE.

Si la patience m'échappe une fois...

LOLIVE.

Il lui a donné vingt coups de pied dans le ventre à ma barbe; & tout cela, Monfieur, pour une bagatelle, une petite erreur de calcul.

DORANTE.

Voilà un coquin qui fe moque de moi.

LOLIVE.

Madame la Fleche dit qu'elle eft groffe de quatre mois; il n'y en a que trois que Monfieur de la Fleche eft marié, il y a de l'erreur de calcul, comme vous voyez; mais pour cela faut-il battre une femme? quand on eft marié une fois, on eft marié.

DORANTE.

Ah! je te cafferai la tête affûrement, fi tu ne...

FANCHON.

Hé, Monſieur! ne vous emportez pas ; il faut en tirer ce qu'on pourra. Regarde-moi entre deux yeux, & écoute-moi bien. Qu'as-tu fait de Monſieur de la Fleche?

LOLIVE.

Je l'ai laiſſé ſous la table, il n'avoit plus aucun ſigne de vie.

DORANTE.

Hé ne t'avois-je pas donné ordre....

LOLIVE.

Il a une apoplexie qui durera plus de vingt-quatre heures, & j'en ſuis un peu menacé, moi.

FANCHON.

Mais enfin ne t'a-t-il rien appris?

LOLIVE.

Je lui ai donné la queſtion ordinaire & extraordinaire ; il a tout avoué.

DORANTE.

Mais encore?

LOLIVE.

Ne me brouillez pas, Monſieur, ſi vous me brouillez, je vous planterai là.

DORANTE.

Il faut que j'aye une bonté à l'épreuve!

LOLIVE.

Ne me brouillez pas, laiſſez-moi me mettre à table, & je vous conterai tout par l'ordre des bouteilles.

FANCHON.

Dépêche-toi donc.

LOLIVE.

A la premiere bouteille... il n'a rien dit.

DORANTE.

Fort bien.

LOLIVE.

A la feconde bouteille... elle étoit de jauge celle-là. A la troifieme... ne me brouillez pas.

DORANTE.

Hé finis, traître, finis.

LOLIVE.

Vous verrez que vous me brouillez, car je ne poffede pas trop bien l'hiftoire ; mais tant y a qu'enfin je lui ai attrappé une lettre que Monfieur l'Intendant écrivoit à Monfieur le Marquis. Etes-vous content ?

DORANTE.

Tu as une lettre ?

LOLIVE.

Oui parbleu j'en ai une : voyez ce qu'elle chante. (*à Fanchon.*) Hé-bien, que dis-tu de moi, mon adorable.

(*Dorante lit la lettre.*)

FANCHON.

Qu'en faveur de la lettre, je te pardonne de t'être enyvré.

LOLIVE.

LOLIVE.

Ça, je m'en vais me coucher, quand j'aurai bû un coup, s'entend.

FANCHON.

Fusses-tu bien endormi.

LOLIVE.

Adieu mon adorable.

FANCHON.

Adieu ivrogne.

LOLIVE.

A propos, si nous devenons jamais mari & femme, point d'erreur de calcul, je te prie.

SCENE V.

DORANTE, FANCHON.

DORANTE.

FAnchon, tout va le mieux du monde.

FANCHON.

Trouvez-vous dans cette lettre?...

DORANTE.

Cette lettre m'apprend les projets du Marquis, & m'instruit de ce qu'il faut faire pour les rendre tous inutiles. Adieu, compte que dans peu de momens nous serons au-dessus de nos affaires.

FANCHON.

Voilà le Marquis, cachez cette lettre.

SCENE VI.

DORANTE, LE MARQUIS, FANCHON.

LE MARQUIS.

JE suis discret : achevez, achevez votre petite négociation.

DORANTE.

Si j'avois quelque chose à lui dire, Monsieur, je ne craindrois pas que vous en fussiez le témoin, mais je n'ai rien à négocier.

LE MARQUIS.

Ah je le crois ; jeune & bien fait comme vous êtes, on va droit au cœur de la belle, & l'on ne prend point les chemins détournés de la négociation.

DORANTE.

Qu'entendez-vous par-là, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Ce que j'entends ? ha, ha.

FANCHON *à part.*

Où ceci nous menera-t-il ?

LE MARQUIS.

Mais j'entends que vous avez un de ces gros

mérites qui emportent tout de haute lutte.

DORANTE.

Mon mérite eſt médiocre, Monſieur; croyez-moi, je ſçai me connoître.

LE MARQUIS.

Vous devriez donc ſonger, mon cher, que quand on trouve en ſon chemin un homme de ma qualité...

DORANTE.

Monſieur...

LE MARQUIS.

Il faut ſe détourner un peu, & qu'il y a de certaines perſonnes dans le monde qu'il eſt important de ménager.

DORANTE.

Je ſçai tout ce qu'on peut ſçavoir là-deſſus.

LE MARQUIS.

Il eſt dangereux de me diſputer le terrain, je vous en avertis.

DORANTE.

Je le veux croire.

FANCHON *à part.*

Ouais, Dorante eſt bien pacifique.

LE MARQUIS

Vous ne mordez point, Monſieur, vous ne mordez point? vous ne m'entendez pas peut-être?

DORANTE.

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous dites.

LE MARQUIS.

Je ſuis pourtant bien aiſe de vous l'expliquer mieux, & de vous dire net, que ſi je vous vois davantage mettre le pied dans ce logis...

DORANTE.

Monſieur.

FANCHON *à part.*

Quelle poule mouillée !

LE MARQUIS.

Si jamais il vous arrive de regarder ſeulement la porte....

FANCHON.

Hé, Monſieur le Marquis, point de bruit.

LE MARQUIS.

Par la morbleu !

FANCHON.

Hé, Monſieur...

LE MARQUIS.

Je vous apprendrai, mon petit Monſieur, de quel bois je me chauffe.

DORANTE.

Je vous promets, Monſieur, que vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de moi.

LE MARQUIS.

Prenez-y garde, & ſoyez ſage.

FANCHON *à part.*

Ah l'indigne petit homme que Dorante ?

DORANTE.

Vous ſerez content, je vous en aſſure, mais je

vous prie, qne j'aye l'honneur de vous dire un mot en particulier.

LE MARQUIS.

En particulier! volontiers. Retire-toi, Fanchon. Eh bien, quel eſt ce beau ſecret? voyons.

(*Au lieu de ſortir, Fanchon ſe cache.*)

DORANTE.

Il faut cacher à cette fille ces ſortes de petits démêlez, elle s'effrayeroit, feroit du bruit, & l'on divulgueroit cette avanture.

LE MARQUIS.

Ah! fort bien. Vous êtes prudent, mon petit Monſieur, j'en ſuis ravi, le diable m'émporte.

DORANTE.

Il y a des tems & des lieux pour tout; & j'aurai l'occaſion de vous faire voir peut-être que l'épée d'un ſimple Gentilhomme comme moi, vaut quelquefois bien celle d'un Marquis comme vous.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu ce compliment me donne un extrême plaiſir; cela me faiſoit peine de vous voir mollir, & je ſuis ravi de vous trouver un brave homme: car enfin vous avez du mérite d'ailleurs.

DORANTE *mettant ſon chapeau.*

Vous êtes ravi de me trouver brave?

LE MARQUIS.

Oui, la peste m'étouffe.

DORANTE.

Et moi je serois bien fâché que vous ne le fussiez pas.

LE MARQUIS.

Ecoutez : je me connois un peu en vraye valeur, & pour peu que je tâte un homme, & que je lui serre le bouton je vois bientôt ce qu'il a dans le ventre. Allez, Monsieur, je suis content de vous.

DORANTE *tirant l'épée.*

Et je ne le suis pas, moi.

LE MARQUIS.

Croyez-moi, je suis votre serviteur, & si jamais j'ai quelque affaire, je ne veux point d'autre second.

DORANTE.

Si...

LE MARQUIS.

Quand deux braves hommes sont surs l'un de l'autre, ils en battroient bien quatre, ha, ha.

DORANTE.

En verité vous êtes trop fanfaron pour un homme de qualité.

LE MARQUIS.

Vous prenez mal les choses. Je suis votre ami.

FANCHON. *toujours cachée.*

Ho, ho.

DORANTE.

Monsieur le Marquis, vous tomberez sous ma coupe.

LE MARQUIS.

Monsieur, Monsieur Dorante.

FANCHON *toujours cachée.*

Chacun à son tour.

DORANTE.

Avant qu'il soit peu, vous sçaurez que je vous connois à fond.

SCENE VII.

LE MARQUIS, FANCHON.

LE MARQUIS.

SErviteur, Monsieur, serviteur, ha, ha, voilà comme il faut traiter ces petits Messieurs-là.

FANCHON *le raillant.*

Oui, serviteur, Monsieur, serviteur.

LE MARQUIS.

Avec deux mots on rabat leur caquet.



SCENE VIII.

ANGELIQUE, LE MARQUIS, FANCHON.

ANGELIQUE.

FAnchon, je prends ce moment-ci pour m'entretenir avec toi. Ma tante eſt avec le Poëte. Ah! Monſieur le Marquis!

LE MARQUIS.

Approchez, approchez, la charmante, la toute aimable... Fanchon, les grands airs l'éblouiſſent. La, la, remettez-vous, on s'humaniſera. L'amour prend quelquefois plaiſir à mettre de plein pied le heros & la houlette.

FANCHON.

Si Monſieur le Marquis eſt auſſi redoutable aux Dames qu'aux Cavaliers, on peut dire que c'eſt un heros à deux mains, bien dangereux; tenez-vous bien en garde au moins.

ANGELIQUE.

Va, va, Fanchon, je ſuis en ſûreté; Monſieur le Marquis m'épargnera. Je ne ſuis pas une conquête digne de lui.

LE MARQUIS.

Je veux être deshonoré, ſi je ne m'applaudis davantage de l'avoir emporté d'aſſaut, ce

petit cœur mutin, que d'avoir enfoncé seul vingt Escadrons de Cavalerie.

FANCHON.

Ho, l'un vous sera aussi facile que l'autre.

LE MARQUIS.

Sçais-tu bien, Fanchon, que cet enfant-là avec sa simplicité pastorale & bourgeoise, va traîner après son char vingt Marquises & autant de Duchesses que je lui sacrifie.

FANCHON.

Ces sacrifices-là ne vous coutent rien. Un Marquis ne fait-il pas litiere de bonnes fortunes?

LE MARQUIS.

Oui, Princesse, vous voyez à vos pieds le Gentilhomme de France le plus tendre, le plus brûlant, le plus chaud, le plus.... Quand irons-nous dans mon équipage faire un tour dès champs Elisées? j'ai des chevaux, morbleu, qui éclaboussent le Fantassin de cent pas.

FANCHON.

Combien les louez-vous par jour?

LE MARQUIS.

Ecoutez la belle, pendant que je suis en humeur de faire une folie avec vous, hâtons la nôce; je suis sujet aux réflexions, &....

FANCHON.

Oh! diantre, l'affaire presse, il ne faut pas laisser morfondre l'amour d'un homme de votre qualité.

LE MARQUIS.

Fanchon a raiſon, il me faut prendre au pied levé en cas de mariage.

ANGELIQUE.

Je penſe que vous parlez de mariage ? ce mot dans votre bouche me fait fremir; Fanchon, je crois que je me vais trouver mal.

FANCHON.

La pauvre enfant! je croyois que ce mot la feroit revenir de l'agonie.

LE MARQUIS.

Elle ſe trouve mal! du tabac, courage, courage la belle; une fille revient de bien loin avec un homme comme moi.

ANGELIQUE.

Vous parlez d'une maniere qui me fait peine à entendre.

LE MARQUIS.

Nous autres gens de qualité, nous avons pourtant le talent de parler aux Dames bon François.

FANCHON.

Ho, ce François-là eſt bien corrompu.

LE MARQUIS.

Je vois bien qu'il faut que je me faſſe entendre à elle à force de magnificence. J'ai déja fait votre maiſon; j'ai arrêté un grand Maure, deux Coureurs, un petit Nain, trois brodeuſes & quatre Valets de chambre; je ſuprime les

Damoiselles, fy cela est bourgeois en diable; hé-bien, bichonne, me suis-je rendu intelligible?

ANGELIQUE.

Ce n'est point tout cela qui fait venir de l'amour.

LE MARQUIS.

Elle a ma foi le goût bon! elle s'attache à la personne, la rusée va droit au solide, au solide, morbleu, au solide.

FANCHON.

Oh oui, il y a terriblement du solide dans cet homme-là!

LE MARQUIS.

Allons, fanfan, commencez à entrer en possession: donnez-moi cette main, donnez, vous dis-je.

ANGELIQUE *se reculant.*

Hé...

LE MARQUIS.

La pudeur, la pudeur; vous voulez donc que je la prenne moi-même?

ANGELIQUE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Ouais! elle donne dans le farouche, parbleu elle donne dans le farouche, Fanchon.

FANCHON.

Allons, allons, laissez-vous faire, ne resistez

pas à Monſieur le Marquis. Diantre, il eſt dangereux de lui diſputer le terrain, je vous en avertis.

ANGELIQUE.

Je ſerois bien fâchée d'avoir quelque choſe à démêler avec lui.

LE MARQUIS.

Je ſuis un dangereux compere, oui. Eh....

FANCHON.

Quand Monſieur tâte quelqu'un, & qu'il lui ſerre le bouton, il voit bientôt ce qu'il a dans le ventre.

LE MARQUIS.

J'aime à trouver auprès des Dames un peu de réſiſtance, c'eſt fruit nouveau pour moi.

ANGELIQUE.

Et moi je n'aime pas à trouver tant de familiarité dans les hommes, cela ne m'eſt pas ordinaire.

FANCHON.

Vous ne mordez pas, Mademoiſelle, vous ne mordez pas. Hom, ſi vous ſçaviez de quel bois il ſe chauffe....

SCENE IX.

ANGELIQUE, FANCHON, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH! ah! ah! Fanchon.... mon pauvre Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc?

FANCHON.

Ce ſont des vapeurs.

LA COMTESSE.

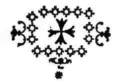
Je ſuis ruinée! Je ſuis morte! J'ai tout perdu mon argent.

LE MARQUIS.

Juſte ciel!

FANCHON.

Oh! ce n'eſt que cela? allons nous-en.



SCENE X.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

MOn cher Marquis.

LE MARQUIS.

Ma chere Comtesse.

LA COMTESSE.

Ce Sénéchal, ce maudit héritier que nous devions deshériter, il m'a gagné jusqu'au dernier sol... il faut qu'il m'ait filoutée; je m'en vais l'attendre au bout de la rue, je m'en vais l'étrangler, je m'en vais me jetter dans la riviere.

LE MARQUIS.

Ouf... allez, je m'en vais vous suivre, ouf.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE SENECHAL.

LE SENECHAL *en riant.*

VIctoire, victoire, Monsieur le Marquis; prenez part à ma joye, je viens de ruiner la Comtesse : il faut avouer que j'ai joué d'un grand bonheur.

LE MARQUIS.

Et moi d'un grand malheur.

LE SENECHAL *riant.*

Comment donc ?

LE MARQUIS.

Monſieur le Senechal, j'étois de moitié avec la Comteſſe.

LE SENECHAL.

Vous de moitié ! (*danſant*) en verité je ſuis vivement pénetré de votre douleur.

LE MARQUIS.

Je ſuis ruiné, je ſuis perdu, je ſuis abîmé.

LE SENECHAL.

J'en ſuis inconſolable.

LE MARQUIS.

Et ſi vous ne me prêtez preſentement mille piſtoles, il faut que je m'aille pendre.

LE SENECHAL.

Je vous jure que j'en ſerois au déſeſpoir.

LE MARQUIS.

Hé mon pauvre Monſieur le Senechal, ne m'abandonnez pas.

Le Senechal s'en va capriolant.



SCENE XII.

LE MARQUIS *seul.*

AH Ciel ! il m'abandonne, que ferai-je ! que dois-je devenir ! quelle est ma ressource ! où dois-je recourir ! ah je creve, j'étouffe, je meurs de dépit.

SCENE XIII.

ORONTE, LE MARQUIS.

ORONTE.

C'est une science admirable que la chimie ! encore un petit degré de feu, le grand œuvre étoit accompli.

LE MARQUIS.

Encore une réjouissance gagnée, nos mille pistoles étoient complettes.

ORONTE.

Mais tout s'en est allé en fumée.

LE MARQUIS.

Mais tout s'en est allé au diable. Fortune, fortune !

ORONTE.

Mercure, mercure !

LE MARQUIS.

Lb Marquis.

Ho ! je te briderai pourtant.

Oronte.

Hé je te fixerai assûrement.

Le Marquis.

Il ne faut que de l'argent, c'est de la besogne taillée pour mon Intendant. (*à Oronte*) Ah ! que vous venez à propos. Je viens de perdre mille pistoles ; je perds deux cent mille liv. si vous ne me prêtez tout à l'heure mille pistoles.

SCENE XIV.

DORANTE, ORONTE, LE MARQUIS, LE POETE.

Le Marquis.

Mille pistoles, je ne vous en demande pas davantage, mon cher, mon tout adorable Monsieur Oronte, mille pistoles me racheteront la vie. Le meilleur ami que j'ai au monde me laissera-t-il mourir pour mille pistoles.

Dorante.

Cessez, Monsieur le Marquis, de vous embarasser pour trouver cet argent. Je sçai pourquoi vous en avez besoin, & je viens vous dire que l'affaire est faite.

LE MARQUIS.

Comment, Monſieur ! que voulez-vous dire ?

DORANTE.

Vous aviez commencé un marché, votre Intendant vient de le conclure, & moi j'ai compté l'argent chez le Notaire.

ORONTE.

Qu'eſt ceci ?

LE POETE.

J'écoute, & je n'y comprends rien.

LE MARQUIS.

Vous êtes bien informé de mes affaires, Monſieur Dorante ; mais enfin vous êtes galant homme.

DORANTE.

Je me pique de l'être ſur tout, & c'eſt par cette raiſon-là que j'ai fait faire la tranſaction au nom de Monſieur Oronte.

ORONTE.

Je ſuis auſſi mêlé là-dedans ?

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu mon cher, vous m'avez prevenu, je vous l'avoue.

ORONTE.

Meſſieurs.

LE MARQUIS.

Pour terminer votre Procès, j'achetois les droits de votre Partie.

DORANTE.

Voyez par ce billet de ſon Intendant, l'uſage qu'il en vouloit faire.

LE MARQUIS.

Comment donc, un billet de mon Intendant! ah! palſanbleu cela eſt fort plaiſant; on me joue donc, je penſe!

ORONTE.

Quoi, Monſieur?

LE MARQUIS.

On me fourbe, Monſieur Oronte.

ORONTE.

Vouloir m'emprunter de l'argent pour vous approprier mon bien.

LE MARQUIS.

Vous avez l'eſprit mal tourné, Monſieur Oronte.

ORONTE.

Allez, Monſieur, cela eſt indigne d'un homme de votre qualité.

LE MARQUIS.

Oh pour le coup vous avez raiſon, cela eſt indigne, & des gens comme moi n'ont jamais d'honneur à ſe mêler des affaires Bourgeoiſes; ſerviteur, Meſſieurs, ſerviteur. (*il s'en va.*)

LE POETE.

Quand vous voudrez, Monſieur le Marquis,

nous acheverons notre dissertation sur Homere & Virgile.

SCENE DERNIERE.

ORONTE, DORANTE, LE POETE.

ORONTE.

SAns vous, Dorante....

DORANTE.

Ne parlons point de cela, Monsieur, vos affaires sont finies, donnez-vous tout entier aux occupations qui vous font plaisir.

ORONTE.

Quels remercimens ? quelle reconnoissance ?

DORANTE.

Monsieur, sans déguisement vous pouvez faire tout mon bonheur, je suis amoureux de votre niéce, elle m'aime.

ORONTE.

Je vous la donne, & vous assure le bien que vous m'avez conservé.

DORANTE.

(Il embrasse Oronte.)

Ah ! Monsieur.

LE POETE.

Notre Comédie ne sera pas mauvaise ; nous avons eu assez de matiere, & vous fournissez un dénouement comme je l'aurois souhaité.

ORONTE.

Vous m'avez bien de l'obligation, car un mariage, c'est encore des affaires. Au moins, c'est à condition que je n'entendrai parler ni de Notaire, ni d'Articles, ni de Contrat ; je ne veux plus avoir la tête rompue de toutes ces bagatelles, je ne me mêlerai que du ballet & des divertissemens de la nôce.

DORANTE.

Vous n'aurez que la peine de signer.

ORONTE.

Voilà-t-il pas encore, signer, signer, signer.

LE POETE.

Vous pouvez vous en dispenser : on mettra dans le Contrat, & ledit sieur Oronte, attendu sa qualité de Troqueur & de Négligent, a déclaré ne sçavoir écrire ni signer.

ORONTE.

Allons là-dedans faire part de cette avanture à ma sœur.
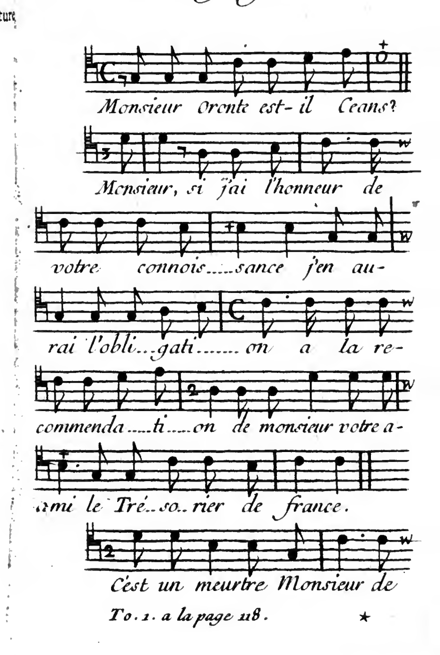
LE POETE.
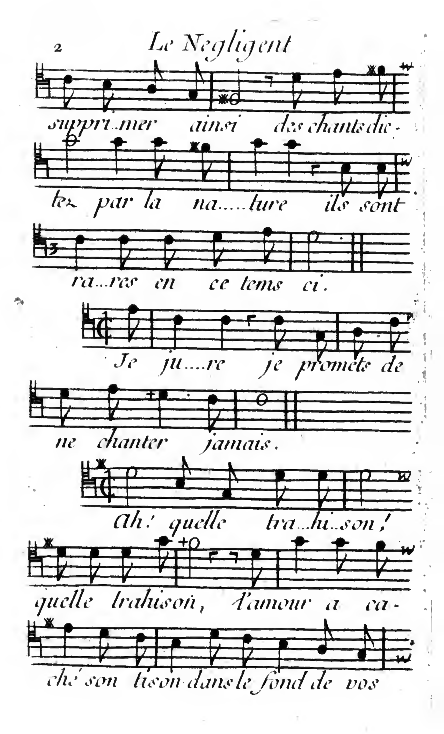
Je vous livre son consentement.
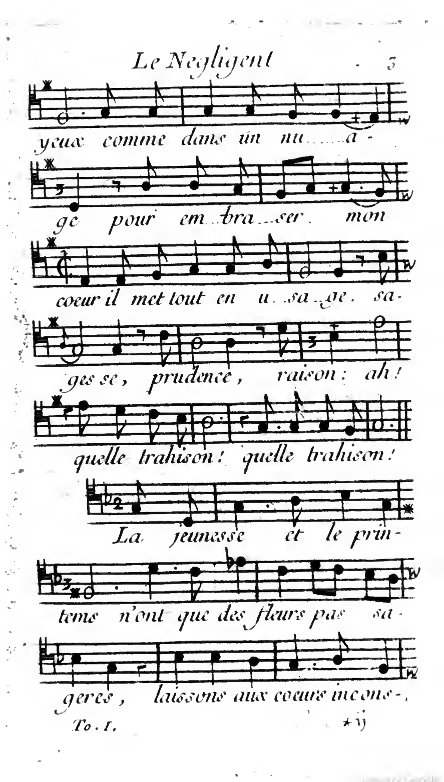
Fin du troisiéme Acte.
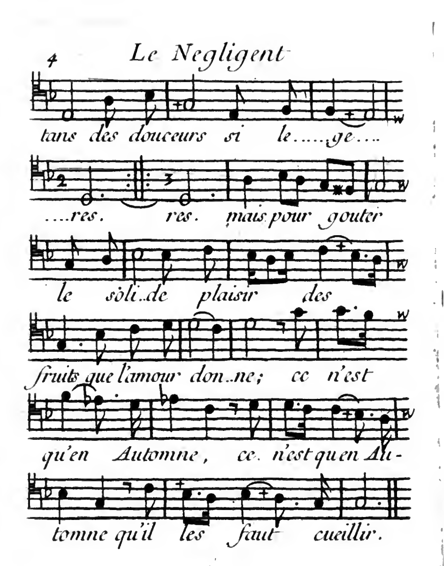


Le Negligent




supprimer ainsi des chants dic-
tez par la na.....ture ils sont
ra...res en ce tems ci.
Je ju....re je promets de
ne chanter jamais.
Ah! quelle tra..hi..son!
quelle trahison, l'amour a ca-
ché son tison dans le fond de vos


Le Negligent 3
yeux comme dans un nu....a-
ge pour em..bra...ser. mon
coeur il met tout en u..sa..ge. sa-
ges se, prudence, raison: ah!
quelle trahison! quelle trahison!
La jeunesse et le prin-
teme n'ont que des fleurs pas sa-
geres, laissons aux coeurs incons-.
To. I. ✶ij


tans des douceurs si le.....ge....
....res. res. mais pour gouter
le sôli.de plaisir des
fruits que l'amour don..ne; ce n'est
qu'en Automne, ce. n'est qu'en Au-
tomne qu'il les faut cueillir.

Fin

LE
CHEVALIER
JOUEUR,

COME'DIE EN CINQ ACTES.

Representée pour la premiere fois, le 27 Février 1697.

PROLOGUE.

Un jeune Etourdi vient fendre la presse sur le Théâtre en cherchant Valere.

L'ETOURDI.

HA ! te voilà : je te trouve admirable ; tu m'as donné rendez-vous ici pour voir une Piéce nouvelle, & on me vient de dire que c'est le Joueur ; belle nouveauté ! il y a plus d'un mois que je l'ai vûe.

VALERE.

Ce que tu as vû n'est pas assûrement....

L'ETOURDI.

Je l'ai vû, je l'ai vû, allons nous-en, je ne sçaurois voir une Piece deux fois.

VALERE.

Si tu voulois m'écouter, je te dirois ce que ce Joueur-ci....

L'ETOURDI.

Le Joueur est une Piéce où il y a un Joueur qui joue, qui perd, qui gagne.

VALERE.

D'accord ; mais...

L'ETOURDI.

Je l'ai vû, te dis-je, il y a une Angelique, une Suivante, un Valet....

VALERE.

Il y a une Angelique, une Suivante, un Valet & un Joueur aussi, dans le Joueur qu'on va représenter; cependant il est différent de celui que tu as vû.

L'ETOURDI.

Deux Comédies ne peuvent pas être différentes, quand ce sont les mêmes personnages; dis-moi, dans celle-ci, ne parlera-t-on pas d'un portrait?

VALERE.

Oui.

L'ETOURDI.

C'est donc la même chose?

VALERE.

Belle conséquence! je te dis que j'ai entendu lire cette Piece-ci, & je la trouve très-différente de l'autre.

L'ETOURDI.

Voyons donc cette différence. Premierement je me souviens que l'autre finit par un mariage.

VALERE.

On sçait bien qu'il faut....

L'ETOURDI.

Hé bien, c'est donc la même chose.

VALERE.

Malheureusement pour toi celle-ci commence, aussi-bien que l'autre, par le Valet & la Suivante ; si-tôt que tu les verras paroître, tu sortiras sans les écoûter, en criant tout haut : c'est la même chose, c'est la même chose ; & il faut l'écouter pour voir si c'est la même chose.

L'ETOURDI.

Ma foi, je n'attendrai pas qu'on ait commencé pour sortir, à moins que tu ne me prouves ces prétendues différences.

VALERE.

Il y en a beaucoup, l'autre étoit en vers, celle-ci est en prose.

L'ETOURDI.

Des vers ou de la prose, est-ce que je prends garde à cela ?

VALERE.

De la maniere dont tu entends ordinairement la Comédie, en prose ou vers c'est tout un pour toi : tu causes tant que la Piéce dure, tu ris seulement quand tu entends rire le Parterre, sans te soucier si ces plaisanteries sont du sujet ou non.

L'ETOURDI.

Que me fait le sujet à moi ? je ne veux écouter que les endroits qui me font rire.

VALERE.

Pour ces endroits fins & délicats, qui font plaisir sans faire rire, tu n'y fais nulle attention.

L'ETOURDI.

Et pourquoi de l'attention ? Je soutiens moi qu'une Piece ne vaut rien, quand il faut de l'attention pour la trouver bonne ; je veux pouvoir causer, me divertir à droit & à gauche, sortir au milieu d'une Scene, revenir à la fin d'une autre ; & toutes les fois que je rentre, je prétens trouver quelque pointe d'esprit qui me réjouisse pour mon argent.

VALERE.

Voilà le goût de nos jeunes étourdis ; mais les gens de bon sens entrent dans le sujet, on veut des caracteres soutenus, une intrigue nette & suivie, des situations intéressantes & bien ménagées, des expressions vives & naturelles, & de la gayeté sans immodestie.

L'ETOURDI.

Oh je veux un peu de gros sel ; là, de ces équivoques claires qui reveillent la joye ; Y a-t-il de cela dans ce Joueur-ci ?

VALERE.

Je ne veux juger ni de celui-ci, ni de l'autre. Je prétendois seulement te prouver que toutes ces parties sont traitées différemment dans les deux piéces, & qu'à le bien prendre, elles n'ont rien de semblable que le fond du sujet, & deux ou trois idées de Scenes qui se sont trouvées dans des mémoires que l'un des deux Auteurs a dérobés à l'autre.

L'ETOURDI.

Ma foi toutes ces diſtinctions me brouillent la cervelle ; je veux du nouveau tout pur. Adieu .... A propos y a-t-il un Marquis dans celle-ci ?

VALERE.

Oui, tu n'as qu'à t'imaginer que c'eſt un Vicomte, & tu le trouveras nouveau.

L'ETOURDI.

Et le Pere, le Pere ?

VALERE.

Il n'y a point de Pere.

L'ETOURDI.

Cela eſt nouveau cela ; que ne me diſois-tu donc qu'il n'y a point de Pere.

VALERE.

Je me ſuis attaché à des différences plus eſſentielles.

L'ETOURDI.

Et moi je ne reſterai que pour cette nouveauté ; tu m'aſſures qu'il n'y a point de Pere au moins ? point de Pere, cela ſera plaiſant.

VALERE.

Je ſuis ravi que tu reſtes pour le Pere qui n'y eſt point ; plaçons-nous donc.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

DORANTE, Ami & Rival du Chevalier Joueur,

LE CHEVALIER JOUEUR, Amant d'Angelique.

ANGELIQUE, Amante du Chevalier Joueur.

LA COMTESSE, Tutrice d'Angelique.

NERINE, Suivante d'Angelique.

FRONTIN, Valet du Chevalier.

LE MARQUIS, autre Joueur.

DEUX CREANCIERES du Chevalier.

La Scene est à Paris dans un Salon commun, aux Appartemens de la Comtesse, d'Angelique & du Chevalier.



LE CHEVALIER JOUEUR, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

FRONTIN, NERINE.

NERINE.

BOn jour, Frontin, te voilà déja levé?

FRONTIN.

Bon soir, Nerine, je vais me coucher.

NERINE.

C'est-à-dire que ton Maître a couché au Lansquenet?

FRONTIN.

Je ne te dis pas cela.

NERINE.

Le Chevalier eſt un jeune homme bien morigené! avoue qu'il eſt incommode de loger en même maiſon avec des femmes qui ont intérêt d'examiner notre conduite ? ma Maîtreſſe lui avoit défendu de jouer.

FRONTIN.

Il ne joue plus auſſi, il ne fait plus que parier.

NERINE.

Il ſe brouillera avec Angelique.

FRONTIN.

Que m'importe ; en tout cas s'il manque la jeune, la vieille ne le manquera pas ; elle fera bien, car mon Maître ſera quelque jour un riche parti.

NERINE.

Un riche parti! au diantre le ſol qui lui reſte de ſon patrimoine.

FRONTIN.

On ſe ſoucie bien de patrimoine, quand on a des talens pour les grandes fortunes. De l'air déterminé dont il joue, il eſt homme à gagner cent mille écus en trois coups de dés ; cela s'appelle un grand parti! A la verité ton Dorante a plus de bien en fonds ; mais les biens en fonds ont des bornes, & le caſuel d'un joueur n'en a point.

NERINE.

Dorante eſt ſi honnête homme.

FRONTIN.

Dorante eſt honnête homme ; mais mon Maître eſt joli.

NERINE.

Un eſprit ſolide, doux.

FRONTIN.

Verd & piquant, c'eſt ce qu'il faut pour réveiller le goût des femmes.

NERINE.

Dorante eſt un homme fait.

FRONTIN.

En cas d'Amant, ce qui eſt à faire vaut mieux que ce qui eſt fait.

NERINE.

Un bon cœur, genereux, ſincere.

FRONTIN.

Oh ! mon Maître ne ſe pique point de ces niaiſeries-là, mais en récompenſe, c'eſt le plus enſorcelant petit ſcelerat, un tour de ſcelerateſſe ſi galant, que les femmes ont du plaiſir à ſe laiſſer tromper par lui.

NERINE.

J'eſpere qu'Angelique reviendra de ce plaiſir-là.

FRONTIN.

Elle n'en reviendra qu'après les nôces.

NERINE.

Si je la puis ratraper dans quelque moment raiſonnable.

FRONTIN.

Si mon Maître la peut ratraper dans quelque moment déraiſonnable ! Mais que nos amans ſe brouillent ou qu'ils ſe raccommodent, ce ſont des ſcenes qui me réjouiſſent, & qui ne m'intereſſent point du tout ; ma foi, nous ſommes faits pour rire tout bas des folies de nos Maîtres : nos Maîtres ſont faits pour nous payer & pour nous donner la Comédie. Le perſonnage qui me réjouit le plus céans, c'eſt la vieille Comteſſe, elle croit cacher ſa fragilité à l'abri de l'air ſevere dont ſa phiſionomie eſt ombragée ; elle nomme affection maternelle ſon amour pour mon Maître : & toi, quel beau nom donnes-tu aux ſervices que tu rends à l'amour maſqué de cette héroïne de vertu ?

NERINE.

J'avoue qu'elle me fait des préſens lorſque je réuſſis à brouiller Angelique avec le Chevalier ; mais puiſqu'elle me cache l'intention de ſa liberalité, je prétends que mon gain eſt honnête. Quand la pauvre Comteſſe a donné ici un Appartement au Chevalier, je lui dis bien que le voiſinage étoit dangereux, la bonne Dame croyoit que le danger ne ſeroit que pour elle ;

mais en ces occasions périlleuses, la plus jeune est la plus exposée.

FRONTIN.

Les voici toutes deux, je fuis pour éviter la fatigue d'excuser mon Maître.

SCENE II.

NERINE, LA COMTESSE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

AVant que vous sortiez, Madame voyons donc au moins à prendre une heure pour terminer mes affaires; depuis huit jours que je vous presse, je ne sçaurois tirer de vous que des exhortations.

LA COMTESSE.

C'est à vous à les écouter avec respect.

ANGELIQUE.

Je sai ce qu'une pupille doit à sa tutrice; mais enfin...

LA COMTESSE.

Vous êtes majeure, me dites-vous?

ANGELIQUE.

Oh! je ne dis plus rien.

LA COMTESSE.

Que je blâme nos Loix d'avoir placé la majorité si proche de l'enfance!

ANGELIQUE.

Finissons donc, Madame.

LA COMTESSE.

Car enfin qu'est-ce que c'est encore qu'une fille à vingt-cinq ans ?

ANGELIQUE.

Encore !

LA COMTESSE.

Oui, la Loi devoit défendre aux filles, de disposer de leur cœur avant l'âge de quarante ans.

ANGELIQUE.

Vous disposerez du vôtre quand il vous plaira.

LA COMTESSE.

Une fille n'est point en âge de raison, que l'âge des desirs ne soit passé.

ANGELIQUE.

Les desirs sont de tout âge, Madame, & vous desirez retarder mon mariage en retardant mes affaires; voulez-vous les terminer, ou non ?

LA COMTESSE.

Un devoir indispensable m'appelle en Ville, je vais exhorter à la patience une femme qui a épousé un Joueur.

ANGELIQUE.

En l'exhortant à la patience vous l'impatienterez beaucoup : j'avoue que je suis à bout, Madame ; & puisque vous ne voulez pas finir, je terminerai, moi, dès ce soir avec le Chevalier.

LA COMTESSE.

Elle extravague, Nerine, je ne puis plus ſupporter ſes égaremens ; ſe peut-il que la figure d'un petit écervelé d'homme cauſe de ſi grands déſordres dans une ame raiſonnable ?

SCENE III.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

TU vois, Nerine, le procedé de la Comteſſe ; heureuſement je ne dépens plus d'elle.

NERINE.

Non, non, vous n'avez plus d'autre tuteur que l'amour, vos affaires ſont en bonne main.

ANGELIQUE.

Elle ne ſçauroit m'empêcher ...

NERINE.

Aſſurement vous êtes fille majeure, c'eſt-à-dire maîtreſſe de vos caprices, & l'âge de raiſon vous autoriſe à faire une folie.

ANGELIQUE.

Je vois les deſſeins de la Comteſſe, & c'eſt ce qui m'oblige à précipiter mon mariage.

NERINE.

Le bon mariage ! quelle paix ! quelle union ! car vous ne vous rencontrerez jamais enſemble,

& vous ferez levée tous les jours avant qu'il revienne se coucher; avec un homme reglé vous meneriez une vie unie, ennuyeuse & languissante; la vie d'un joueur est bien plus diversifiée: diversité dans l'humeur; vous le verrez enragé, bouru dans l'adversité, brutal & méprisant dans la prosperité: diversité dans votre ménage; abondance, disette, tantôt en carosse, tantôt à pied; quitter le premier appartement pour loger au quatriéme étage: diversité dans les emmeublemens; aujourd'hui le velours, demain la serge, & après demain les quatre murailles: la diversité réjouit les femmes.

ANGELIQUE.

Tais-toi, je ne suis pas en humeur d'écouter tes extravagances.

NERINE.

Vous êtes encore moins en humeur d'écouter mes raisons.

ANGELIQUE.

Nerine, le Chevalier doit venir ce matin.

NERINE.

Il ne vous aime que quand il a perdu son argent: au moment que je vous parle il travaille à devenir amoureux.

ANGELIQUE.

Ne raisonne point tant, va voir s'il est levé.

NERINE.

Pour se lever, il faut s'être couché.

ANGELIQUE.

Que signifient donc tes réponses ambigues?

NERINE.

Si je vous exagerois les charmes de votre amant, cela seroit clair; mais ses défauts sont des énigmes que vous ne voulez point entendre. On seroit bien reçu, par exemple, à vous dire qu'il a passé la nuit au jeu?

ANGELIQUE.

Je ne le verrois de ma vie, après les sermens qu'il me fit l'autre jour.

NERINE.

Vous fites l'autre jour des sermens de ne le plus aimer; jugez de ses sermens par les vôtres, vous l'aimez encore à la rage, & il rejoue de même.

ANGELIQUE.

On te l'a dit ainsi; mais tout le monde est prévenu contre lui.

NERINE.

C'est vous qui êtes prévenue contre tout le monde.

ANGELIQUE.

A t'entendre parler, on croiroit que j'aurois perdu l'esprit.

NERINE.

Et à vous voir agir on en seroit convaincu: préferer un petit fourbe à Dorante qui a pour vous une amitié sincere, mais une amitié de la

bonne espéce ! car je suis sûre que le dépit seul est cause de son départ.

ANGELIQUE.

Tu t'es trompée, Nerine, je te l'ai déja dit, Dorante est trop sage pour avoir de l'amour, & trop sincere pour cacher si long-tems une passion ; en tout cas j'en serois au désespoir, car je l'estime infiniment, & je ne pourrois pas le rendre heureux.

NERINE.

Et vous aimez mieux être malheureuse avec le Chevalier.

ANGELIQUE.

Oh ! je suis lasse de t'écouter.

NERINE.

Que j'acheve au moins de vous convaincre, qu'il est encore au jeu.

ANGELIQUE.

Je te prie laisse-moi ; si ce que tu veux me persuader est vrai, je ne le sçaurai que trop-tôt.

SCENE IV.

NERINE.

AH ! Dorante, Dorante, vous deviez differer votre départ jusqu'à ce que votre rival fut en possession.... mais si je fais ce rai-

ſonnement-là, un homme amoureux pourroit l'avoir fait auſſi : voyons ſi par hazard... par ma foi, je crois que j'ai deviné, c'eſt Dorante.

SCENE V.

NERINE, DORANTE.

NERINE.

HE! Monſieur, que je vous ſçais bon gré d'être encore ici!

DORANTE.

J'oubliai hier de prendre congé de la Comteſſe.

NERINE.

J'entends bien; hé ne l'oubliâtes-vous point exprès pour avoir occaſion de dire un ſecond adieu à Angélique?

DORANTE.

La répétition des adieux n'eſt permiſe qu'aux amans. Dis-moi la Comteſſe y eſt-elle?

NERINE.

Avouez la vérité, vous l'avez vû ſortir avant que d'entrer.

DORANTE.

Quoi? elle n'y eſt pas? adieu donc.

NERINE.

Oh! nous avons beſoin de vous.

DORANTE.

Je ſuis preſſé de partir, j'ai trente lieues à faire aujourd'hui.

NERINE.

Le Chevalier a joué toute la nuit, & ma maîtreſſe va rompre avec lui.

DORANTE.

Que me dis-tu ?

NERINE.

Je voulois que vous fuſſiez témoin de la rupture, mais vous êtes preſſé de partir ; partez donc vîte, Monſieur, vous avez trente lieues à faire aujourd'hui.

DORANTE.

Tu peux t'imaginer tout ce qui te plaira ; mais je te jure qu'un deſir ſincere de voir Angélique heureuſe, fait toute ma maniere d'aimer. Quoi ! ſous le maſque d'ami j'aurois donné des conſeils intéreſſés ? non Nerine, quand on a le cœur droit...

NERINE.

Un cœur droit eſt plus tendre qu'un autre.

DORANTE.

Ecoute, Nérine, ne t'aviſe pas en préſence d'Angelique de faire ces mauvaiſes plaiſanteries.

NERINE.

Je ne plaiſante jamais ſur l'amour ; malpeſte ce n'eſt pas un jeu, & j'ai pris mon ſérieux pour

dire à ma maîtreſſe que vous étiez ſérieuſement amoureux d'elle.

DORANTE.

Quoi! il ſeroit poſſible que ton extravagance ....

NERINE.

Ça, venez lui confirmer la vôtre.

DORANTE.

Je n'oſerai plus paroître devant ſes yeux. Juſte Ciel! que va-t-elle penſer de moi?

NERINE.

Que vous en valez mille fois mieux, d'avoir de l'amour.

DORANTE.

Je ſuis au deſeſpoir.

NERINE.

Elle a pris la choſe parfaitement bien.

DORANTE.

Que je ſuis malheureux!

NERINE.

Allons lui conter votre malheur.

DORANTE.

Non, je ne la verrai de ma vie.

NERINE.

Hé bien, ne la voyez point; ſi vous ne profitez de ſon dépit, le Chevalier ſçaura bien profiter du retour, & quand le contrat ſera ſigné, il ſçaura bien mieux encore mettre à profit les tendres momens. Ma chere, lui dira-t-il,

je ſuis abîmé, vous pouvez me ſauver l'honneur & la vie en ſignant ſeulement votre nom. Ah ! mon cher, répondra-t-elle, je ſignerois ma mort ; à Dieu ne plaiſe. Signez ſeulement une obligation de vingt-mille francs. Cet argent-là perdu, reproches, brouilleries, raccommodement ; la pauvre victime ſignera une vente. Enfin quand elle aura conſommé toute ſa dot en raccommodemens, le cher fourbe ne ſe ſouciera plus de ſe raccommoder, & voilà le déſeſpoir.

DORANTE.

Ah ! Nerine, tu me perces le cœur,

NERINE.

Voyez-la donc pour prevenir toutes ces déſolations.

DORANTE.

Helas ! à quoi me vais-je expoſer ?

NERINE.

Ce n'eſt plus qu'en s'expoſant qu'on fait fortune auprès des femmes. (*le pouſſant chez Angelique*) Expoſez-vous, morbleu, expoſez-vous .... Je ne connois plus que cet homme-là qui ſoit poltron en amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

NERINE *à un Laquais.*

ENtends-tu? si Monsieur le Chevalier veut entrer dans notre appartement, qu'on lui dise qu'il n'y a personne. Graces au Ciel, Angelique s'accoûtume à voir Dorante amoureux; cela me prouve que la pluralité des amans n'est pas incompatible avec la sagesse de nos femmes.

SCENE II.

NERINE, FRONTIN.

FRONTIN.

MOn maître monte à grands pas, nous allons voir une belle scene de raccommodement.

NERINE.

Ton Maître aura le loisir d'étudier son rolle; car Angelique est sortie, & ne reviendra que ce soir.

FRONTIN.

Tant mieux, tant mieux, nous allons dormir tout le jour.

SCENE III.

FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *donnant ſon manteau à Frontin.*

POurquoi m'ôte-tu mon manteau, boureau que tu es ?

FRONTIN.

C'eſt vous qui me le donnez.

LE CHEVALIER.

Ne vois-tu pas que je veux reſſortir ?

FRONTIN.

Le ſommeil vous feroit plus utile que....

LE CHEVALIER.

Remets-moi mon manteau, raiſonneur.... Irai-je encore ? (*Frontin veut lui mettre ſon manteau*) Attends donc. Cette maiſon-là eſt maudite pour moi, je n'y gagnerai jamais ; voyons pourtant, donne (*le Chevalier ſe promene à grands pas, & Frontin le ſuit voulant mettre ſon manteau ſur ſes épaules*) mais on n'y veut plus jouer ſur ma parole. Hé ! va-t-en au diable avec ton manteau. Avant-hier je perdis

cinq cent louis, douze cent hier, aujourd'hui mille. Tu le veux ainsi, juste Ciel, je te loue.

FRONTIN.

Ces louanges-là ne sont pas sinceres.

LE CHEVALIER.

Va-t-en voir chez la Marquise si on joue encore.

FRONTIN.

Il est neuf heures, Monsieur, & toutes les femmes reglées sortent du Lansquenet dès cinq heures du matin, pour s'aller coucher de bonne heure.

LE CHEVALIER.

Je suis pourtant bien piqué; ha Frontin!

FRONTIN.

Ce soupir signifie que votre bourse est à sec.

LE CHEVALIER.

J'ai tout perdu, Frontin.

FRONTIN.

Quoi? il ne vous reste pas la moindre pistole?

LE CHEVALIER.

Pas un sol.

FRONTIN.

Vous allez donc être bien tendre; car la tendresse vous vient à mesure que l'argent s'en va.

LE CHEVALIER.

Sçais-tu si Angelique est levée? pourquoi n'ai-je point de ses nouvelles?

FRONTIN.

Hé ! c'eſt parce qu'on lui aura dit des vôtres ; elle eſt ſortie.

LE CHEVALIER.

Quoi, ſans m'attendre ? elle eſt donc fâchée ? Dans le fond je n'ai pas grand tort, je lui ai promis de ne plus jouer quand je ſerai marié ; mais je ne le ſuis pas encore.

FRONTIN.

Vous ne voulez point quitter le jeu que vous ne ſoyez marié? Angelique ne veut point vous épouſer que vous n'ayez quitté le jeu : voilà un mariage fort avancé.

LE CHEVALIER *après avoir rêvé long-tems.*

Dis-moi . . . . ai-je de l'argent ?

FRONTIN.

Non pas que je ſçache.

LE CHEVALIER.

Je te demande ſi tu as fait quelque affaire ?

FRONTIN.

J'avois fait un tarif d'emprunt, où je taxois, comme amis, juſqu'aux connoiſſances de vûe ; mais il y a long-tems qu'ils ont tous fourni ou refuſé leur ſomme.

LE CHEVALIER.

Et la Comteſſe ?

FRONTIN.

Elle craint qu'en vous prêtant ſans emploi ; ſa

sa conscience n'y soit engagée ; elle vous prêteroit pour payer vos créanciers.

LE CHEVALIER.

De l'argent pour payer mes créanciers, j'aimerois autant rien.

FRONTIN.

J'ai imaginé des dettes d'une espece libertine, afin que n'osant les payer elle-même....

LE CHEVALIER.

Elle est ici ?

FRONTIN.

Non, Monsieur, mais elle va rentrer ; attendez-la au passage, votre présence dissipera ses scrupules.

LE CHEVALIER *s'assit.*

Un fauteuil... je suis abîmé ; j'en ai l'obligation à un homme, un homme, Frontin, un seul homme qui me suit par tout.

FRONTIN.

Est-ce un de ces joueurs prudens qui ne donnent rien au hazard ?

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais joué contre lui.

FRONTIN.

Hé ! comment donc vous a-t-il abîmé ?

LE CHEVALIER.

Il a la rage de me porter malheur en s'appuyant sur le dos de ma chaise. C'est un écumeur de réjouissances, qui a la face longue

d'une toiſe ; dès que je le vois, ma carte eſt priſe.

FRONTIN.

Les Lanſquenets ſont pleins de ces viſages climateriques, dont l'aſpect change l'ordre des cartes ; rien n'eſt plus certain.

LE CHEVALIER.

Je voudrois ne me point abandonner à mes réflexions ; va me chercher un Livre.

FRONTIN *tire un papier.*

Si vous voulez lire un petit ouvrage d'eſprit .... (*le Chevalier prend le papier*) qui court les rues, c'eſt ſur la pauvreté ; je ſuis curieux de voir tout ce qui s'écrit ſur la pauvreté ; car il me revient ſans ceſſe dans l'idée, que nous mourrons tous deux ſur un fumier.

LE CHEVALIER *regardant fixement le papier ſans le lire.*

Trois coupe-gorges de ſuite.

FRONTIN.

Il n'y a point de coupe-gorges là-dedans.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçaurois m'appliquer ; lis.

FRONTIN *reprend le papier & lit.*

Diogenes parlant du mépris des richeſſes, diſoit :

De mille ſoins fâcheux la richeſſe eſt ſuivie ;
Mais le Philoſophe indigent

N'a qu'un ſeul ſoin dans la vie,
C'eſt de chercher de l'argent.

AUTRE *ſur le mépris de la mort.*

Tel Heros que l'on vante tant,
Mourut ſans en avoir envie ;
Mais un brave Joueur perd volontiers la vie,
Quand il a perdu ſon argent.

Mais, Monſieur, au lieu de m'écouter, vous méditez ſur le portrait de votre maîtreſſe ; auriez-vous quelques remords d'avoir gardé ſi long-tems ce portrait, malgré tous les diamans qui l'environnent ?

LE CHEVALIER.

La Comteſſe tarde trop, je n'ai pas le loiſir d'être ſi long-tems ſans argent ; je perds peut-être le moment de mon bonheur. Frontin, il y a long-tems que je ſuis curieux de ſçavoir ce que peuvent valoir ces diamans-là, va-t-en chez l'Orphevre, & ....

FRONTIN.

J'entends monter .... c'eſt la Comteſſe ; commencez votre rôle ordinaire ; paroiſſez accablé, outré, hebêté par le chagrin ; ſurtout écoutez patiemment la mercuriale, ſongez que l'argent eſt au bout.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LA COMTESSE.

FRONTIN.

HE ! Madame, venez consoler mon maître, il est dans un accablement...

LA COMTESSE.

La passion du jeu est un abîme de désolation; tout se perd dans ce gouffre, le tems, l'esprit, la joye, la santé.

FRONTIN.

Vous oubliez l'argent, c'est ce qui va au fond du gouffre. Je sçais cela parce que mes gages y sont.

LE CHEVALIER *affectant un chagrin outré.*

Ah!....

LA COMTESSE.

Chevalier, êtes-vous fâché que ....

LE CHEVALIER.

Non, Madame, vous avez trop de bonté de vouloir bien ....

FRONTIN.

Nous aimons vos remontrances pour le bon effet qu'elles produisent.

LA COMTESSE.

Ne peut-on pas adoucir votre affliction ?

LE CHEVALIER.

Je dois vous la cacher, ce n'eſt rien.

FRONTIN.

C'eſt Angelique qui cauſe tous nos maux ; nous voudrions bien nous en dépêtrer.

LA COMTESSE.

Ouvrez-moi votre cœur, parlez.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, mes chagrins ſont d'une nature ....

LA COMTESSE.

Vous êtes diſcret, & je ne ſuis point curieuſe.

FRONTIN.

Nous ſommes fâchez d'être contraints à précipiter ſon mariage, pour payer des dettes preſſantes.

LE CHEVALIER.

Je vous prie de vous taire, Frontin.

FRONTIN.

Dois-je me taire, Madame, parce qu'il a du cœur, & qu'il creveroit plutôt que de vous découvrir ſes beſoins ?

LE CHEVALIER.

Encore un coup je vous commande de vous taire.

FRONTIN.

Je me tairai, Madame, de peur de chagriner mon maître, je me contenterai de vous faire voir un mémoire inſtructif.

LE CHEVALIER.

C'en eſt trop, donnez-moi tout à l'heure ce mémoire, que je le déchire en préſence de Madame.

LA COMTESSE.

Je le veux voir abſolument.

LE CHEVALIER.

Vous ne le verrez point, Madame, je connois votre cœur.

FRONTIN.

Nous craignons votre generoſité.

LE CHEVALIER.

Ecoutez, Frontin, ſi vous parlez ſeulement du mémoire, je vous chaſſerai comme un coquin. Pardon, Madame, je ſuis au déſeſpoir que vous vous ſoyez apperçue du ſujet de mes chagrins, je me retire pour vous le cacher.



SCENE V.

FRONTIN, LA COMTESSE.

FRONTIN.

VOilà l'humeur de mon Maître, il ne ſçait ce que c'eſt que d'emprunter; cependant il a des créanciers qui le perſecutent; cela l'obligeroit, comme je vous ai dit, à précipiter ſon mariage avec Angelique, dont il n'eſt preſque plus amoureux; il ne l'a jamais aimée que ſuperficiellement. Entre nous, Madame, toute la ſolidité du cœur de ce jeune homme-là eſt pour vous; il le dit bien lui-même dans ſes momens de prudence: je devrois, dit-il, me laiſſer entraîner au penchant vertueux que je me ſens pour Madame la Comteſſe.

LA COMTESSE.

Quoi! il t'a parlé en ces termes!

FRONTIN.

Tout au moins, Madame, tout au moins. Oui, je croi qu'il reviendroit de ſon premier entêtement s'il avoit le tems de ſe reconnoître; or afin qu'il ait le tems de ſe reconnoître, mon avis ſeroit que vous lui fiſſiez tenir adroitement l'argent néceſſaire pour ſe reconnoître.

LA COMTESSE.

Je t'ai déja dit que je payerois moi-même.

FRONTIN.

Vous-même ; fi, ces dettes-là sont d'une espece libertine, des dettes de garçon, une femme réguliere ne doit point entrer dans un détail si déreglé.

LA COMTESSE.

Voyons le mémoire.

FRONTIN.

Lisons. *Mémoire déreglé des dettes envenimées de Monsieur le Chevalier.*

PREMIEREMENT. A Monsieur Frontin. Moi.... c'est moi. Pour gages, profits & deniers prêtez à mon Maître dans ses mauvais jours, 500 liv.

Pour cet article-ci vous auriez raison de le payer par vos mains de vous à moi sans détour; aussi ma quittance est toute prête.

LA COMTESSE.

Nous verrons.

FRONTIN.

Plus, quatre vingt Louis d'or neuf pour une partie de paume ébauchée : vous ne sçauriez l'achever vous-même, Madame ; il faut qu'il mette argent sous corde, mais il vous rendra cela sous la gallerie ; je lui sers de second, nous avons quatre jeux à un, quarante-cinq à

rien, une chasse au pied, & notre bisque à prendre ; vous gagnerez à coup sûr.

Plus, 200 livres à quatre-vingt treize Quidams, pour nous avoir coëffé, chaussé, ganté, parfumé, rasé, medicamenté, voituré, porté, alimenté, desalteré, &c. Une Dame prudente ne doit point paroître dans des payemens qui concernent l'entretien d'un joli homme.

Plus, 600 liv. pour des ratafiats, eaux-de-vie, pitrepitre, & autres liqueurs soldatesques que vous n'oseriez payer de peur d'être soupçonnée d'avoir aidé à la consommation d'icelles.

Il y a encore un article ; parole donnée pour cent pistoles d'honneur à Mademoiselle Mimi, Lingere du Palais : vous verrez que c'est pour ses appointemens ; mais vous devez ignorer, & payer la pauvre fille *incognito* par mon ministere si vous voulez.

LA COMTESSE.

Frontin, votre mémoire ridicule se monte à cinq ou six mille liv. vous ne m'aviez parlé que de deux mille.

FRONTIN.

Ne vous disois-je pas, donnez-moi deux mille liv. vous y gagnerez les deux tiers net.



SCENE VI.

FRONTIN, LA COMTESSE, NERINE.

NERINE.

HA, ha, je vous prends sur le fait : apparemment tu négocies quelque emprunt ? Madame si vous m'en voulez croire ....

FRONTIN.

Ne viens point interrompre les affaires de Madame la Comtesse.

NERINE.

Je vous demande en grace ....

FRONTIN.

Tais-toi.

NERINE.

De lui donner ....

FRONTIN.

Oh ! parle, parle.

NERINE.

Donnez-lui cent pistoles, je vous en conjure.

FRONTIN.

Encore une conjuration, car il me faut deux cent pistoles.

LA COMTESSE.

Non, je ne donne point de l'argent pour jouer. Ma conſcience .....

NERINE *bas.*

Frontin, laiſſe-moi amollir la conſcience de Madame, va nous attendre dans ſa chambre.

SCENE VII.

LA COMTESSE, NERINE.

LA COMTESSE.

POurquoi veux-tu donc que je fourniſſe au jeu du Chevalier, au lieu de le corriger d'un ſi grand défaut ?

NERINE.

C'eſt juſtement pour le corriger de ſon plus grand défaut que vous devez lui donner de l'argent.

LA COMTESSE.

Comment l'entends-tu donc ?

NERINE.

Quand il aura de l'argent, il continuera de jouer, en continuant de jouer il ceſſera de plaire à Angelique, & plaire à Angelique eſt le plus grand défaut qu'il ait, n'eſt-ce pas, Madame ?

LA COMTESSE.

Tu es folle, Nerine, je ne veux point donner d'argent pour jouer.

NERINE.

Vous ne devez point avoir cette intention-là, d'accord; vous lui en donnerez seulement dans la vûe de rompre un mauvais mariage.

LA COMTESSE.

Je me crois obligée d'empêcher l'union de ces deux jeunes têtes, ce seroit trop de foiblesse ensemble.

NERINE.

Effectivement le Chevalier est foible, il faudroit l'unir à quelque femme forte, forte comme vous, par exemple.

LA COMTESSE.

Nerine, votre insolence.....

NERINE.

Je ne dis pas cela par insolence; je suis persuadée que vous n'avez jamais aimé, pas même deffunt votre mari: sçavez-vous que dans la severité de la morale votre conscience vous obligeroit quasi à épouser ce jeune-homme-là pour le mettre dans le bon chemin.

LA COMTESSE.

A travers tes plaisanteries dereglées, je ne laisse pas d'entrevoir en toi un fond de morale qui me plaît.

NERINE.

Pendant que je ſuis en train de vous plaire ; je vous apprendrai que Dorante, cet homme que je croyois preſque auſſi ſage que vous, Dorante eſt amoureux d'Angelique.

LA COMTESSE.

Paix Nerine : ne vous accoûtumez point à juger du cœur.

NERINE.

Ne craignez rien, je ne jugerai pas de votre cœur par le ſien, cela eſt tout différent ; voici notre nouvel amant.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, NERINE, DORANTE,

DORANTE.

J'Allois vous faire part, Madame, d'une converſation que je viens d'avoir avec Angelique.

LA COMTESSE.

La pauvre enfant me fait une vraye compaſſion, cela eſt ſi jeune & ſi fragile.

DORANTE.

Elle ne peut pas comme vous, Madame....

LA COMTESSE.

Taisez-vous Dorante, je n'aime point les louanges, quoique ce ne seroit pas une grande vanité à moi, de me croire moins femme que les femmes d'aujourd'hui.

DORANTE.

Pour moi je suis par ma foiblesse le plus homme de tous les hommes.

NERINE.

Qu'on seroit parfait en ce monde si on n'étoit ni homme ni femme !

LA COMTESSE.

Ne rougissez point, Dorante, d'avoir des vûes pour le mariage ; ce que les autres font par foiblesse, nous le pourrions faire par de grands motifs ; & nous autres ames fortes....

DORANTE.

Parlez de vous, Madame ; pour moi je n'ai point la force de cacher ma passion sous de grands motifs, j'ai pris le parti d'avouer mon amour, & d'agir comme si je n'en avois point. En un mot je prendrai les interêts d'Angelique sans rien cacher au Chevalier de tout ce que je conseillerai contre lui.

LA COMTESSE.

Il faut accorder la sincerité avec la prudence.

NERINE.

Aſſurément, & vous gâteriez tout avec votre probité gauloiſe ; entrez chez Madame, elle vous donnera des leçons d'une certaine probité d'uſage qui eſt bien plus ſûre que l'autre.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE I.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

A Dire vrai, Dorante, vous prenez-là un parti qui me fait trembler ; le conseil que vous allez donner à Angelique me paroît bien dangereux.

DORANTE.

J'en prends l'évenement sur moi, pourvû que vous me laissiez agir seul : encore un coup, elle est en garde contre vos conseils, ne paroissez point.

LA COMTESSE.

Allez donc sans moi, je ne veux rien gâter.

SCENE II.

LA COMTESSE *seule.*

J'Ai bien peur que le Chevalier n'accepte, il s'appercevra peut-être du paneau qu'on lui veut tendre.

SCENE

SCENE III.

LA COMTESSE, NERINE.

NERINE.

AH ! Madame, je viens de mettre en campagne un certain Marquis, il fera merveille à ma confideration.

LA COMTESSE.

Tu connois des Marquis, toi !

NERINE.

Il n'eft Marquis que par habitude ; il y a fi long-tems qu'il prend cette qualité, qu'on n'ofe plus lui demander pourquoi : autrefois c'étoit un de ces avanturiers qui fe font appeller Marquis dans les auberges, parce que leur nom propre y eft décrié. Ce Marquis-là eft fort eftimé, quoiqu'il foit fans nom, & quand les Ducs le voyent l'argent à la main, ils le placent à côté d'eux préferablement aux femmes de qualité qui veulent jouer fur leur parole ; en un mot, il eft de la connoiffance du Chevalier, & il m'a promis de l'engager à rejouer.

LA COMTESSE.

Ah ! Nerine, je ne veux point avoir de part à ce défordre, & quoi que ce foit pour un bien. ...

NERINE.

Tout le bien sera sur votre compte, & je prends le désordre sur moi.

LA COMTESSE.

Frontin m'attend encore, je n'ai pas voulu lui donner l'argent en présence de Dorante.

NERINE.

Allez vîte faire cette bonne action-là.

SCENE IV.

NERINE *seule.*

TOut ceci commence à prendre un bon train, pourvû que notre petit scelerat ne trouve pas le moyen de se faire écouter; ah! le voici, empêchons-le d'entrer chez nous.

SCENE V.

NERINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE viens de courir toute la Ville, sans pouvoir terminer une seule affaire; il faut convenir que les hommes sont devenus d'un difficile commerce.

NERINE.

Ce n'eſt pas la faute des emprunteurs, ils ne demandent que la facilité du commerce.

LE CHEVALIER.

N'as-tu point vû Frontin ? la Comteſſe eſt-elle encore ici ?

NERINE.

Je n'ai vû perſonne.

LE CHEVALIER.

Et Angelique ?

NERINE.

Oh ! qu'elle n'a pas envie d'être ſi-tôt de retour.

LE CHEVALIER.

Eſt-elle fâchée ?

NERINE.

Pour vous excuſer j'ai menti tout de mon mieux.

LE CHEVALIER.

Dis-tu vrai ?

NERINE.

Je ne mens jamais, moi.

LE CHEVALIER.

Parle ſincerement, elle eſt en colere ?

NERINE.

Que vous importe ? vous avez beau l'offenſer, il faut toujours qu'elle en vienne à vous demander pardon ; mais quoique vous ayez tort, vous ne laiſſez pas de lui pardonner.

LE CHEVALIER.

Que veut dire ceci ? quelqu'un sort de sa Chambre, c'est Dorante ! Dorante feignit donc de partir hier ?

NERINE *embarrassée.*

Il cherchoit ma Maîtresse, mais .....

SCENE VI.

NERINE, LE CHEVALIER, DORANTE.

NERINE *au Chevalier.*

IL ne l'aura pas trouvée, Monsieur (*à Dorante, lui faisant signe de dire comme elle*) n'est-il pas vrai que ma Maîtresse n'y est pas ?

DORANTE.

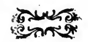
Elle y est, Chevalier, elle y est; je n'ai pas envie de vous en faire mistere.

LE CHEVALIER *regardant Nerine.*

Nerine.

NERINE.

Sauvons-nous.



SCENE VII.

LE CHEVALIER, DORANTE.

LE CHEVALIER.

ANgelique y eſt, dites-vous ?

DORANTE.

Je viens de m'entretenir avec elle.

LE CHEVALIER.

L'aveu eſt ſincere. Ce qui me paroît, on me favoriſe ; cependant vous n'êtes qu'ami, dites-vous, & vous faites profeſſion de ne pas dire une choſe pour l'autre.

DORANTE.

Si je vous ai trompé, j'ai été trompé le premier ; je croyois que l'amitié ſeule m'intéreſſoit pour Angelique, mais...

LE CHEVALIER.

Mais... mais vous plaiſantez, & ſi vous avez de l'amour pour ma Maîtreſſe, vous êtes trop prudent pour me l'avouer.

DORANTE.

Non ſeulement je l'avoue, mais j'allois vous chercher pour vous le déclarer.

LE CHEVALIER.

C'eſt pouſſer un peu trop loin la raillerie.

DORANTE.

Non : ſur pareilles matieres la raillerie....

LE CHEVALIER.

Sur pareilles matieres le ſérieux eſt encore pis. Quoi ! tous ces beaux conſeils que vous donniez à Angelique étoient dictez par la jalouſie ? ce procedé ſeroit excuſable dans un homme de Cour, mais vous qui vous piquez d'une ſincerité....

DORANTE.

Je ne me pique de rien ; mais voici mon procedé qui vous paroîtra plus ſingulier encore que l'aveu de mon amour. Angelique avoit reſolu de differer votre mariage, c'eſt moi ſeul qui lui fais changer de réſolution ; en un mot elle m'a promis de vous épouſer inceſſamment.

LE CHEVALIER *ſurpris.*

J'avoue que le ſacrifice eſt héroique.

DORANTE.

Moins héroique qu'il ne vous paroît. Il eſt vrai, je viens de lui conſeiller de vous offrir ſa main, mais elle ne vous l'offrira qu'à des conditions.

LE CHEVALIER.

Ces conditions apparemment ſont d'une nature à rompre l'affaire.

DORANTE.

Si vous les refuſez, ce ſera votre faute.

LE CHEVALIER.

Parlez en honnête-homme, ſouhaitez-vous que je les accepte ?

DORANTE.

Si je le ſouhaite, je n'en ſçais rien, Chevalier ; je vous ai dit que j'aime, je n'oſe répondre de mes ſentimens, mais au moins je vous réponds de ma conduite. En un mot, j'ai mis votre bonheur entre vos mains, c'eſt tout ce que j'ai dû faire pour Angelique, pour vous & pour moi ; elle vient, je vous laiſſe enſemble.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE *bas à Angelique.*

JE crains que vous n'en diſiez plus que vous ne voudrez.

ANGELIQUE.

Eſt-il vrai que vous avez joué toute la nuit ? je veux l'apprendre par vous-même ... vous ne ditez mot, répondez-moi donc, Chevalier ... vous cherchez de mauvaiſes excuſes pour juſtifier votre conduite.

LE CHEVALIER.

C'eſt à vous, ingrate à me juſtifier la votre.

ANGELIQUE.

La maniere de s'excuser eſt tendre.

LE CHEVALIER.

Vous parlez de tendreſſe, vous, eſt-ce que vous la connoiſſez ?

ANGELIQUE.

Je ne connois gueres la votre, du moins : faire ce qui me déplait le plus, mépriſer mes volontés, violer vos ſermens...

LE CHEVALIER.

Il eſt bien queſtion d'entrer dans ces petits détails, pendant que vous manquez au fond de la tendreſſe : quoi, Madame, vous ſçavez la paſſion de Dorante, & vous avez encore de la confiance en lui ?

ANGELIQUE.

Vous lui avez plus d'obligation que vous ne penſez.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ! me forcer d'avoir obligation à mon rival ? peut-on plus cruellement m'offenſer ?

ANGELIQUE.

Pardon, je croyois que c'étoit vous qui m'aviez offenſée.

LE CHEVALIER.

Je ne devrois jamais vous pardonner... mais, hélas !

NERINE

NERINE *contrefaiſant le Chevalier.*

Mais, helas!... voilà un helas qui part d'un grand fond de bonté.... *à part.* Se peut-il qu'il y ait des hommes ſi ſcélérats, & des femmes ſi foibles?

ANGELIQUE.

J'avoue que je ne m'attendois pas à être querellée, je croyois que vous étiez au déſeſpoir d'avoir joué.

LE CHEVALIER.

Moi, Madame, je ſerois bien fâché de ne l'avoir pas fait.

ANGELIQUE.

Quels diſcours!

LE CHEVALIER.

Oui: je ſuis ravi d'avoir connu juſqu'où peut aller l'acharnement du jeu ſur un homme: j'ai éprouvé cette nuit..... Non, ces coups-là n'arrivent qu'à moi; cela m'a donné une horreur pour le jeu, & c'eſt cette horreur qui me charme, puiſqu'elle vous répond de ma conduite à venir: ah! Madame, il falloit cela pour me guerir entierement du jeu.

ANGELIQUE.

Je ne dois plus me fier à vos réſolutions.

LE CHEVALIER.

Je ſçai que vous voulez m'impoſer une loi.

ANGELIQUE.

Avant que de m'expliquer avec vous là-

dessus, je veux éprouver votre conduite.

LE CHEVALIER.

Ah! belle Angelique, éprouvez-moi dans des choses plus difficiles; commandez-moi d'exposer ma fortune, ma gloire, ma vie.

ANGELIQUE.

Votre vie, helas! si jusqu'à present vous n'avez pû me sacrifier seulement votre passion pour le jeu ....

LE CHEVALIER.

C'est bien de même, Madame, c'est bien de même!

ANGELIQUE.

Cela est tout different, d'accord.

LE CHEVALIER.

Ce que vous exigez de moi est un si petit sacrifice, qu'en verité vous ne devriez pas y faire attention, & je ne me fais pas un mérite auprès de vous de ne point jouer; au contraire vous me faites un vrai plaisir de me le défendre: naturellement je hais le jeu, moi; l'oisiveté seule me faisoit chercher cet amusement; mais helas! je serai si pleinement occupé du plaisir d'être à vous ... ah! charmante Angelique, hâtez-vous de m'occuper.

ANGELIQUE.

Je vais employer l'après-midi à disposer mes affaires selon la résolution que j'ai prise.

LE CHEVALIER.

Permettez-moi de passer le reste du jour avec vous.

ANGELIQUE.

C'est pour certains détails .... vous m'embarrasseriez.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, non, je ne puis vivre sans vous voir, quand je devrois vous embarrasser....

SCENE IX.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, FRONTIN, NERINE.

FRONTIN *montrant à son Maître une bourse qu'il cache dans son chapeau.*

Voici ....

LE CHEVALIER *appercevant la bourse.*

Mais, Madame, vous dites que je vous embarrasserois.

ANGELIQUE.

Cependant, Chevalier, si vous vouliez?...

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je vous quitte, il faut se faire violence; adieu mon unique plaisir.

ANGELIQUE.

Rendez-vous ce ſoir chez moi, nous verrons ſi je puis faire votre bonheur.

LE CHEVALIER.

Vous ferez tout mon bonheur; adieu tout mon bonheur, adieu.

SCENE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER *prenant la bourſe.*

DOnne vîte.

FRONTIN *arrêtant ſon Maître.*

Adieu tout votre bonheur, adieu; car en allant jouer ces deux cent piſtoles, vous perdrez à coup ſûr cinquante mille écus qui vous attendent ce ſoir. La réflexion opere, courage; quelle gloire pour un Joueur converti, de triompher l'argent à la main de la rage de l'aller perdre.

LE CHEVALIER.

J'avoue que je me laiſſois entraîner moins par inclination que par habitude.

FRONTIN.

Tant que vous aurez entre vos mains cet objet de tentation....

LE CHEVALIER.

Tu as raison : tiens, va-t-en le porter.

FRONTIN *tend la main.*

Donnez.

LE CHEVALIER *voyant le Marquis ne donne point la bourse, & va au-devant du Marquis.*

Je suis resolu....

FRONTIN.

De le garder.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

C'Est Monsieur le Marquis ; hé de quel pays venez-vous donc ? quoi ! des mois entiers sans visiter les bassettes ? cela n'est pas permis, à moins que l'on ne soit mort.

LE MARQUIS *toussant & parlant de la poitrine par secousses, & s'arrêtant au bout de chaque phrase.*

Qheu.... qheu.... je viens de me mettre au lait à une de mes terres ; les veilles, qheu, les disputes, qheu, les juremens nous ruinent la poitrine à nous autres Joueurs ; vous devriez

auſſi vous mettre au lait. Le lait eſt un grand remede, qheu, je m'en trouve fort bien, qheu; mais je vous dis fort bien, qheu, q, fort bien, q, fort bien, q, fort bien. *Il touſſe juſqu'à extinction.*

FRONTIN.

Vous voilà gueri, votre poitrine joue de ſon reſte.

LE MARQUIS.

En arrivant j'apprends une grande nouvelle.

LE CHEVALIER.

On vous a dit peut-être que je me ſuis retiré du jeu.

LE MARQUIS

Non, qheu .... ce n'eſt pas cela qheu .... c'eſt votre mariage, je vous felicite .... cinquante mille écus, dit-on? ....

LE CHEVALIER.

L'argent me touche peu; c'eſt un mariage d'inclination.

LE MARQUIS.

Pour la beauté ou pour l'argent, c'eſt toujours inclination.

LE CHEVALIER.

Et vous, Marquis, ne vous laſſez-vous point de la vie de garçon?

LE MARQUIS.

Pas encore qu'heu... je me marierai qu'heu quand j'aurai la goutte.

FRONTIN.

La goutte & les poitrines au lait, font la moitié des mauvais ménages.

LE CHEVALIER.

Pour moi qui aime la vie reglée, je vais m'établir solidement.

LE MARQUIS.

Je ne vois point d'établissement plus solide, que de ponter qu'heu... contre une certaine dupe qui taille chez la Baronne ; c'est un gros bœuf qu'heu.... qu'heu.... riche & bête à l'avenant ; il taille tant qu'il a de l'argent, & il a de l'argent tant qu'il veut.

LE CHEVALIER.

Bonne pratique, ma foi ! bonne pratique !

LE MARQUIS.

Il a pris la banque de la bassette pour se faire des amis : par politesse il oublie les cartes des Dames, & il paye les hommes deux fois pour éviter les querelles.

FRONTIN.

On veut vous tenter ; Monsieur le Marquis a fleuré la bourse.

LE MARQUIS.

Si vous étiez d'humeur à vous enrichir.

LE CHEVALIER.

Non, Marquis, non.

FRONTIN.

Mon Maître aime la pauvreté.

LE MARQUIS.

C'eſt une tonne d'or que ce gros faquin-là, jamais Banquier n'a taillé plus libéralement.

LE CHEVALIER.

En un mot comme en mille je ne joue plus, je ne veux plus jouer.

LE MARQUIS.

Cela s'appelle n'être bon à rien, qu'heu.... bon à rien : je vais donc courir les ſpectacles.

LE CHEVALIER.

Opera ou Comédie ?

LE MARQUIS.

Non qu'heu...non un ſpectacle bien plus magnifique. Quatre de nos plus gros acteurs vont commencer une répreſentation la plus éblouiſſante ; ils ont cavé chacun trois mille louis d'or, qu'heu ; je ſuis curieux de voir douze mille louis d'or ſur un tapis : cela ne ſe voit pas tous les jours.

LE CHEVALIER.

La répreſentation en ſera pathetique, mais je vous jure ...

LE MARQUIS.

C'eſt prudemment fait ; pour en avoir le plaiſir il ne faut être que ſpectateur.

FRONTIN.

Pour être ſpectateur tranquille, laiſſez-moi cette bourſe.

LE MARQUIS.

Pour moi on me permet de perdre ma centaine, & je la risquerai.... douze mille louis d'or... en or, d'or, d'or, en or, d'or.

LE CHEVALIER.

J'avoue que c'est un spectacle à voir.

FRONTIN.

C'est un spectacle où vous n'entrerez jamais sans payer.

LE MARQUIS.

Voyez cela, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Quand je le verrois, je n'en serois point tenté.

LE MARQUIS.

Je le crois, vous êtes homme sage, vous; & je vous empêcherai bien d'être tenté, je vous défends de manier la carte, vous êtes trop malheureux heu... il ne faut point jouer heu..... allons, allons, je vous en empêcherai bien, allons, allons.

LE CHEVALIER.

Ecoutez, j'irai, mais au moins vous me promettez que je ne jouerai point.

FRONTIN.

Et moi je vous promets que vous jouerez.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

JE vous dis qu'il joue encore au moment que je vous parle avec ce Marquis enrhumé qui l'est venu prendre ici.

ANGELIQUE.

Ma résolution est prise, & pour ne pas m'exposer davantage à le voir, je vais passer trois mois à la campagne.

NERINE.

Partez vîte, pendant que vous êtes raisonnable ; car si vous le voyez votre raison partira, & vous resterez pour les gages.

ANGELIQUE.

Fais avertir Dorante que je veux encore lui parler.

NERINE.

Ma foi emmenez-le avec vous à la campagne, vous l'epouserez là pour vous desennuyer.

ANGELIQUE.

Helas ! je ſens bien que Dorante feroit mon bonheur, ſi je pouvois être heureuſe ſans le Chevalier.

NERINE.

Sans le Chevalier ! vous prononcez encore ce nom-là d'un ton à ne partir d'aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Va, fais mettre les chevaux au carroſſe, je vais prendre congé de la Comteſſe.

SCENE II.

ANGELIQUE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *tranſportée de joye.*

QUe je vous embraſſe, ma chere enfant ! on vient de m'apprendre vos réſolutions genereuſes, je ſuis charmée ; (*elle l'embraſſe ; & Angelique reſte immobile.*) Comment donc, encore du chagrin, ne devez-vous pas être ravie ?

ANGELIQUE.

Je ne puis pas ſi-tôt répondre à vos tranſports de joye.

LA COMTESSE *d'un air ſérieux.*

Helas, je ne ſuis ſuſceptible ni de joye ni de

chagrin ; je n'ai point de passion, moi : & si ce n'étoit l'amitié....

ANGELIQUE.

Je craignois tantôt de m'être attiré votre haine ; mais je vois bien que vous n'avez point de passion. Quoiqu'il en soit, Madame, je suis très-sensible à votre amitié ; je crains seulement de ne la pas meriter autant que vous le pensez.

LA COMTESSE.

L'éloignement fortifiera votre sagesse ; éloignez-vous, mon cher cœur, fuyez la cause de vos égaremens. Je veux bien me charger d'apprendre moi-même à ce petit indigne-là, que vous rompez avec lui pour jamais.

ANGELIQUE.

Pour jamais, Madame, je ne dis pas cela.

LA COMTESSE.

C'est que vous n'osez le dire : voyez jusqu'où va le mauvais usage du siecle ; les filles sont honteuses d'avouer qu'elles sont sages.

ANGELIQUE.

Si dans la suite du tems, le Chevalier changeoit de conduite....

LA COMTESSE.

Il ne se corrigera point ; mais je ne laisse pas de blâmer votre ami Dorante, il devroit vous épouser pour ne vous pas laisser dans le péril de la rechute.

ANGELIQUE.

Mais vous, Madame, pour prévenir ma rechute, vous feriez-vous la violence d'épouser le Chevalier ?

LA COMTESSE.

Vous me réduisez à une terrible extrêmité.

ANGELIQUE.

Mais s'il n'y avoit que cet expedient ?

LA COMTESSE.

En verité je crois que je devrois le faire.

ANGELIQUE.

Vous le ferez donc, car vous êtes reguliere à vos devoirs. Oui, Madame, je vois clairement ce que je n'avois fait que soupçonner.

LA COMTESSE.

Soupçonner, Mademoiselle ! soupçonner ! on ne soupçonne point une vertu aussi établie que la mienne ; & quand on me le verroit épouser, on ne devroit rien soupçonner, & il faudroit croire que c'est pour un bien.

ANGELIQUE.

Ce seroit pour votre bien.

LA COMTESSE.

Quels discours ! j'ai besoin de toute ma moderation, (*fort en colere*,) pour écouter tranquillement vos sotises. Vous vous fiez sur ce que je suis maîtresse de ma colere ; partez vîte.

ANGELIQUE.

Mon départ vous exposeroit peut-être à cer-

taine passion, dont vous seriez moins maîtresse que de votre colere; vous avez vos vûes pendant mon absence; vous voulez que je parte, & moi je ne veux plus partir.

LA COMTESSE.

A vous entendre, ma petite mignone, vous n'avez qu'à paroître pour plaire; cependant vous n'avez pas dans le cœur du Chevalier toute la part dont vous vous flattez.

ANGELIQUE.

Au moins la part que j'y ai ne me coute rien.

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas assez d'esprit pour railler, vous avez tort de vous en mêler.

ANGELIQUE.

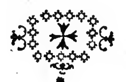
Je ne me mêle que de plaire au Chevalier.

LA COMTESSE.

On peut plaire plus solidement par de certains merites, où vous n'arriverez jamais.

ANGELIQUE.

Je n'y arriverai pas si-tôt que vous du moins; vous avez pris les devans.



SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

LEs chevaux sont au carosse, partons, partons; vive la campagne, & plus d'amour.

ANGELIQUE.

Je ne pars point, Nerine.

NERINE.

Vous ne partez point! l'avez-vous vû?

ANGELIQUE.

Non: mais j'ai changé de résolution.

NERINE.

Sans l'avoir vû, la résolution s'en est allée; quand vous le verrez adieu la sagesse.

SCENE IV.

LA COMTESSE *seule*.

JE me suis trop declarée; la jalousie a rallumé plus d'amour que de colere n'en avoit éteint. Quel parti prendre? en offrant tout mon bien au Chevalier peut-être que.... mais s'il me refuse, j'aurai perdu en vain cette réputation

de vertu.... En tout cas j'imagine un moyen de tirer même quelque gloire du pas que je vais faire.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Victoire ! victoire ! voici le jour heureux que la fortune nous devoit : nous sommes riches à jama s.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, je viens de gagner jusqu'à m'en lasser ; j'ai fait sept mains complettes avec les cartes de reprise, réjouissances doubles, triples, rien ne tenoit devant moi, Madame : la ronde étoit de douze coupeurs, je prends couleur au seize de couche & de belle, à partie forcée, Madame, je suis laissé d'abord à carte simple, ma main vient, je fais la provençale, on coupe, je donne, ma droite est portée au chandelier, écoutez-ceci, Madame....

LA COMTESSE.

J'ignore le langage des Joueurs, mais je veux m'en instruire pour vous faire plaisir ; Angelique n'auroit pas tant de complaisance : je suis fâchée

fâchée de vous apprendre qu'elle ne veut plus vous voir.

LE CHEVALIER *ricanant.*

Ha, ha, ha, je vous crois, Madame, je vous crois : donne ton chapeau, Frontin. *Le Chevalier met dans le chapeau de Frontin des bijoux & de l'argent.*

LA COMTESSE.

Pour peu qu'elle vous aimât, elle n'exigeroit point que vous vous privassiez du jeu, qui dans le fond n'est qu'un délassement d'esprit tolerable.

LE CHEVALIER.

Votre exhortation de tantôt étoit plus severe.

LA COMTESSE.

Au reste, Chevalier, je suis ravie d'avoir contribué à votre gain en vous prêtant...

LE CHEVALIER.

Prêter! à moi prêter! je n'emprunte jamais.

FRONTIN.

L'argent de Madame vous a porté bonheur, ne le méconnoissez pas.

LE CHEVALIER.

Quoi! les deux cent pistoles que tu m'as données, c'est Madame qui....

FRONTIN.

Je vous l'ai dit, Monsieur, c'est le mémoire.

LE CHEVALIER.

Tu es un coquin.

FRONTIN.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Un fripon.

FRONTIN.

Ah !

LE CHEVALIER.

Ne t'ai-je pas défendu en présence de Madame de parler du mémoire ?

FRONTIN.

C'est une faute de jugement.

LE CHEVALIER.

Voici de quoi vous rendre.

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, il faut.....

LA COMTESSE.

Non, je veux que vous gardiez cela.

LE CHEVALIER.

Ecoutez, Madame, il y a des argens heureux. Je veux encore gagner avec le vôtre. Le jeu me doit cent mil écus, & je les gagnerai dans peu ; j'ai attrapé la veine.

LA COMTESSE.

Vous pourriez concevoir des esperances plus solides, s'il étoit vrai que vous eussiez pour moi....

LE CHEVALIER.

Beaucoup de respect ; Madame, de veneration pour vos vertus.

LA COMTESSE.

Frontin m'a expliqué vos sentimens, &c....

LE CHEVALIER.

Maraut ! tu me fais parler je crois ?

FRONTIN.

Prenons patience, Madame, quand la perte l'aura humilié, il nous traitera tous deux plus respectueusement.

LA COMTESSE.

Votre vanité vous fait prendre à la lettre... je voulois seulement connoître votre ingratitude.... On sçait le mépris que j'ai pour les hommes, & je n'en connois point de si méprisables que vous.

LE CHEVALIER *comptant son argent dans son chapeau.*

Un, deux, trois, quatre, cinq.



SCENE VI.

LE CHEVALIER, FRONTIN, Mad. BRUSQUAN, Melle. BABICHE.

FRONTIN.

Voici la fille de votre Lingere & Madame Brusquan; les créanciers sont d'un instinct admirable, ils sentent l'argent d'une lieue loin.

Mad. BRUSQUAN *d'un ton brusque.*

Bon jour, Monsieur, bon jour; le Portier m'a dit que vous ne parliez à personne, cela m'a fait croire que vous aviez de l'argent.

LE CHEVALIER *comptant dans son chapeau.*

Dix-huit, dix-neuf, & vingt.

Mad. BRUSQUAN.

En voilà, Dieu merci; si vous ne me payez je vais faire la diablesse.

BABICHE *d'un ton doucereux.*

Monsieur, ma mere vous supplie très-humblement de vous souvenir d'elle à votre commodité.

LE CHEVALIER.

Vingt-huit, vingt-neuf & trente.

BABICHE.

Si je vous incommode, je m'en irai.

Mad. BRUSQUAN.

Si je vous incommode, moi, je coucherai ici.

FRONTIN *à part.*

Je ſuis bien en peine, laquelle des deux ſera plutôt payée; l'une par brutalité, l'autre par douceur.

LE CHEVALIER.

Vous prenez mal votre tems, je n'ai pas un ſol.

FRONTIN.

Son foible eſt de ne payer ni l'une, ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ne voyez-vous pas que c'eſt de l'argent du jeu, ſi je lui dérobois ſeulement une piſtole, je reperdrois tout, vous ne voudriez pas me ruiner. Ecoutez, Madame Bruſquan, j'ai d'autres fonds deſtinés pour mes créanciers; dans peu de tems il me ſera dû quelque petite partie d'une petite rente....

Mad. BRUSQUAN.

La petite partie de la petite rente ſont de petites raiſons.... mort de ma vie....

BABICHE.

Ah! je ne ſçaurois entendre jurer des femmes, adieu Monſieur.

LE CHEVALIER.

Adieu l'aimable Babiche, elle embellit tous les jours.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, Mad. BRUSQUAN, DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

VOus voyez ce qu'on gagne avec lui par la douceur : que ne vous faites-vous dire auſſi que vous embelliſſez tous les jours.

Mad. BRUSQUAN.

Ecoutez, je ſçais que vous faites ici l'amoureux d'une Mademoiſelle Angelique, je m'en vais carilloner chez elle .... ſi ....

DORANTE.

Doucement, Madame, doucement.

Mad. BRUSQUAN.

Mais, Monſieur Dorante, voulez-vous me répondre de trois cent livres ?

DORANTE.

Allez, je vous donne ma parole ; allez donc.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, DORANTE.

LE CHEVALIER.

Vous voyez l'insolence, j'allois payer cette créature-là, si elle avoit pris le parti de la douceur ; & je la payerai dans peu, seulement pour dégager votre parole.

DORANTE.

Brisons là-dessus. Qu'est-ce donc, Chevalier, j'apprends qu'Angelique a rompu de nouveau avec vous.

LE CHEVALIER.

J'obtiendrai facilement pardon, quand on gagne on n'a pas tort, & je n'aurois pas joué sans un préssentiment sûr. On ne refuse point à gagner sûrement deux mille louis d'or.

DORANTE.

Angelique ne se payera pas de cette excuse.

LE CHEVALIER.

Elle s'en payera ; elle est trop raisonnable, je crois qu'elle s'en payera ; en tout cas l'état d'un garçon aisé a de quoi consoler.

FRONTIN.

Ma foi oui ; se marier, ne se point marier ;

à l'heure qu'il eſt nous déciderons cela à croix ou pile.

DORANTE.

L'indifference où je vous vois pour Angelique m'autoriſe à vous donner un avis.

LE CHEVALIER.

Volontiers : nous nous diſons nos vérités ſans nous fâcher ; nous ſommes deux rivaux d'une bonne pâte.

DORANTE.

Si quelque revers de fortune que vous ne prévoyez pas, vous redonnoit de l'empreſſement pour le mariage, vous avez une reſſource, j'ai remarqué dans la Comteſſe des diſpoſitions pour vous ; elle eſt beaucoup plus riche qu'Angelique.

FRONTIN.

Monſieur a raiſon, j'aimerois mieux tromper la plus riche.

DORANTE.

Convenez de bonne foi qu'Angelique n'eût pas été fort heureuſe avec vous.

LE CHEVALIER.

N'eût pas été ! comment donc n'eût pas été ? j'eſpere bien qu'elle le ſera ; je vous conſeille de la plaindre, la pauvre enfant ſera fort à plaindre avec des aubeines comme cela... *montrant ſon chapeau plein d'argent*, mon cher ami, vous ſerez le ſeul à plaindre de cette affaire-ci ; mais conſolez-vous, l'eſperance eſt votre partage.

partage. Vous pouvez attendre Angelique en secondes nôces ; je suis usé moi par le jeu, je mourrai quelque jour, & pour lors Angelique sera une très-jolie veuve.

DORANTE.

Vous devenez bien insultant dans la prospe-rité ; allez, tous vos procedés vous rendent in-digne d'avoir des amis, & je vous déclare que je ne vous ménagerai pas plus que vous ménagez Angelique.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

JE lui pardonne de se fâcher, il aime sans être aimé ; c'est une situation affligeante.

FRONTIN.

Depuis un quart-d'heure de prosperité, res-source méprisée ! ami perdu ! maîtresse oubliée !

LE CHEVALIER *montrant son argent.*

Voici ma ressource, mon ami & ma maîtres-se. Il faut convenir que le jeu est une charmante chose. Le jeu est un perou pour un homme qui a de la conduite. J'ai remarqué que je gagne toujours sept fois de suite ; ainsi je serai riche sans avoir obligation à personne. Je vais com-

mencer par me faire un revenu fûr. Bonne table, gros équipages ; mais il ne faut pas laiffer refroidir le bonheur : on va ouvrir chez la Baronne.

FRONTIN *arrêtant le Chevalier.*

Monfieur, il feroit pourtant bon de menager Angelique, & de voir la fituation de fon efprit.

LE CHEVALIER.

Vois cela toi, vois, vois cela, je fuis accablé d'affaires.

FRONTIN.

Cependant vous devriez....

LE CHEVALIER.

Je prétends bien la voir aujourd'hui.

FRONTIN.

Ah ! c'eft quelque chofe .... lui dirai-je que vous la verrez à fept, huit, neuf heures.

LE CHEVALIER.

La féance ne fera pas encore finie.

FRONTIN.

Entre neuf & dix.

LE CHEVALIER.

Bon à dix heures, on commence la groffe partie chez l'Abbé.

FRONTIN.

A onze heures auffi, c'eft bien tard.

LE CHEVALIER.

Onze heures, non, c'eft l'heure des femmes piquées.

FRONTIN.

Et à minuit Angelique sera couchée.

LE CHEVALIER.

N'importe, va, demande-lui toujours son heure: je cours à la fortune.

FRONTIN.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Courons à la fortune, la fortune nous attend, courons à la fortune.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE I.

SCENE I.

LE CHEVALIER, FRONTIN, *tous deux abbatus de douleur.*

FRONTIN *d'un ton affligé.*

LA fortune nous attend.... courons.... courons à la fortune.... elle nous attend à l'Hôpital.

LE CHEVALIER.

Il faut convenir que le jeu eſt une paſſion bien abominable.

FRONTIN.

Le jeu eſt un Perou pour un homme qui a de la conduite.

LE CHEVALIER.

Pour ce maudit jeu on oublie tout, devoir, fortune, amis, maîtreſſe. (*embraſſant Frontin*) ah! mon pauvre Frontin!

FRONTIN.

Vos deux mille Louis d'or ſont partis; mais

en récompenſe il vous eſt revenu de la douceur d'eſprit & de la morale.

LE CHEVALIER.

Je ſerois à demi conſolé, ſi le Marquis me rapportoit le portrait qu'il m'a gagné ; il m'a promis de venir me le mettre ſur une carte contre un petit contrat qui me reſte encore là-haut.

FRONTIN.

Vous avez perdu le portrait de votre maîtreſſe ?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu, quand la fureur du jeu me poſſede....

FRONTIN.

Vous joueriez l'Original s'il étoit garni de diamans.

LE CHEVALIER.

J'entends le Marquis, il monte à ma chambre. Va dire à Angelique que je ſuis dans un inſtant au rendez-vous qu'elle m'a donné, je vais regagner au plus vîte ſon portrait.

SCENE II.

FRONTIN.

IL va regagner au plus vîte, oui ....c'eſt-à-dire perdre le petit Contrat unique. Ah! pauvre petit Contrat! vous m'aviez été pro-

mis pour mes salaires, peut-être qu'en ce moment mon Contrat est facé.

SCENE III.

FRONTIN, ANGELIQUE. NERINE.

NERINE.

Oh! je suis lasse de suivre votre colere de chambre en chambre; vous entrez chez la Comtesse pour lui parler, & vous en sortez sans lui avoir rien dit; vous appellez Dorante, puis vous lui tournez le dos. Marcher à grands pas, rester immobile, pâlir, rougir: fureur, tendresse, enrager, soupirer, la crise est violente, je souhaite qu'elle tourne à bien; en verité les discours de ce petit vilain-là, votre portrait joué, le rendez-vous manqué, tout cela devroit bien vous déterminer.

ANGELIQUE *appercevant Frontin.*
Ah!

FRONTIN.
Madame....

ANGELIQUE.
Ingrat!

FRONTIN.
Ce n'est pas moi.

ANGELIQUE.

Mépris, fourberie, mensonge.

FRONTIN *à part.*

Ce sont les vertus de son état (*à Angelique*) Ah! Madame .... c'est le jeu. Il fuyoit le péril, lorsqu'un marquis déterré s'est opiniâtré à le poursuivre les cartes à la main; laissez-moi, dit mon maître, on m'attend pour signer un Contrat de mariage. Mauvaise excuse, dit le Marquis, mêlant malicieusement les cartes à nos yeux. Au jeu comme en amour, l'objet triomphe des résolutions, vous le sçavez Madame: par exemple si vous voyez mon maître à vos genoux, l'objet... je vais faire venir... l'objet.

SCENE IV.

ANGELIQUE, NERINE

NERINE.

ET vous serez assez lâche pour l'attendre?

ANGELIQUE.

Hélas!

NERINE.

La réponse est courte, mais elle est claire.

ANGELIQUE.

Non, Nerine, c'est Dorante que j'attends;

que ne vient-il m'aider à vaincre un reſte de paſſion qui m'agite encore malgré moi?

SCENE V.

ANGELIQUE, NERINE, DORANTE.

ANGELIQUE.

VEnez Dorante, venez m'aider à haïr le Chevalier autant qu'il le mérite, ne le ménagez plus, vous ne ſçauriez me plaire qu'en me parlant de ſon ingratitude.

DORANTE.

Avec de tels diſcours je ne vous plairai pas long-tems.

ANGELIQUE.

Hé! ſi vous craignez ma foibleſſe, prevenez-là donc, je vous l'ai déja dit: ſervez-vous du pouvoir que vous avez ſur mon eſprit; ma raiſon, mon eſtime, mon cœur même, tout ſe déclare en votre faveur; parlez, je ſuis à vous, ſi vous le voulez.

DORANTE.

Non, Madame, non, je ne veux point qu'un engagement précipité vous expoſe aux retours d'une paſſion mal éteinte; & je ſerois

au défespoir que vous manquassiez d'être heureuse avec lui, si vous pouvez l'être.

SCENE VI.

ANGELIQUE, NERINE, DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

SI vous voyez mon maître en l'état où il est, vous lui pardonneriez par pitié.

NERINE.

C'est-à-dire qu'il joue de son reste.

FRONTIN.

C'est pour le coup, Madame, qu'il acheve de rompre entierement avec le jeu : c'étoit pour regagner votre portrait ; & masse sans plus, a-t-il dit, car on m'attend, de sans plus en sans plus, le combat s'est échauffé ; mon maître affoibli par l'ennemi, est tombé étendu sur son canapé sans poux, sans mouvement.....

NERINE.

Et sans argent.

FRONTIN.

Ah, Frontin ! s'est-il écrié, déchirant tendrement un jeu de cartes : va dire à l'adorable Angelique que je suis un miserable, un scélerat indigne.

NERINE.

Voilà les premieres paroles de vérité qui soient jamais sorties de sa bouche.

ANGELIQUE.

Va, dis à ton maître qu'il ne se présente jamais devant moi.

DORANTE.

Non, Madame.... (*bas*) commencez à vous servir du conseil que je vous ai donné, pour connoître le fond du cœur de cet homme-là.

ANGELIQUE.

Frontin, dis donc à ton maître qu'il vienne me trouver. (*à Dorante*) où allez-vous, Dorante? ne m'abandonnez pas.

SCENE VII.

FRONTIN *seul.*

ILs ont machiné quelque chose contre mon maître, je voudrois bien voir comment il s'en tirera.



SCENE VIII.

FRONTIN, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *un jeu de cartes à la main.*

VOus me coupez la gorge ! oui Monſieur ; c'eſt me couper la gorge que de me quitter ſur ma perte ; je perds cinq cens piſtoles de ſuite contre un portrait que je veux ravoir.

LE MARQUIS.

Ma poitrine, qu'heu , ma poitrine ; la vie m'eſt plus chere que l'argent , qu'heu, qu'heu. Il y a huit jours que je n'ai dormi.

LE CHEVALIER.

Il faut dormir , Monſieur , il eſt permis de dormir , dormez , Monſieur , dormez , dormez, mais tenez-moi jeu ſeulement le reſte de la nuit.

LE MARQUIS.

Oh ! vous êtes inſatiable , qu'heu ; je vous gagne cinq cens piſtoles ſur votre parole , ne devez-vous pas être content ?

LE CHEVALIER.

Je le ſuis auſſi, je ne me plains pas de vos manieres , vous êtes beau Joueur , honnête Joueur, galant homme. (*à Frontin*) Frontin

apporte un flambeau ; Monſieur me va faire la grace de me donner encore une taille.

LE MARQUIS.

Non, Monſieur, qu'heu, je ne veux point vous pouſſer à bout.

LE CHEVALIER.

Hé! Monſieur, achevez-moi par grace, ruinez-moi, abîmez-moi, que je vous aye cette obligation-là, ruinez-moi.

LE MARQUIS.

Hé morbleu! ne l'êtes-vous pas ruiné?

LE CHEVALIER *ſe jettant à genoux.*

Je vous en conjure, abîmez-moi.

LE MARQUIS.

J'y ai fait tout de mon mieux, bon ſoir.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

IL s'en va ... après m'avoir gagné mon ame. Je taille, je perds tout ſur la même carte, & c'eſt un valet... (*reſtant immobile, & regardant le valet qu'il tire du jeu de cartes, laiſſant tomber le reſte*) Ah traître de valet! tu es ma carte d'averſion ... d'averſion ... tu es ma bête, bourreau, ſcélerat, infâme. (*tenant*

la carte dans les dents & secouant la tête) hon, que n'es-tu en vie. (*il pleure, & regardant le valet de pique.*) Que je suis malheureux! injuste valet de pique, que t'ai-je fait pour me persecuter ? .... (*colere violente*) Parle donc, parle valet détestable ? pourquoi t'acharne-tu sur moi ? tu viens quatre fois sonica, sonica (*de rage il jette sur le flambeau le chapeau de Frontin, & tombe dans un fauteuil.*

SCENE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN, NERINE, ANGELIQUE.

NERINE *bas à Angelique.*

IL a éteint la lumiere.

LE CHEVALIER *doucement & par réflexion.*

Un homme vient me trouver, me gagne tout mon bien, cela est-il naturel ? Je suis filouté, oui, je suis volé, volé ; mais je n'ai que ce que je mérite. Oui Chevalier, tu le mérites, pourquoi joues-tu ? oh joue à cette heure que tu n'as pas un sol ; joue..... (*ironiquement*) joue Chevalier mon ami, joue mon enfant, joue mon cœur (*se frapant la tête du poing*) joue

maraut, joue traître, joue enragé maudit; tu as joué ton bien, ton ſang, ô joue-toi, toi-même .... me voilà ruiné..... j'en ſuis ravi ; j'en ſuis ravi .... (*vîte*) j'en ſuis ravi .... (*par ſecouſſes.*) je ga ... gne ... deux .... mille piſtoles, & je ne veux pas quitter ; oui deux mille piſtoles, tu les gagnois, & tu n'es pas content, inſatiable ! .... que veux-tu donc gagner ? le diable : tu gagneras la rage qui te creve, la peſte qui t'étouffe .... (*deſeſpoir*) un poignard, un poignard .... pour te poignarder.

ANGELIQUE.

Ah ! s'il s'alloit faire mal.

NERINE *bas à Angelique.*

Hé ! paix donc.

FRONTIN *bas au Chevalier.*

Tout eſt perdu, Angelique vient d'entrer ; elle aura entendu le poignard, allons Monſieur, il faut jouer ici de tête.

LE CHEVALIER *après s'être un peu remis.*

Oui, je devrois me poignarder, puiſque j'ai déplû à l'adorable Angelique.

FRONTIN *bas.*

Fort bien ... (*haut*) ah ! qu'Angelique eſt heureuſe d'être aimée ſi ſincerement ! Monſieur, ſi vous alliez vous jetter à ſes pieds.

LE CHEVALIER.

Non : je veux éviter ſa préſence ; peut-être

qu'elle auroit assez de tendresse pour me pardonner, je ne mérite plus qu'elle me pardonne; il faut que le désespoir....

ANGELIQUE.

Arrêtez Chevalier.

FRONTIN.

Ah Madame! vous avez bien fait de parler; il alloit se désesperer: hé! Monsieur, ne vous desesperez pas, attendez que j'aie été querir de la lumiere.

NERINE *bas à Angelique.*

Vous vous attendrissez; mais souvenez-vous du conseil de Dorante.

FRONTIN *rapportant de la lumiere.*

Est-il mort, Mademoiselle?

ANGELIQUE.

Ah! Chevalier en quel état vous reduisez-vous? parlez-moi donc?

LE CHEVALIER.

Laissez-moi me punir.

ANGELIQUE.

Demeurez.

LE CHEVALIER.

Vous avez encore la foiblesse de m'arrêter? mais hélas! c'est moi qui n'ai pas la force de vous fuir.

ANGELIQUE.

Nous allons voir si votre désespoir est véritable, & si vous m'aimez autant que vous le

dites ; ſçachez donc que je ne puis être à vous qu'à certaine condition.

NERINE.

Voici le fait ; Mademoiſelle veut bien que vous diſpoſiez de ſa perſonne, mais elle ne veut pas que vous puiſſiez diſpoſer de ſon bien.

LE CHEVALIER.

Ah, charmante Angelique, je ne veux poſſeder que vous ; trop heureux de vous donner cette preuve de mon amour & de mon déſintereſſement. Mais je fais réflexion que vous manquez de confiance en moi, & vous dites que vous m'aimez .... non, non, & plus j'examine votre propoſition, plus ma délicateſſe en eſt bleſſée.

SCENE XI.

ANGELIQUE, NERINE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LA COMTESSE, DORANTE.

NERINE *à la Comteſſe.*

VEnez guerir la délicateſſe de Monſieur.

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il donc ?

DORANTE.

De quoi s'agit-il ?

NERINE.

NERINE.

Par délicateſſe d'amour, Monſieur veut ruiner ſa maîtreſſe, & elle lui propoſe groſſierement une ſéparation de biens....

LA COMTESSE.

Pour moi ſi j'eſtimois un homme, je le rendrois maître abſolu de tout ce que je poſſede.

FRONTIN *bas au Chevalier.*

Madame eſt dans le vrai de l'amour, c'eſt-là où il fait bon.

ANGELIQUE.

Hé bien, Chevalier, acceptez-vous ma propoſition?

LE CHEVALIER.

Non, Mademoiſelle, non, vous n'avez que l'interêt en vûe, & moi c'eſt le cœur ſeul que je demande.

NERINE.

C'eſt l'argent ſeul que Monſieur demande.

ANGELIQUE.

C'eſt par votre conſeil, Dorante, que je me ſuis déſabuſée, ſans vous j'euſſe été malheureuſe, il eſt juſte que je vous rende heureux.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

JE n'en ſuis point jaloux, je ſuis ſi penetré des bontés de Madame la Comteſſe....

LA COMTESSE.

Vous avez entendu ce que je viens de dire, je ne m'en dédis point ; oui, Chevalier, je ſacrifierois tout pour un homme que j'eſtimerois, mais vous vous êtes rendu indigne de mon eſtime, cherchez une autre dupe que moi.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

ANgelique, Dorante, la Comteſſe, tout m'abandonne !

FRONTIN.

Il n'y a que moi qui vous demeure, Monſieur; & vous avez encore un valet affectionné qui vous ſuivra juſques ſur le bord de la riviere, car je n'ay pas mérité comme vous de me noyer.

FIN.

LA NÔCE
INTERROMPUE,
COMEDIE EN UN ACTE;

Representée pour la premiere fois le 19 Août 1699.

ACTEURS.

LE COMTE.

LA COMTESSE.

ADRIEN, Domeſtique du Comte.

NANETTE Fillole de la Comteſſe.

DORANTE, Amant de Nanette.

LUCAS, Fiancé de Nanette.

LA MERE de Lucas.

LE SOLDAT, Oncle de Lucas.

LE TABELLION.

DEUX PARENS.

UN MUSICIEN.

VIOLONS, &c.



LA NOCE INTERROMPUE, COMÉDIE.

SCENE I.

LUCAS, LA MERE, NANETTE, LE TABELLION, LE SOLDAT, DEUX PARENS, LE MUSICIEN.

LE TABELLION.



PAR la mort, non pas de mon ame, Monsieur le Comte & Madame la Comtesse se moquent-ils de faire attendre si long-tems un homme comme moi ?

LUCAS.

Ah ! respect, respect, Monsieur le Tabellion.

LE TABELLION.

Parbleu si Monsieur le Comte est Seigneur

du Village, j'en ſuis le Notaire Royal.

LUCAS.

Mais Monſieur le Tabellion, pourvû que ma mere boute là ſon nom, je ſerons mariez de reſte ; à quoi tient-il donc ?

LA MERE.

Taiſez-vous, benêt ; à quoi il tiênt, dit-il, à quoi il tient !

LE TABELLION.

Il ne tient qu'à vous, comere, de ſouſſigner dès maintenant ; pourquoi nous difficulter ſur des bagatelles ?

LA MERE.

Qu'eſt-ce à dire, ſur des bagatelles ?

LE TABELLION.

Oui, certes ſur des bagatelles, ſur des riens.

LA MERE.

Eſt-ce une bagatelle que la dotation d'une fille ? la filleule de Madame la Comteſſe n'a rien que les huit cent francs que Monſieur le Comte a promis ; l'argent ne vient point, & vous appellez cela des bagatelles ?

LE TABELLION.

Qu'importe, ſignez toujours.

LA MERE.

Signez toujours, ſignez toujours ! que dites-vous à cela, mon frere le Corporal, ſignez toujours.

LE SOLDAT *moitié yvre.*

Et chut, paix, qu'on m'écoute. Il me vient une belle pensée là-dessus. Signez toujours, gnia point d'argent, c'est comme qui diroit : buvez toujours, allons compere, buvez toujours; mais il n'y a point de vin : ça ne fait rien, buvez toujours : Or il faut voir le vin, & puis on boit.

LA MERE.

Vla une belle sentence ! il faut voir l'argent; & puis on signe.

LE SOLDAT. *Il verse du vin dans son verre & boit.*

Il faut voir le vin, & puis on boit. *Il verse encore & boit.* Il faut voir le vin, & puis on boit. La belle pensée !

LE TABELLION *prenant aussi un verre & buvant.*

J'aime aussi les belles pensées ; & en effet pour la consommation d'une affaire..., je requiers.

LE SOLDAT.

Et chut... & rechut.

LE TABELLION.

Est-ce encore une belle pensée ?

LE SOLDAT.

Oui : c'est que vous êtes un fat de parler d'affaire pendant que je bois : je veux boire en musique moi. Allons Monsieur le Musicien,

chantez-nous un air de chose là, quelque air en rond.

LE MUSICIEN.

Un air grave ou gai, vîte ou lent ? de quelle mesure le voulez-vous ?

LE SOLDAT.

Quelle mesure je veux ? je veux la mesure saint Denis ; c'est la meilleure.

LE MUSICIEN.

Je sçais un vieux air qui convient à une Noce; car il parle d'amour, de vin & d'argent.

LA MERE.

D'argent ? cela est bon.

LUCAS.

Ah ! de l'amour.

LE SOLDAT.

Et le vin sera pour moi.

LE MUSICIEN *chante.*

L'argent, l'amour & le vin
Se sont jurés une triple alliance.
L'amour cause la soif, & c'est le jus divin
Qui redonne à l'amour sa force & sa constance.
L'argent, l'amour & le vin
Se sont jurés une triple alliance.
Point de vin sans argent, & la triste indigence
Rend l'amour pire qu'un Lutin.
L'argent, l'amour & le vin
Se sont jurés une triple alliance.

SCENE

SCENE II.

LA MERE, LUCAS, NANETTE, LE TABELLION, LE SOLDAT, DEUX PARENS, LE MUSICIEN, ADRIEN, VIOLONS, &c.

LA MERE.

DIeu merci vla l'argent qui vient!

LE TABELLION.

Salut à l'homme d'affaire de Monſieur le Comte; il nous va compter, nombrer & délivrer...

ADRIEN *en vieille caſaque de livrée.*

N'eſt-ce pas huit cent livres que Monſieur le Comte vous a promis?

LA MERE.

Huit cent livres, oui.

ADRIEN.

Huit cent livres; bon.

LE TABELLION.

En quelle eſpéce de monnoye?

ADRIEN.

Cela eſt bon, vous dis-je. Monſieur le Comte m'abandonne l'ordre, mais nos finances ſont courtes; la vente de ſes fruits n'a pas donné,

il n'y a point de fond dans nos coffres, il n'y a que des pommes.

LA MERE.

Je m'en doutois bien que l'argent ne viendroit point.

ADRIEN.

Je vous donne à choisir; prenez des pommes, ou la parole de Monsieur le Comte; nous n'avons point d'autre fond.

LA MERE *emportant les flacons.*

Il n'y a point de fond? je remporte mon vin.

UN PARENT *prenant le pâté.*

Point de fond?

L'AUTRE PARENT *prenant la nape.*

Point de fond?

LE TABELLION *emportant la table.*

Point de fond?

LE MUSICIEN *faisant remettre les violons dans l'étui.*

Point de fond, point de musique.

LA MERE.

Allons, mon frere le Corporal, c'est assez boire; il n'y a point de fond: il n'y aura point de nôce.

LE SOLDAT.

Point de nôce ventrebleu! je m'irai donc coucher à jeun? alte-là les flacons; Hola! ho l'hom-

me d'affaires ! rapporte ici la Fiancée, j'ordonne que vous ferez la nôce, ou je ferai quelque enterrement.

LA MERE.

Mais, mon frere le Corporal, voulez-vous que votre neveu épouse une fille sans argent ?

LE SOLDAT.

Je me mocque bien d'argent : suffit que c'est mon neveu, & que je le fais mon héritier.

LA MERE.

Votre héritier ! vous n'avez rien.

LE SOLDAT.

D'accord, & je dois quelque chose ; mais ma valeur & ma gloire ne doivent rien à personne. Va, Lucas, tu auras ma charge de soldat, je t'en donne la survivance ; *Adrien veut emmener Nanette, le Soldat le fait revenir.* Allons, donnez-vous tous deux le baiser de mariage.

LA MERE.

Mais mon frere, la raison, la pudeur....

LE SOLDAT.

De la pudeur.... cela est vrai, donnez-lui rien que votre main à baiser ; il n'y a point là de pudeur à craindre.

LA MERE.

Mais mon frere....

LE SOLDAT.

Baise-lui la main, ou je te tue.

LUCAS.

Otez donc le gand, car il me tueroit.

LE SOLDAT.

Ah ! les voilà mariés, il y aura de la nôce ; Vivat. En attendant la noce, allons boire.

LA MERE.

Allons, allons.

La mere emmene Lucas, & toute la noce défile, à la reserve de Nanette, qui demeure avec Adrien.

SCENE III.

ADRIEN, NANETTE.

ADRIEN.

ADieu la noce, serviteur. Hé bien, la Fiancée, serez-vous encore long-tems muette ? la noce vous affligeoit, la rupture de la nôce ne vous rend pas plus gaye ; Qu'avez-vous donc ?

NANETTE *soupire.*

Ahy !....

ADRIEN.

Vous soûpirez ! Pour peu que je vous presse vous m'allez tout avouer ; car vous n'avez tout juste que l'âge qu'il faut pour aimer, vous êtes encore trop jeune pour sçavoir cacher votre

amour. Vous rougiſſez ! ne laiſſez pas de me conter en rougiſſant l'avanture qui vous arriva l'autre jour ; il m'en eſt arrivé une auſſi, je vous la conterai ſans rougir, quand vous m'aurez conté la vôtre.

NANETTE.

Ah mon pauvre Adrien, qu'une fille ſouffre quand elle n'oſe parler ; j'en meurs d'envie depuis hier ; j'en étouffe.

ADRIEN.

Pourquoi ne vous pas ſoulager de cette oppreſſion de paroles ?

NANETTE.

A preſent que le mariage eſt rompu, je parlerois de reſte ; mais à qui me fier, n'ayant ni pere ni mere ? Madame la Comteſſe ne m'aime plus tant, depuis que ſon mari m'aime. Je le hais trop lui, pour lui demander conſeil ; & il n'y a point de fille dans ce Village-ci, qui ait aſſez d'eſprit pour être ma confidente.

ADRIEN.

Je ſuis fâché de ne me pas appeller Liſette ou Margoton ; mais puiſque Madame la Comteſſe n'a point d'autre femme de chambre que moi, j'ai droit de confidence ſur ſa fillole ; parlez.

NANETTE.

Je vais donc te conter mon avanture. L'autre jour comme je me promenois ſeule dans le

petit bois, j'apperçus un homme ſur notre mur; il ſe laiſſa tomber dans l'allée, j'eus peur d'abord, mais ſi-tôt que je l'eus regardé, je te l'avoue, je n'eus plus peur de lui : je fis pourtant réflexion qu'une fille ſage devoit s'enfuir, je voulus courir....

ADRIEN.

Et les jambes vous manquerent ?

NANETTE.

Peut-être bien ; mais ce qui m'arrêta, c'eſt qu'il me cria d'un ton languiſſant : ah charmante perſonne, ayez pitié de moi, je ſuis bleſſé : je crus bien qu'il faiſoit cela exprès, mais je ne laiſſai pas d'en avoir compaſſion ; il fit un grand ſoupir, ſa tête tomba ſur l'herbe, comme s'il eût été mort.

ADRIEN.

Et que vous dit le défunt ?

NANETTE.

J'allois le queſtionner ſur le ſujet de ſa mort ; mais il ſe mit à fuir dans le fond du bois, parce que Monſieur le Comte venoit par une autre allée : je me mis à fuir auſſi ; car depuis que Monſieur le Comte a tant d'envie d'être ſeul avec moi, je crains toujours de m'y trouver.

ADRIEN.

Et en le fuyant ne fûtes-vous point vous cacher du côté du mort ?

NANETTE.

Non aſſurement, je ne l'ai point vû depuis ; mais il m'a écrit force billets ſi tendres, que j'ai eu la patience de les relire tous cinq ou ſix fois.

ADRIEN.

Voilà une fille qui aime bien la lecture !

NANETTE.

J'ai lû ſes billets avec plaiſir ; mais enfin écrire tendrement, ſoupirer, faire le mort, eſcalader un mur, cela ne ſuffit pas pour faire un honnête homme ; qu'en dis-tu ?

ADRIEN.

Avant que de vous rien dire, je veux vous conter mon avanture. Hier au ſoir en rentrant dans le Château, j'apperçus l'homme du petit bois, qui couroit après moi tout hors d'haleine, & ne pouvant parler, il geſticuloit, & en geſticulant il me mit quelque louis d'or dans la main. Ah ! Monſieur, lui dis-je, ſi vous avez l'éloquence auſſi belle que le geſte, vous me perſuaderez tout ce qu'il vous plaira : en effet il me perſuada qu'il vous aimoit, & conclut qu'il vous demanderoit au Comte & à la Comteſſe : doucement, lui dis-je, c'eſt une couple d'animaux feroces, incapables d'entendre raiſon ; ils s'entr'appellent mon bichon, ma bichonne, & ce ſont deux dogues qui ſe montrent les dents vingt fois par jour ; toutes leurs

conversations commencent par des caresses, & finissent par des coups de poing. Je lui dis pis que pendre de notre Maître, & ne lui dis pas le quart de ce qui en est. Au reste je me suis informé de ce joli homme-là, il s'appelle Dorante; il est riche, plein d'esprit, de cœur, de politesse. Il est....mais le Comte & la Comtesse viennent, allez m'attendre là-dedans. Je vous acheverai le portrait de Dorante.

SCENE IV.

ADRIEN *seul.*

ÇA, comment ferai-je pour annoncer à ce brutal que la noce est interrompue? il se va prendre à moi de ce qu'on ne veut pas recevoir sa parole pour argent comptant.

SCENE V.

ADRIEN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

OUi certes, les noces de Nanette me ramenent l'idée des nôtres. Combien y a-t-il, mon cœur? il y a bien trente cinq an-

nées que nous faisons la felicité l'un de l'autre.

LA COMTESSE.

Si je consulte mon affection conjugale, il n'y a qu'un jour que je te possede.

LE COMTE.

Dans les douceurs d'une union parfaite, la durée des ans est imperceptible.

LA COMTESSE.

Je ne m'apperçois que de ta politesse extrême.

LE COMTE.

Tes complaisances sont inouies. Ah! je vous cherche, Adrien.

ADRIEN.

Me voilà, Monsieur.

LE COMTE.

Allez vîte penser ma jument, que j'aille tuer du gibier pour la noce.

LA COMTESSE.

C'est moi qui ai besoin de vous, Adrien; venez m'habiller pour la noce.

LE COMTE *doucement.*

Mais, mon aimable Comtesse, vous aviez une servante à vous toute seule, elle vous a quittée, Adrien n'est qu'à moi.

LA COMTESSE.

Si faut-il que je sois coeffée, mon cher Comte!

LE COMTE.

Si faut-il que ma jument soit pensée!

LA COMTESSE.

Parlez à moi, Adrien ? j'avois laiſſé ſur ma toilette le fer de ma coeffure, qu'en avez-vous fait ?

ADRIEN *tirant de ſa poche le fer entrelaſſé avec une étrille & une broſſe.*

Le voici : je l'avois pris pour le faire reſſouder par notre Maréchal.

LE COMTE.

Oh ! quand le Maréchal aura ferré ma jument, il travaillera pour vous ; ne l'amuſez point, Madame ; vous empêchez toujours que le ſervice ne ſe faſſe.

LA COMTESSE.

C'eſt moi qu'on doit ſervir.

LE COMTE.

Après moi, m'amour.

LA COMTESSE.

Il me coëffera, mon fils, ou je lui donnerai vingt ſoufflets.

LE COMTE.

Il m'obéira, mon cœur, ou je lui romprai les bras.

ADRIEN.

Ah ! Monſieur, conſiderez que je compoſe ſeul tout votre domeſtique ; je ne puis pas être en même tems à la chambre & à l'écurie, à la cuiſine & au cabinet, faire les affaires de Monſieur & le lit de Madame, & la jument par

dessus le marché ; je ne puis pas servir trois maîtres à la fois : mais heureusement je me tirerai d'affaire aujourd'hui, en ne vous obéissant ni à l'un ni à l'autre.

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire ?

LA COMTESSE.

Comment donc ?

ADRIEN.

Je m'explique ; c'est que vous n'avez que faire de monter à cheval, ni Madame de se parer, car la noce ne se fait point.

LE COMTE.

La noce ne se fait point ! est-ce que je n'ai pas mandé le Notaire & les parens de Lucas ?

ADRIEN.

Oui, Monsieur ; le contrat étoit dressé, les parens d'accord, les violons d'accord aussi, la nape mise, le vin tiré, on n'attendoit que vos huit cens francs : je leur ai offert votre parole, & sur votre parole tout a disparu.

LE COMTE.

Comment donc, maraut, ils ne veulent pas ....

ADRIEN.

Ce n'est pas ma faute s'ils ne veulent pas.

LE COMTE.

Ils ne veulent pas se fier à ma parole, Monsieur le coquin.

ADRIEN.

Je ne ſuis pas eux, moi.

LE COMTE.

Eſt-ce que ma parole n'eſt pas bonne, double chien ?

ADRIEN.

Ce n'eſt pas moi, vous dis-je ; vous ſçavez bien que je m'y fie moi, à votre parole ? & vous ne m'avez jamais payé mes gages que verbalement.

LA COMTESSE.

Voilà des parens bien inſolens, de ne ſe pas fier à la parole de leur Seigneur, de leur Maître, qui peut les ruiner par ſa puiſſance !

LE COMTE.

C'eſt que ce ſot-là ne leur a pas parlé comme il faut. Ah ! j'apperçois Lucas, je ſuis ſûr que d'un ſeul mot je le ferai conſentir au Mariage.

LA COMTESSE.

Allons lui parler.

SCENE IV.

ADRIEN *ſeul.*

TOut eſt perdu, ils vont contraindre Lucas à renouer la noce ; ne trouverai-je point quelque expedient pour la rompre... At-

tendez ; Madame la Comteſſe eſt jalouſe de Nanette, tâchons d'allumer encore cette jalouſie, afin que....

SCENE VII.

ADRIEN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE reviens, Adrien, je reviens te parler ; pendant que mon époux eſt enfermé avec Lucas.

ADRIEN.

J'ai auſſi quelque choſe à vous dire, qu'il n'eſt pas bon que Monſieur le Comte entende. Vous ſçavez, Madame, que je prends toujours votre parti contre lui dans les petits chamaillis domeſtiques qui ſe mêlent par fois à vos careſſes.

LA COMTESSE.

Je t'entends : tu veux parler de Nanette : c'eſt ſur cela auſſi que je viens te conſulter, & abſolument je veux éloigner cette petite créature. Ce n'eſt pas que je ſoupçonne la fidelité de Monſieur le Comte, il eſt trop paſſionné pour moi.

ADRIEN.

Votre preſence lui inſpire tant d'amour, qu'il

ne careſſera jamais Nanette devant vous ; mais ſi-tôt que vous avez le dos tourné, il oublie vos charmes.

LA COMTESSE.

Ah ! oublier, c'eſt trop dire, il eſt de trop bon goût.

ADRIEN.

D'accord, pour preferer une jeune à une vraye beauté, à une beauté faite ; mais il y a long-tems qu'il vous trouve belle, & il n'y a guere que Nanette eſt jolie.

LA COMTESSE.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt bon de prévenir les choſes qu'on craint le moins, & ce mariage-ci me tranquilliſe l'eſprit : car Lucas emmenera Nanette bien loin.

ADRIEN.

Monſieur le Comte vous a fait accroire cela pour ne vous point effaroucher ; mais je vous avertis moi, que dès le lendemain des noces, il fera Lucas ſon Fermier, & Nanette ſa Concierge.

LA COMTESSE.

Nanette ſa Concierge ! le traître ! le parjure ! le ſcélerat ! il en aura le démenti. C'eſt moi qui dois diſpoſer de Nanette, ſon pere me l'a laiſſée en mourant : c'eſt ma filleule : n'ai-je pas raiſon, mon pauvre Adrien, n'ai-je pas raiſon ?

ADRIEN.

La queſtion n'eſt pas d'avoir raiſon. La raiſon eſt ſouvent du côté du plus foible, & c'eſt tout comme s'il avoit du tort : mais, Madame, laiſſez-moi rêver ſi je ne pourrois point adroitement dégoûter Lucas d'épouſer Nanette. Si Lucas a le courage de me refuſer, vous épaulerez Lucas, & je vous épaulerai.

LA COMTESSE.

Point de ménagement avec un volage. Non quand je me repreſente qu'un époux unique veut avoir deux inclinations, je ne peus plus me contenir. Je vais m'oppoſer ouvertement à ce mariage, & mettre ma filleule dans un Couvent.

SCENE VIII.

ADRIEN *ſeul.*

NAnette dans un Couvent ! cela ſeroit fâcheux ; car point de Nanette pour Dorante, point de fortune pour moi ; mais commençons toujours par rompre le mariage. Allons conſulter Dorante.

SCENE IX.

ADRIEN, DORANTE.

ADRIEN.

QUoi, vous paroiſſez ici ? vous hazardez d'être vû ? pourquoi ne me pas attendre au rendez-vous ?

DORANTE.

L'impatience m'a pris; mais on ne peut nous ſurprendre, j'ai fermé les portes. Dis moi, Adrien, l'aimable Nanette a-t-elle compris mes billets ? lui as-tu parlé de ma paſſion ? t'écoute-t-elle ? y répond-elle ? puis-je eſperer ?

ADRIEN.

On a compris vos billets, j'ai parlé, on m'a écouté, on m'a répondu, & ſi je ne vois pas grande eſperance pour vous.

DORANTE.

Point d'eſperance ! eſt-elle inſenſible à mon amour ?

ADRIEN.

Ce n'eſt pas là la difficulté. Je ſuppoſe même, pour abréger matiere, qu'elle eſt auſſi folle que vous; mais les choſes n'en ſont pas plus avancées. Je vous l'ai déja dit, l'amour de Monſieur le Comte, ou plutôt ſa convoitiſe pour Nanet-

te ;

te, & la jalousie de la Comtesse vous sont également contraires : car ou la femme l'enfermera pour son profit, ou le mari pour le sien la mariera à un sot.

DORANTE.

Notre campagnard, dis-tu, veut marier Nanette?...

ADRIEN.

A un Paisan.

DORANTE.

Fort bien.

ADRIEN.

A un sot.

DORANTE.

Tant mieux.

ADRIEN.

Tant pis vraiment.

DORANTE.

N'ai-je que cela à craindre ?

ADRIEN.

N'est-ce pas assez ?

DORANTE.

Je ne craignois que l'indifférence de Nanette : si elle m'aime, mon bonheur est certain.

ADRIEN.

Je ne vous comprends pas.

DORANTE.

Oui, Adrien, selon le projet que j'ai imaginé, la jalousie de la Comtesse, & les mau-

vais desseins du Comte, serviront à faire réussir le mien. Je prétends que le Comte me prie d'épouser Nanette, & que la Comtesse en soit ravie.

ADRIEN.

Je vois là bien des impossibilités, sans compter celle de faire vouloir une même chose à deux époux qui se contredisent depuis quarante ans.

DORANTE.

Je vais t'expliquer mon dessein. Tu sçauras premierement que j'ai le talent d'être bon Comédien, & voici le role que je jouerai....

ADRIEN.

On ouvre cette porte, sauvez-vous par l'autre, & allez m'attendre dans le petit bois.

SCENE X.

ADRIEN, LE COMTE, LUCAS.

LE COMTE.

ADrien, ne sçais-tu point comment ma femme a pû deviner mes desseins?

ADRIEN.

Elle aura lû dans vos yeux que vous voulez faire Nanette Concierge, & que....

LE COMTE *faisant signe à Adrien que Lucas est-là.*

Chut.

ADRIEN.

J'ai tort, je ne voyois pas là le futur.

LE COMTE *à Lucas.*

Si je veux établir Nanette, c'est parce que feu son pere m'a bien servi.

ADRIEN *faisant signe à Lucas.*

Vous aimiez le pere, vous faites du bien à la fille, cela est naturel.

LE COMTE.

Quoi qu'il en soit, je me ris de la colere de ma femme, & dès ce matin je conclus l'affaire. Adrien, faites revenir le Notaire & tout l'appareil de la noce. Songez aussi au festin. Dans les Villages on ne peut manger que ce quon a; mon garde chasse n'a tué aujourd'hui que des lievres; mettez-en trois sur la soupe, marinez-en, farcissez-en, bref deguisez-les de genie, pour composer un repas diversifié, un repas fin.

ADRIEN.

Je mettrai vos lievres à quatre services; j'en ferai même des compotes pour le fruit.



SCENE XI.

LE COMTE, LUCAS.

LE COMTE.

N'En doutez point, Lucas, en dépit de ma femme je vous ferai mon Fermier ; c'eſt aſſez que vous & moi ſoyons d'accord.

LUCAS.

Oui : mais c'eſt ce que je ne ſommes pas d'accord.

LE COMTE *d'un air d'autorité.*

Plaît-il, Monſieur Lucas ?

LUCAS.

Je ſçai bian que votre volonté eſt toujours d'accord avec ce qu'ou voulez ; mais je diſois moi, que de prendre une femme pour rian, & une Ferme pour pu qu'à ne vaut, c'eſt trop de parte en un jour.

LE COMTE.

A l'égard de ma Ferme je vous ai dit mon mot, cela ſuffit.

LUCAS.

Ça ſuffit ! ça ſuffit, parce que je ne ſis pas daigne de vous contredire. Tout mon vaillant eſt dans votre départenance, vous pouvez me ruiner ; mais quand on prend une ferme, ce n'eſt pas pour y pardre.

LE COMTE.

Ce n'eſt pas pour y gagner auſſi. Cependant j'augmenterai votre lot de force droits Seigneuriaux, cens & rentes, redevances ; quelques poules, par exemple, qui me ſont dues par des Vaſſaux ; tu me donneras ſeulement quelques chapons gras.

LUCAS.

Je vous baillerai des chapons gras pour des poules maigres.

LE COMTE.

Tu auras encore droit de pêche dans mon étang de la grenouillere, & tu me fourniras de poiſſon.

LUCAS.

Du poiſſon pour des grenouilles ! je vous remercie de tout ça, & ſi faut y qu'ous ôtiez du Bail les ſarimonies qu'ous avez imaginées, pour mettre à profit toutes les bonnes Fêtes de l'Almanach ; pour le vin de la ſaint Martin tras muids de cidre ; ſix ſquiez d'avoine pour votre gâtiau des Rois, & pis deux cochons pour les éplingles de Madame la Comteſſe ; & tout ça parce qu'ou vous fiez que je ſis amoureux : mais j'aime mieux tout pardre, & mon amour avec, que de ſigner ma ruine.

LE COMTE.

La, la, doucement. Puiſque vous êtes ſi tenant, ſi dur, nous adoucirons les choſes ; ne

vous inquiétez de rien, ne pensez qu'à Nanette, c'est un trésor, allez vîte lui donner votre foi, je vais réduire ma femme.

SCENE XII.

LUCAS *seul.*

C'Est un tyran que ce Monsieur le Comte ; c'est une tyrane itou que Nanette, qui me tyranise la çarvelle, & fera peut-être bian pis, car Adrian viant de lâcher queuques paroles : il faut que je le fasse encore jaser.

SCENE XIII.

ADRIEN, LUCAS.

ADRIEN.

HE bien, compere Lucas, votre marché est-il conclu ?

LUCAS

Hé! cahin, caha.

ADRIEN.

C'est-à-dire qu'on vous fait épouser la ferme malgré vous, & que vous prenez Nanette à bail, car Monsieur le Comte s'en réserve la propriété.

LUCAS.

N'y a rien à gagner ſu ſte farme-ci ; n'y auroit-il point queuque choſe à pardre ſur Nanette.

ADRIEN.

Enfin vous allez achever la Noce.

LUCAS.

J'ai peur que Monſieur le Comte ne l'ait commencée. Tout franc, je ſis bian fâché d'être amoureux : ma mere l'a bian dit que je ne ſerois jamais qu'un ſot.

ADRIEN.

C'eſt ce que je vous diſois auſſi.

LUCAS.

Plaît-il ?

ADRIEN.

Par plaiſanterie da : car dans le fond Nanette eſt ſage ; mais Monſieur le Comte eſt un peu devergondé.

LUCAS.

En bonne conſcience, Monſieur Adrian ; Nanette n'a-t-elle rian bouté du ſian parmi le devargondage de Monſieur le Comte ? car je me vians d'appercevoir qu'il a ſi hâte de la marier, ſi hâte, ſi hâte ...

ADRIEN.

Il a peut-être calculé qu'il falloit datter votre mariage d'aujourd'hui : quelques jours plutôt ou plus tard, décident quelquefois de la réputation

d'une nouvelle mariée. Le monde est si pointilleux sur la date des Noces....

LUCAS.

J'entends cette date-là.

ADRIEN.

Ce n'est pas, comme je vous dis, que Nanette ne soit très sage, mais Monsieur le Comte est un fin calculeur. Ne vous pressez point tant de conclure.

LUCAS.

Morguene, je serois quasiment d'avis d'attendre encor queuque huit ou nauf mois pour voir : mais tenez drès que j'aurai l'œil sur sa biauté, j'en serai pressé.

ADRIEN *appercevant Nanette.*

Je l'apperçois : fuyez, foible Lucas, fuyez.

LUCAS.

J'y tâche aussi : mais l'amour prend le mord aux dents. Jarnigué, l'amour en aura menti : je m'enfuis, vous direz à Monsieur le Comte que je veux du tems pour m'aviser.



SCENE

SCENE XIV.

ADRIEN, NANETTE.

NANETTE.

JE ſuis au déſeſpoir, mon pauvre Adrien, Monſieur le Comte veut que j'épouſe Lucas; Madame la Comteſſe veut me mettre au Couvent, & moi je veux toute autre choſe.

ADRIEN.

Dorante & moi nous venons de conclure que vous devez obéir à Monſieur le Comte. Il veut que vous épouſiez un Payſan & nous y conſentons.

NANETTE.

Que veux-tu dire?

ADRIEN.

Je lui propoſai l'autre jour un Fermier de mes parens; il vient d'arriver; il eſt riche, jeune, bien bâti....

NANETTE.

Quel galimatias me fais-tu?

ADRIEN.

Je ſuis ſûr qu'il ne vous déplaira pas.

NANETTE.

Parles-tu ſerieuſement?

ADRIEN.

Très-férieufement.

NANETTE.

Ne fçais-tu pas que je mourrois plutôt que d'être à un autre qu'à Dorante ?

ADRIEN.

Venez, venez voir mon Payfan.

NANETTE.

Je ne veux point le voir.

SCENE XV.

ADRIEN, NANETTE, DORANTE *deguifé.*

ADRIEN.

Le voici pourtant.

NANETTE.

Laiffe-moi.

ADRIEN.

Regardez-le bien.

NANETTE.

Ah ! c'eft Dorante !

DORANTE.

Oui, charmante Nanette, c'eft lui qui vous adore.

ADRIEN.

Vous fçaurez pourquoi il s'eft déguifé ainfi ;

mais repetez un peu ce que vous venez de me dire, que vous mourrez plutôt que d'être à un autre qu'à Dorante.

DORANTE *transporté lui prend la main & la lui baise.*

Vous avez dit cela ?

NANETTE.

Je n'ai rien dit.

ADRIEN.

Vous ne dites rien encore de ce qu'il vous baise la main.

NANETTE *retirant sa main.*

Vous avez tort, Monsieur, de me prendre la main sans m'en avertir. M'aimez-vous assez pour que je vous pardonne ? Vous ne dites mot. Craignez-vous de mentir ?

ADRIEN.

L'amour muet est celui qui ment le moins.

DORANTE.

J'ai trop de plaisir pour pouvoir parler. Vous voulez être à moi ! ah ! repetez-le encore, je vous en conjure, parlez.

NANETTE.

Hélas ! je suis toute aussi muette que vous.

ADRIEN.

Je prévois que vous aurez souvent des conversations muettes. Ça pensons ; mais finissons. Pensez au rôle que vous devez jouer avec Monsieur le Comte, je vais avertir Mada-

me la Comtesse du dessein que nous avons.

NANETTE.

Ah ! voici Monsieur le Comte.

ADRIEN.

Hé bien, puisqu'il vous a vûs ensemble, commencez à faire votre rôle de benêt ; tournez le dos à Nanette comme un sot là ; vous Nanette, baissez modestement les yeux, & allez-vous en de ce côté-là.

SCENE XVI.

LE COMTE, DORANTE, ADRIEN.

LE COMTE.

QU'est-ce donc que le manege que je vois ici ?

ADRIEN *se mettant à rire.*

Ha, ha, ha, Monsieur, c'est la plus plaisante chose du monde. Vous voyez ce benêt qui baye là aux corneilles, c'est le plus (*d'un ton serieux*) plaisant original .... Premierement je vous dirai que c'est ce jeune Fermier de mes parens que je vous proposai l'autre jour.

LE COMTE.

Fort bien ; mais que faisoit-il avec Nanette ?

ADRIEN *en riant.*

Ha, ha, ha, c'eſt ce qu'il y a de plaiſant. (*ſerieuſement.*) Je vais vous conter... Et je vous dirai enſuite qu'il prend votre ferme ſans marchander, & Nanette ſans argent; pour (*en riant.*) l'honneur de votre protection. Mais ce qui eſt plaiſant, c'eſt que je voulois l'amorcer par les charmes de Nanette; point du tout: il n'eſt pas curieux de beauté, dit-il, tous les viſages lui ſont égaux.

LE COMTE.

Cela eſt aſſez plaiſant: mais que veux-tu conclure de là?

ADRIEN.

Je conclus que voilà un mari comme il nous le faut pour Nanette, ſans amour, ſans jalouſie; & qui ne ſe ſouciera non plus de ſa femme que s'il étoit grand Seigneur.

LE COMTE.

Effectivement il me paroît bon enfant.

ADRIEN.

Bon! benêt tout-à-fait. Il ſera docile, humble, reſpectueux pour votre qualité, & il aura une confiance aveugle & cordiale en vous & en ſa femme.

LE COMTE.

Je ne prétendrois pas en abuſer. Je n'aime Nanette que pour l'eſprit, pour la converſation.

ADRIEN.

Je le ſçai bien, Monſieur; mais vous ne laiſſeriez pas d'être fâché qu'un jaloux vînt vous interrompre, quand vous ſeriez en train de dire de jolies choſes.

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela : mais voyons ſi ce garçon-là m'accommodera d'ailleurs pour ma ferme.

ADRIEN.

Approchez, couſin Bertran, approchez.

DORANTE *d'un ton niais.*

Plaît-il, couſin.

ADRIEN.

Saluez Monſieur le Comte, ſaluez donc.

LE COMTE.

Bon jour, mon enfant, bon jour : votre couſin dit que vous avez envie d'être mon Fermier.

DORANTE.

Si c'eſt votre plaiſir, Monſeigneur. Je vous demande excuſe da.

LE COMTE *à Adrien.*

Il eſt bien bête.

ADRIEN.

J'ai dit au couſin le prix de votre ferme; il taupe à tout, & vous donne de plus vingt louis d'or de pot de vin.

LE COMTE.

A ta conſideration, Adrien, j'écoute ſes propoſitions : mais il faut que quelqu'un m'en réponde.

DORANTE.

Oh ! j'ai un bon répondant da.

LE COMTE.

Hé qui eſt-ce ?

DORANTE.

Qui c'eſt ? ô dame, je vais vous l'aveindre mon répondant.

LE COMTE *en riant.*

M'aveindre ſon répondant, quel imbecile !

DORANTE.

Hé oui : car il eſt dans ma poche mon répondant : c'eſt le meilleur répondant que l'argent : car quand il répond, il paye, il paye.

LE COMTE.

Il a de l'eſprit, ce compere-ci.

DORANTE.

Voilà déja le pot de vin pour boire, Monſeigneur, pour vous boire : & puis voilà un autre magot que j'ai fait dans ma derniere farme, & cela me ſarvira pour vous payer d'avance, d'avance : c'eſt une fineſſe que j'ai pour être plutôt quitte.

LE COMTE.

Les manieres de cet homme-là m'accommo-

dent assez : je souhaite qu'il s'accommode de Nanette.

DORANTE.

Qu'est-ce que c'est donc que Nanette ? Estce ce petit brin de fille que j'ai vû là ?

LE COMTE.

Oui. Ne la trouvez-vous pas jolie ?

DORANTE.

Si c'est cela que vous appellez jolie, à la bonne heure : mais je ne vise guere à la joliveté des filles moi, car pour ce qu'il m'en faut, ce n'est pas la peine : voyez-vous, tout mon plaisir est de bian mette une farme en valeur.

LE COMTE.

Ne consentirez-vous pas à la prendre pour femme ?

DORANTE.

Hé ! mais, si c'est votre plaisir que je la prenne, je la prendrai bian.

LE COMTE.

Sa complaisance me ravit.

DORANTE.

Mais au moins, c'est à la charge qu'elle ne sera point trop rafollée autour de moi ; car je n'aime pas qu'on m'interrompe, quand je suis à travailler. Je ferai mon petit tracas d'un côté, elle de l'autre ; c'est la liberté qui fait la paix du bon ménage.

LE COMTE.

Il a raiſon.

DORANTE.

A propos, Monſeigneur, j'oubliois à vous avertir d'une choſe ; c'eſt qu'il faudra que je faſſe de petits voyages à mon pais de tems en tems.

LE COMTE.

Oh! je veux que vous ſoyez ſédentaire.

DORANTE.

Oh! je ne peux pas ; mais je laiſſerai ma femme à ma place pour avoir ſoin que vous ſoyez content.

LE COMTE.

En ce cas-là, j'aime mieux en ſouffrir un peu.

ADRIEN.

Monſieur eſt ſi bon Maître....

LE COMTE.

Ça, Adrien, pour pouvoir faire la Noce en paix, il faut faire croire à Madame la Comteſſe que cet homme-ci emmenera Nanette bien loin. (*à Dorante*) C'eſt que ma femme n'aime point à la voir.

ADRIEN.

Laiſſez-moi prévenir Madame la Comteſſe, je me charge d'obtenir ſon conſentement.

LE COMTE.

La voici : Je vais lui faire une galanterie de cette nouvelle.

SCENE XVII.

LE COMTE, LA COMTESSE, DORANTE, ADRIEN.

LA COMTESSE *en colere.*

LUcas vient de me déclarer qu'il ne veut point épouser Nanette, & moi je vous déclare que je vais l'enfermer.

LE COMTE.

Doucement, doucement. Oublions la petite altercation qu'il y a eu entre nous, mes complaisances vont te fermer la bouche, & dissiper tes craintes. Il ne suffit pas d'être fidele à ce qu'on aime, il ne faut pas même fatiguer son imagination par les moindres soupçons jaloux. Pour te contenter enfin, je donne Nanette à ce jeune amoureux, qui l'emmenera demain, & je donnerai ma Ferme à Lucas, à la charge qu'il restera garçon.

LA COMTESSE.

S'il n'y a point de fourberie à ce que tu me dis, qu'il y a de délicatesse!

LE COMTE.

La proposition t'agrée-t-elle? es-tu contente?

LA COMTESSE

A Dieu ne plaise que je te contredise jamais

en rien, j'exécuterai ce que tu souhaites si-tôt que tu auras exécuté ce que tu me promets.

LE COMTE.

A demain l'autre affaire, ne pensons aujourd'hui qu'au mariage.

LA COMTESSE.

Assurons d'abord la Ferme à Lucas.

LE COMTE.

Je t'en prie, commence par signer le Contrat.

LA COMTESSE.

Je t'en conjure, commence par le Bail.

LE COMTE.

Est-ce que tu te méfies de moi ?

LA COMTESSE.

Voudrois-tu me tromper ?

LE COMTE.

Non ; mais je veux une confiance aveugle.

LA COMTESSE.

Et je veux voir clair, moi. Tu prétends que Nanette reste ceans.

LE COMTE.

Oh ! elle y restera s'il me plaît. Osez-vous me contredire ?

LA COMTESSE.

Osez-vous m'offenser ainsi ?

LE COMTE.

Ne me poussez pas à bout.

LA COMTESSE.

Ne m'échauffez pas les oreilles.

LE COMTE.

Par la sanbleu.

LA COMTESSE.

Mort de ma vie.

LE COMTE.

Je ne sçai ce qui me tient.

ADRIEN *bas.*

Hé, Monsieur, allez-vous en ; laissez-moi lui faire entendre raison.

LE COMTE.

Je vais faire venir le Notaire, & si vous ne signez, je me séparerai de corps & de biens, de corps & de biens.

ADRIEN *faisant signe à la Comtesse de se taire.*

J'empêcherai bien ce divorce.

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, DORANTE. ADRIEN.

ADRIEN.

HE', Madame, il y a une heure que je vous fais signe de consentir à tout.

LA COMTESSE.

Moi, consentir.

ADRIEN.

C'eſt pour votre intérêt que j'ai imaginé un ſtratagême pour tromper Monſieur le Comte : j'allois vous avertir . . . .

LA COMTESSE.

Hé de quoi m'avertir.

ADRIEN.

Que cet homme-ci n'eſt point un Fermier ; Que c'eſt un riche Cavalier, amoureux de Nanette, qui s'eſt déguiſé ainſi pour l'emmener avec votre conſentement.

LA COMTESSE.

Me dis-tu vrai ?

ADRIEN.

Je vais vous faire voir qu'il n'a que l'écorce d'un païſan. Tenez, Madame. (*Il ouvre le juſte au-corps de Dorante, & fait voir à la Comteſſe une veſte magnifique.*)

DORANTE.

Vous pouvez faire mon bonheur, Madame ; & le vôtre auſſi en me donnant Nanette.

LA COMTESSE.

Mais ne me trompez-vous point ? Car enfin on peut emprunter une veſte.

DORANTE.

Voici une montre de ſoixante louis que je vous prie d'accepter pour preuve de ma bonne foi.

LA COMTESSE *prenant la montre & se radouciſſant.*

On peut auſſi emprunter une montre, mais on ne peut point emprunter l'air noble & galant dont vous faites les choſes. Je vous jure, Monſieur, que ſi j'accepte votre montre, c'eſt pour vous perſuader que je vous crois gros Seigneur.

DORANTE.

Trop heureux que vous ayez quelque confiance en moi.

ADRIEN.

Voilà Monſieur le Comte qui revient, ne faites ſemblant de rien.

SCENE XIX.

LE COMTE, LA COMTESSE, DORANTE, ADRIEN, NANETTE.

LE COMTE.

LE Notaire ſuit mes pas, Madame, nous allons voir ſi je ſuis le Maître. Allons, Nanette, je vous commande d'aimer ce jeune homme-là.

NANETTE.

Vous êtes le Maître, Monſieur, je vous obéirai.

LE COMTE.

Oui, ma femme, je ſuis le Maître, & je ſçavois bien que je vous mettrois à la raiſon.

LA COMTESSE.

Hélas! ce n'eſt point la raiſon, c'eſt l'amour qui m'a dompté. Tu m'as menacée d'une ſéparation; te ſéparer de moi, mon cher mari! ah plutôt la mort.

LE COMTE.

Tu m'attendris pourvû que tu ne me contrediſes point.

LA COMTESSE.

Je te demande bien pardon de mes bruſqueries.

LE COMTE.

C'eſt moi qui ſuis un petit emporté.

LA COMTESSE.

On accuſe les femmes de commencer les querelles, mais elles ſont auſſi les premieres à revenir; j'ai toujours eu pour toi une tendreſſe prévenante.

LE COMTE.

Je te préviendrai doreſnavant; mais je te prie...

LA COMTESSE.

Ah! n'acheve pas, ma complaiſance ſeroit imparfaite, ſi tu avois ſeulement la peine de me répeter tes volontés. Tu ſouhaites que ce garçon-là épouſe Nanette, qu'il ſoit ton Fermier,

qu'elle ſoit ta Concierge, j'y conſens volontiers.

LE COMTE.

Quelle bonté ! quelle bonté de femme ! vas, je te le ravaudrai. Vous entendez bien Bertran, Madame la Comteſſe vous donne Nanette en mariage ; puiſſiez-vous vous cherir tous deux auſſi tendrement que nous nous chériſſons ma femme & moi.

ADRIEN.

Vous avez devant les yeux un bel exemple d'union.

SCENE XX.

LE COMTE, LA COMTESSE, DORANTE, NANETTE, ADRIEN, LUCAS, LA MERE.

LUCAS.

PArguene, Monſieur le Comte, vla la Noce que je vous ramene, comme vous m'avez commandé. Ma mere m'a dit itou de bouter l'amour au croc, vla qu'es toiſé.

LA MERE.

Ha, ha, eſt-ce là le nouveau Fiancé ? il a la mine plus bonace que mon fils, Nanette l'y ſiera mieux.

LE COMTE.

Allons là-dedans ſigner le Contrat, & nous reviendrons après nous réjouir. Commencez toujours.

SCENE XXI.

ADRIEN, LUCAS, LA MERE.

ADRIEN.

VOus êtes bien-heureux, Monſieur Lucas; d'avoir évité les inconveniens de la Noce; car on vous avoit déja mis à la tête du Vaudeville de Village, qu'on chante à tous les mariages qui ſe font: tenez, tenez, les entendez-vous?

SCENE XXII.

La Noce entre, & les violons jouent le Vaudeville: enſuite Adrien chante ces paroles.

ADRIEN.

COmpere Gervais,
Ne reçois jamais
D'un Seigneur de Village,
Ni femme, ni ferme, ni prêts;
Il s'empare de ton ménage,
Ravage,

Fait rage,
Et prend à tes frais;
Sur la femme & sur l'héritage
De gros intérêts.

Autres Couplets sur l'Air : *Compere Gervais*.

YVrogne Thomas,
Ne recherche pas,
Pour peu que ta femme vaille,
D'un jeune voisin les repas :
Si tu fais du vin qu'il te baille
Gogaille,
Ripaille,
Bientôt tu mettras,
En croyant vuider sa futaille,
Ton honneur au bas.

Les Violons reprennent le même air.

ADRIEN *à un Vieillard.*

Vieux pere Lucas,
Tu me dis tout bas,
Qu'avec jeune servante
Bientôt tu rajeuniras;
Tu la veux toujours bondissante,
Bouillante,
Fringante,
Tu ne l'entends pas;
Plus ta femme sera vivante,
Et moins tu vivras.

On reprend le même air.

Landore Colas,

Ne te flate pas,
Qu'avec une égrillarde
Tu te regaillardiras !
Car avec ton humeur grognarde,
Moularde,
Caffarde,
Crois qu'en certain cas,
Plus ta femme sera gaillarde,
Et moins tu vivras.

SCENE XXIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, BERTRAN, LA FIANCE'E, &c.

LE COMTE.

ÇA mes enfans, la Noce ne sera plus interrompue, le Contrat est signé, ne pensons qu'à nous réjouir.

ON CHANTE.

L'honneur & le premier hommage,
Sont dûs par l'Habitant au Seigneur du Village ;
Mais par malheur il exige souvent
De l'Habitante la plus sage,
L'honneur & le premier hommage.

ON DANSE.

Air du Benet au Seigneur du Village.

En cas de moi, je ne veux pas

Que ma femme s'avance
Trop près de ces Seigneurs qui font tant de fracas:
Ça troubleroit si fort sa bienséance,
Sa maintenance,
Sa continence,
Qu'en lui faisant la reverence,
Elle feroit quelque faux pas.

SCENE DERNIERE.

Les mêmes, DORANTE *en habit décent*, & ADRIEN *avec sa Livrée.*

DORANTE.

MOnsieur, je me suis fait Paysan pour obtenir Nanette, je suis redevenu Cavalier pour vous en remercier.

LE COMTE.

Je suis trompé ! à moi mes gens, mes vassaux !

ADRIEN.

Vous n'avez point d'autre vassal que moi ; je suis à présent vassal de Monsieur.

LA COMTESSE.

Nous sommes dupés, mon mouton ; mais console-toi ; si on t'enleve Nanette, tu retrouveras en moi une consolation légitime.

On danse l'Entrée, & ensuite Adrien chante.

D'un Valet de Gentilhommiere,
A ces Laquais du premier rang,

Le chemin eſt grand : *bis.*
Mais pour achever la cariere,
Je ne vois plus qu'un pas à faire.

✠

D'une Laïs folle & legere
A ces Lucreces de renom,
Le trajet eſt long : *bis.*
De la Lucrece à la Mégère,
Je ne vois plus qu'un pas à faire.

✠

Pour une innocente Bergere,
Du Village au pais Galant,
Le voyage eſt grand : *bis.*
Du Pais Galant à Cithere,
Je ne vois plus qu'un pas à faire.

✠

De l'eſprit ſimple & populaire,
A l'eſprit ſublime & ſçavant,
Le trajet eſt grand : *bis.*
Du bel eſprit à la chimere,
Je ne vois plus qu'un pas à faire.

✠

Dans l'ardeur de vous ſatisfaire,
Le chemin le plus mal-aiſé
Nous paroît aiſé : *bis.*
Mais du vouloir au ſçavoir plaire,
Ah ! que je vois de pas à faire.

FIN.

LA
MALADE
SANS MALADIE,

COMEDIE EN CINQ ACTES.

Representée pour la premiere fois, le 27 Novembre 1699.

ACTEURS.

LA MALADE, Tante d'Angelique.

LUCINDE, ſon Amie.

ANGELIQUE, Amante de Valere.

VALERE, Amant d'Angelique.

FAUSSINVILLE.

LISETTE, Suivante de la Malade.

LA VALE'E, Valet de Fauſſinville.

La Scene eſt à Paris dans la maiſon de la Malade.



LA MALADE *SANS MALADIE.*

ACTE I.

SCENE I.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.



CE que je viens de vous apprendre est fâcheux assurément, vous avez raison de vous en plaindre ; mais vous auriez tort de vous en étonner. Vôtre tante veut vous deshériter pour enrichir Lucinde. Elle hait une niéce aimable, elle aime une étrangere, cela est naturel : car cette étran-

gère flate ses visions. Vous voulez les guerir ; vous ; & les malades d'esprit haïssent naturellement le Medecin.

ANGELIQUE.

Je conviens que je me suis fait hair ceans par ma sincérité ; mais que veux-tu ? ma tante me doit tenir lieu de pere & de mere. Je l'aime tendrement, & je ne puis souffrir qu'une créature de rien, une scélerate lui affoiblisse l'esprit, pour s'en rendre maîtresse : tout ce que je puis faire à cela, c'est de parler ; je parle, Lisette, & je ne dis que des vérités.

LISETTE.

Dire à une fourbe qu'elle est fourbe, & à Madame votre tante qu'elle se porte bien, ce sont deux vérités aussi offençantes l'une que l'autre. Entre nous, Mademoiselle, vous ne laissez pas d'avoir quelque tort : car un peu de complaisance pour sa maladie & pour sa Lucinde, vous auroient mis en état de la guerir de l'une & de l'autre. On ne vient à bout de rien avec cette espece de sincérité, qui montre toujours le côté du vrai : pour réussir dans le monde, il faut une sincérité à deux envers. Ho ! que n'avez-vous un peu de la trigauderie de Lucinde ! Elle vous hait par exemple beaucoup plus que vous ne la haissez ; cependant, voyez comme elle vous caresse au moment qu'elle veut vous ruiner ! Gardez-vous bien au moins de lui rien témoigner de ce que vous sçavez.

ANGELIQUE.

Je ne pourrai jamais dissimuler.

LISETTE.

Tout seroit perdu, vous dis-je, si elle s'apperçevoit que je vous avertis de ce qui se passe; elle ne s'ouvriroit plus à moi, elle me cacheroit ses manigances, & nous ne pourrions plus y remédier.

ANGELIQUE.

Je dissimulerai donc, Lisette.

LISETTE.

Prenez-y garde, c'est votre intérêt. A propos d'intérêt, j'oublie le mien pour l'amour de vous; car Lucinde en me confiant ses desseins, m'a promis quelqu'argent comptant, & une petite pension.

ANGELIQUE.

Je t'entends.

LISETTE.

L'un & l'autre me sont necessaires: de l'argent comptant pour me faire adorer de quelque joli homme, & une pension viagere pour l'empêcher de me faire mourir de chagrin, quand il sera mon mari.

ANGELIQUE.

Je te promets tout cela; & quand ma tante m'ôteroit tout, j'aurai d'ailleurs quelque jour assez de bien pour t'en faire.

LISETTE.

Ç'est-à-dire que mon mariage & le vôtre sont hypotequés sur la mort du riche cousin Normand : apparemment nous ne serons pas long-tems filles, car il y a quatre-vingt ans qu'il est garçon. Mais j'entends du bruit, Lucinde sort de sa chambre; la scélerate va vous saluer à l'ordinaire par une enfilade de protestations flâteuses ; cachez aussi bien vos soupçons, qu'elle cache ses mauvais desseins : elle vous fera la mine riante, souriez-lui de même ; que je voye là une de ces Scenes de Cour, dont les acteurs se montrent les dents si gracieusement, qu'on ne peut deviner lequel des deux va mordre l'autre.

SCENE II.

ANGELIQUE, LUCINDE, LISETTE.

LUCINDE (*d'un ton doucereux.*)

J'allois à votre chambre, ma chere enfant ; j'allois vous donner avis de certaines choses qui se passent à votre préjudice ; car vos interêts me sont chers .... j'ai une attention continuelle à ce qui peut vous être utile. Plus vous avez d'aversion pour moi, plus j'ai envie de vous faire plaisir.

ANGELIQUE.

Voilà un effort de vertu dont je ne ferois pas capable.

LUCINDE.

Ce n'eſt point vertu chez moi d'aimer ceux qui me haiſſent, c'eſt un foible que j'ai, je ſuis mon penchant. Ah! je ne te voyois pas Liſette... Souffrez que je me mette l'eſprit en repos; votre tante eut hier un peu de fiévre, je voulois la veiller, elle s'y oppoſa; jugez quel tourment pour moi! Quand on a le cœur ſenſible, on ſouffre bien dans la vie : dis-moi, Liſette, comment mon amie a-t-elle paſſé la nuit?

LISETTE.

Aſſez doucement : elle a dormi huit ou neuf heures tout d'un ſomme, après quoi ſon inſomnie lui a repris.

LUCINDE.

Elle n'eſt pas bien depuis hier; je veux qu'elle ſe tienne au lit tout le jour.

LISETTE.

C'eſt moi qui aurois béſoin de m'y mettre; car elle m'a fait veiller au chevet de ſon lit, pour la regarder dormir, afin de la reveiller ſi elle mouroit ſubitement.

LUCINDE.

Tu plaiſantes toujours; mais dans le fond elle n'a pas tort de craindre. Sa conſtitution eſt ſi délicate....

ANGELIQUE.

Elle feroit plus robufte, fi vous vouliez.

LUCINDE.

Toujours des traits piquants ! mais je vous les pardonne en faveur de votre fincerité ; j'aime la fincerité jufques dans les injures.

ANGELIQUE.

De franches injures font moins à craindre que certaines careffes.

LUCINDE.

Vous me pouffez vivement, mais je ne fçai point me brouiller avec une amie au moment qu'elle a béfoin de moi ; je puis vous être utile, vous pouvez m'offenfer impunément ; quand j'aurai tout fait pour vous, vous ferez ingrate, fi vous voulez.

ANGELIQUE.

Que voulez-vous donc faire pour moi ? voyons ?

LUCINDE.

Empêcher votre ruine. Car enfin vous êtes héritiere unique de votre tante, & je viens vous avertir que ce jeune homme qui la voit depuis peu, pourroit bien vous faire tort.

ANGELIQUE.

Quel tort pourroit-il me faire auprès de ma tante ? il n'eft ni flatteur ni intereffé.

LUCINDE.

Il eft aimable, & votre tante eft fenfible.

ANGELIQUE.

Eſt-ce là tout ce que vous avez à me dire ? eſt-ce là tout ce qui ſe paſſe céans contre mes intérêts ?

LUCINDE.

C'eſt bien aſſez vraiment. Je vous le repéte encore, votre tante eſt ſenſible, Valere eſt aimable, Valere vous deshéritera.

ANGELIQUE.

Si quelqu'un a deſſein de me deshériter, ce n'eſt pas Valere.

LUCINDE.

Que voulez-vous dire ?

ANGELIQUE.

Liſette pouſſe Angelique pour la faire taire.

Je ne veux rien dire .... c'eſt pour cela que je vous laiſſe.

SCENE III.

LUCINDE, LISETTE.

LUCINDE.

TU vois avec quelle honnêteté je lui parle, & comme elle me répond brutalement.

LISETTE.

La ſincerité eſt une vertu bien brutale .... ; (*à part.*) je me ſçai bon gré d'être un peu fourbe.

LUCINDE.

Eſt-ce qu'elle ſoupçonneroit quelque choſe ; Liſette ?

LISETTE.

Elle a des ſoupçons en general ; il y a une heure que je tâche de la raſſurer. Je la trouve admirable après tout, de ſe mettre en tête qu'elle doit hériter de ſa tante, parce qu'elle eſt ſon héritiére : il eſt plus juſte que vous en héritiez ; car une bonne amie eſt plus proche qu'une niéce. Non, la malade ne ſçauroit trop faire pour vous. Quel attachement n'avez-vous point eu pour elle ! vous avez ſacrifié votre jeuneſſe, l'âge nubile ; & l'âge nubile eſt le patrimoine des filles qui n'en ont point. Mais ce qui rend vos prétentions très-légitimes, c'eſt la récompenſe que vous m'avez promiſe.

LUCINDE.

Ah ! Liſette, nous n'en ſommes pas encore où nous penſons, & ce Valere m'allarme beaucoup.

LISETTE.

Effectivement depuis que votre amie le voit, elle a certains déſirs de gueriſon : il eſt à craindre pour vous, que l'envie de ſe marier, ne l'emporte ſur le plaiſir d'être malade.

LUCINDE.

Hier elle devoit me forcer, diſoit-elle, d'accepter une donation. Valere vint, elle

ne me parla plus que de ses charmes.

LISETTE.

Peste soit des charmes ! hom, le vilain homme que ce joli homme !

LUCINDE.

Il faut l'éloigner, Lisette, empêchons qu'elle ne le voye davantage. Pour lui ôter toute envie de recevoir visite, je suis d'avis de la faire ce matin plus malade qu'à l'ordinaire. Toi, si tu vois paroître ici Valere, dis-lui qu'elle ne sera pas visible d'aujourd'hui.

LISETTE.

Je lui dirai que nous prenons tous médecine. (*appercevant la Malade.*) L'amour la tient, nous sommes perdues. (*à part*) Bon, bon, je vais avertir Valere de venir fortifier cet amour-là, c'est toute notre ressource.

SCENE IV.

LUCINDE, LA MALADE, *qui entre en rêvant, & qui ne voyant pas Lucinde, marche vigoureusement.*

LUCINDE.

ES-tu folle ma chere amie de te lever avant midi ? à quoi rêves-tu ?

LA MALADE.

Ah ! soutiens-moi, ma bonne, aide-moi à marcher toute seule.

LUCINDE.

Tu t'emancipes trop ; & je ferai contrainte de t'abandonner, fi tu ne veux point fuivre mes regles.

LA MALADE *vivement.*

Tu fçais que l'air du matin eft un air cru, un air neuf, & que mes poumons font ufez.

LUCINDE.

Il y a de plus dans l'air d'aujourd'hui certaine vapeur affommante.

LA MALADE.

Effectivement cet air-là m'affomme, il rend ma tête d'une péfanteur..... ah ! quel fardeau qu'une tête !

LUCINDE.

C'eft ce que je te dis, tu es fi foible, rentrons.

LA MALADE.

Tu m'avois pourtant promis de la force pour ce Printems.

LUCINDE.

Il eft vrai : mais nous fommes en décours, & fur le declin de la Lune, les malades déclinent.

LA MALADE.

Depuis ce declin-là, je déperis à vûe d'œil; je crois que je fuis bien maigre ce matin ?

LUCINDE.

Tu n'es pas fi graffe qu'hier au foir, & c'eft la rechute que je t'avois prédite.

LA MALADE.

Tu es ſorciere, je crois, à force d'être ſçavante ! tu as deviné hier que je ferois des rêves cette nuit, & cela n'a pas manqué : j'ai ſongé que je voyois Valere de loin, que je voulois aller à lui, & que quelqu'un m'en empêchoit ; cela me donnoit des inquiétudes.

LUCINDE.

Les inquiétudes de nuit ſont dangereuſes ; je vais te faire prendre quelque choſe pour cela, viens te recoucher.

LA MALADE.

Oh non : car mes inquiétudes n'ont pas duré, Valere eſt venu m'aborder, & quoique ce ne fût qu'en ſonge, ſa converſation m'a charmée. En effet il a bien de l'eſprit, qu'en dis-tu ? cela te plairoit-il ?

LUCINDE.

Tout ce qui te plaît ne ſçauroit me déplaire, ton goût détermine le mien.

LA MALADE.

Tu es ſi complaiſante !

LUCINDE.

C'eſt que ta deſtinée entraîne la mienne ; j'ai découvert depuis peu que je ſuis née ſous ton étoile.

LA MALADE.

Cela eſt admirable !

LUCINDE.

C'est pour cela que tu as tant d'ascendant sur moi.

LA MALADE.

Ascendant à part, avoue que Valere a de bonnes qualités ; il me plaignoit tant hier.

LUCINDE.

Tu crois qu'il te plaint, il est vrai qu'il le dit, & c'est toujours une politique.

LA MALADE.

Je suis persuadée qu'il est sincere.

LUCINDE.

La seule différence que je trouve entre ce jeune homme-ci & les autres, c'est qu'ils sont parvenus à certains degrès de sincérité, qui leur fait dire tout le mal qu'ils pensent des femmes, & que celui-ci les raille encore avec quelque finesse, quelque ménagement.

LA MALADE.

Valere n'est point railleur, il prend vraiment part à mes maux.

LUCINDE.

Quand un Officier mal aisé s'attache à une riche malade, ce n'est pas pour partager ses maux ; & à te parler franchement, je croirois bien que Valere....

LA MALADE *vivement.*

Ah ! le voilà !

SCENE V.

LA MALADE, LUCINDE, VALERE, LISETTE.

LISETTE *feignant de vouloir empêcher Valere d'entrer.*

NOn, vous dis-je, non, vous n'entrerez point, Madame eſt très-mal, elle ne ſe levera point d'aujourd'hui.

VALERE.

Je la vois debout.

LISETTE.

Elle va donc ſe recoucher.

VALERE.

Je ſuis ravi, Madame, de vous voir plus de ſanté qu'on ne dit.

LUCINDE.

Plus de ſanté! ce mot eſt malin.

LA MALADE.

Je prends les choſes mieux que toi; Monſieur ne prétend pas que j'aye une ſanté robuſte.

VALERE.

Je vous crois plus de délicateſſe que d'infirmité.

LUCINDE.

C'eſt-à-dire que tes infirmités ſont des viſions.

LA MALADE.

Monsieur entend que je n'ai point de ces infirmités capitales. En effet, on ne peut être saine & malade.

VALERE.

Je n'oserai plus parler, si Mademoiselle continue d'être mon interprete.

LA MALADE.

Non, Monsieur, non, je suis persuadée que vous n'êtes point de ces gens cruels, impitoyables, qui ne peuvent comprendre qu'on soit réellement malade.

VALERE.

Je comprends que vous êtes réellement à plaindre.

LA MALADE.

Que de bonté! que d'humanité pour un jeune homme! je vous l'avoue, Monsieur, je suis charmée des beaux sentimens....

LUCINDE.

Qu'entend-je? c'est midi qui sonne, & tu n'as encore rien pris d'aujourd'hui.

LA MALADE.

Je ne me sens pas grand besoin.

LUCINDE.

Tu as plus de besoin que tu ne penses; te voilà toute embrâsée, n'est-ce pas Lisette?

LISETTE.

Oui: elle a de l'ardeur dans les yeux.

LA MALADE.

Ah ! c'eſt l'inanition. Quel tort cela me va faire ! Excuſez, Monſieur, ſi je vous quitte : il n'y a que la régularité du régime qui me fait ſubſiſter, & il faut que je prenne certaines choſes à certains périodes ; ſi vous voulez revenir dans une heure .... n'eſt-ce pas, ma bonne, il me faudra bien une heure pour digérer mon caffé ? J'aurai après cela mille choſes à vous communiquer ; quand je vous aurai conté tous mes maux, il me ſemble que je ſerai à moitié guérie.

SCENE VI.

LISETTE, VALERE.

LISETTE.

QU'eſt-ce donc, Monſieur, vous ne dites mot ? Vous ne fortifiez point la malade contre l'inanition ? Vous ſouffrez qu'on vous l'enleve quand elle commence d'avoir du goût pour vous ? Eſt-ce là comme vous exécutez le projet que nous avons fait avec Angelique ?

VALERE.

Il eſt vrai que je me ſuis engagé à détromper notre malade de ſa fauſſe amie, & de ſa fauſſe maladie : mais Liſette, je viens encore de m'ap-

percevoir que l'eſtime qu'elle a pour moi devient un peu trop forte.

LISETTE.

Hé ! tant mieux, mort de ma vie, tant mieux ! vous en ſerez plus à portée de lui faire ouvrir les yeux. Il n'y a que vous qui puiſſiez vous faire écouter, perſonne n'oſe plus lui parler que Lucinde ; vous voyez comme elle en eſt entêtée ; tâchez qu'elle s'entête de vous, car chez les femmes, un entêtement ne ſe guérit que par un autre.

VALERE.

Je ne veux point qu'elle s'entête de moi.

LISETTE.

Et ce ſcrupule vous empêchera de rendre ſervice à Angelique ! mais elle paroît, vos ſcrupules ne tiendront pas contre elle.

SCENE VII.

VALERE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

HE bien, Valere, où en ſommes-nous ? avez-vous vû ma tante ce matin ?

VALERE.

Je ne l'ai que trop vûe.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Comment donc ?

VALERE.

Pardonnez, charmante Angelique, si je cesse d'exécuter vos intentions. La même tendresse, qui me faisoit agir pour vous auprès de votre tante, me fait craindre d'en être trop aimé, & je me suis apperçû....

ANGELIQUE.

Ne la voyez plus, Valere, ne la voyez plus.

LISETTE.

Lucinde va triompher.

ANGELIQUE.

D'accord.

LISETTE.

Vous serez deshéritée.

ANGELIQUE.

N'importe.

LISETTE.

Et plus de mariage pour vous.

ANGELIQUE.

Ah! Valere voyez-là donc.

VALERE.

Mais elle ne consentira jamais à notre mariage, si son estime pour moi se change en amour.

ANGELIQUE.

Cela est vrai : ne la voyez pas absolument.

LISETTE.

Vous me faites rire avec vos allarmes! Quoi vous croyez qu'elle puisse aimer, là ... vraiment aimer ? non, non, je la connois mieux que vous. Elle n'est visionnaire que pour s'être toûjours trop aimée elle-même, & quand on s'est accoutumé à n'aimer que soi, on devient incapable d'aimer les autres. D'ailleurs son tempérament est si fort affoibli par les remédes, qu'elle n'est capable que d'un demi amour.

ANGELIQUE.

Ah! Lisette, peut-on aimer Valere à demi.

VALERE.

En parlant ainsi, belle Angelique, vous flattez ma tendresse; mais je n'ai point la vanité de me croire aimable: convenons donc que votre tante est d'humeur à se passionner aisément.

LISETTE.

Je conviens qu'elle est vive, & veut ce qu'elle veut dans le moment qu'elle le veut; mais elle n'aura jamais de passion suivie. Ce ne sont que des saillies de caprice qui retombent toujours dans sa manie principale, & vous aimant aujourd'hui à la fureur, persuadez-lui que l'amour donne la fiévre, elle vous troquera demain contre le quinquina.

VALERE.

Je croirois bien que c'est là le fond de son

caractere, & je comprends que je puis encore faire quelque tentative dans la néceſſité où je me vois de gagner ſa confiance.

ANGELIQUE.

Voyez-là donc, mais ne vous faites aimer qu'autant qu'il faut; cachez une partie de votre mérite, & ne vous laiſſez regarder que le moins qu'il ſera poſſible.

LISETTE.

En voilà aſſez de dit, ſéparez-vous; il ſeroit dangereux qu'on vous vît trop enſemble. Songez toujours au moins, quand vous vous rencontrerez en leur préſence, à ne vous point trop regarder; méfiez-vous de vos yeux.

ANGELIQUE.

Tu vois même que j'affecte de n'être jamais du ſentiment de Valere.

LISETTE.

Trop de complaiſance prouveroit que vous êtes amans; il ne faut pas auſſi trop vous contredire, on croiroit que vous ſeriez déja mariés. Ça, allez m'attendre à votre chambre vous: Et vous, entrez dans le jardin; je vais voir ce qui ſe paſſe là-dedans. (*ſeule.*) Les pauvres enfans! je ne les ſépare qu'à contre-cœur, & je les unirois dès demain, s'ils avoient aſſez de bien pour ſe marier malgré la tante.

SCENE VIII.

LISETTE, LA VALE'E.

LA VALE'E *en habit de Courier, pleurant & ayant un mouchoir à la main.*

HOn, hon.

LISETTE.

A qui en veut ce pleureux-ci?

LA VALE'E.

Réjouissez-vous, hon, réjouissez-vous, réjouissez-vous.

LISETTE.

Vous me donnez plutôt envie de pleurer.

LA VALE'E.

Réjouissez-vous, vous dis-je, riez, sautez, dansez. Je viens en poste de cent lieues d'ici pour vous exciter à la joye.

LISETTE.

Pourquoi pleurez-vous donc, Monsieur le Courier.

LA VALE'E.

C'est que la nouvelle que j'apporte est une nouvelle triste, & pourtant réjouissante: elle est triste pour le défunt que je pleure, & réjouissante pour certaine cousine qui herite de cent mille écus.

LISETTE.

Le vieux coufin eft mort ? Vivat.

LA VALE'E.

C'eft affez pleurer dans le fond, car ce n'eft prefque pas une mort que cette mort là ; & on ne peut pas dire que le défunt ait perdu la vie, car on n'a plus de vie à perdre à quatre-vingt quinze ans.

LISETTE.

Bon! c'étoit un animal qui ne vouloit point voir fes héritieres, de peur que cela ne le fit fouvenir de mourir. Il ne leur a jamais rien donné, & fa mort eft le premier bien qu'il leur ait fait de fa vie. Hé! dites-moi un peu, étiez-vous fon domeftique ?

LA VALE'E.

Non, j'appartiens à Monfieur le Marquis de Fauffinville fon intime ami, l'unique confident de fes épargnes, & le dépofitaire de fes dernieres paroles.

LISETTE.

Si vous les fçavez, dites-les moi de grace. J'ai de la vénération moi pour les dernieres paroles des morts.

LA VALE'E.

Celles-ci font patétiques, les voici. Je laiffe, dit-il, en rouvrant fes yeux morts pour voir encore fes contrats, je laiffe cent mille écus en fond de terre.

LISETTE.

Les belles dernieres paroles ! eſt-ce là tout ?

LA VALE'E.

Je crois qu'oui, mais mon maître ſçait le détail de tout cela. Il eſt venu pleurer avec l'héritiere, & moi je voudrois bien rire avec la ſuivante.

LISETTE.

Votre maître eſt donc là-dedans ?

LA VALE'E.

Vraiment oui. On l'a fait parler à une certaine Lucinde.

LISETTE *à part.*

Allons vîte avertir Angelique. Monſieur je vous rejoindrai dans un inſtant.

LA VALE'E.

Je vous attends, car j'ai des affaires importantes à vous communiquer. (*ſeul.*) Cette maiſon me paroît d'une architecture reguliere ; voyons ſi l'architecte a bien placé la cuiſine.



ACTE II.

SCENE I.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

IL s'appelle le Marquis .... le Marquis de ... de Fauſſinville ; il eſt là avec Lucinde : je n'ai pû m'introduire dans leur conférence ; mais Lucinde a beau négocier avec lui, on ne ſçauroit vous ôter cinquante mille écus, dont vous héritez pour votre moitié. Voilà de quoi terminer votre mariage avec Valere, & le mien avec qui il me plaira ; car j'aurai de l'argent. A propos, c'eſt aſſez pleurer, Mademoiſelle, car la ſucceſſion eſt groſſe : pleurer une mort qui vous fera vivre avec votre amant, il faut avoir bien du naturel.

ANGELIQUE.

Je vais voir ce qui ſe paſſe là-dedans. Ayez ſoin d'avertir Valere de tout ceci.

LISETTE.

Oui, oui, mais voici le valet Normand ; je vais le queſtionner.

SCENE II.

LISETTE, LA VALE'E.

LA VALE'E.

BOn jour la charmante.

LISETTE.

Bon jour, Monsieur le Courier.

LA VALE'E.

Pour vous avoir vû tantôt un moment, je me suis senti un desir pressant d'aller boire : l'ardeur de vos beaux yeux m'avoit causé une altération prodigieuse.

LISETTE.

A mon égard, je n'ai point soif en vous voyant.

LA VALE'E.

Treve de galanteries. La réputation d'une Lisette mariable a volé jusqu'au pays Normand, & je brûle d'impatience de faire mes offres : car mon maître & moi sommes venus en poste pour contracter plus vîte.

LISETTE.

La déclaration est brusque : vous proposez un mariage comme une partie de plaisir.

LA VALE'E.

Ceci se doit traiter comme alliance finan-

ciere,

ciere, une regle d'arithmetique suffit pour assortir les cœurs. Mon maître fait de riches propositions à l'héritiere, il a en poche de quoi l'épouser, papiers sur table, & moi je vous fais l'amour à l'appui de la succession. Le bon vent de cette aubeine m'amene du fond de la Normandie pour vous prendre à femme.

LISETTE.

Le vent de Normandie est un vent froid. Je ne me marie point de ce vent-là, cherchez fortune ailleurs.

LA VALE'E.

Qu'appellez-vous chercher fortune? c'est nous qui venons faire la vôtre. Premierement mon maître est un homme de qualité qui sçait les affaires; il n'y a que ceux-là qui fassent de bonnes maisons.

LISETTE.

Quoi! l'on trouve en la seule personne de ce Seigneur, un Marquis & un Praticien? la bigarure est nouvelle!

LA VALE'E.

Très-ancienne, Madame, très-ancienne. J'ai lû que les Marquis Romains sçavoient plaider & combattre. L'Histoire Romaine en fait foi; & l'Histoire Normande assure, que Robert le Roux étoit brave Soldat, grand Capitaine, & faisoit ses écritures lui-même; & moi qui ne suis que le Maître clerc de Monsieur le

Marquis, je plaide de naiſſance. Mon pere plaidoit, mes enfans plaideront, & ma mere qui n'étoit qu'une femme plaidoit auſſi. Je voudrois que vous euſſiez oui un plaidoïer de ma mere : c'étoit les plus belles invectives !

LISETTE.

De grace, Monſieur le plaideur né, quelles affaires votre Maître a-t-il avec Lucinde ? quels vieux parchemins lui montre-t-il là ?

LA VALE'E.

Je ne ſçai : mais il eſt porteur & dépoſitaire d'un teſtament, par lequel le couſin défunt donne tous ſes biens à une couſine malade.

LISETTE.

Un teſtament qui donne....

LA VALE'E.

Tout à la couſine malade ; & rien à la couſine qui ſe porte bien.

LISETTE.

Quelle injuſtice ! mais je ne puis ajoûter foi à cela. Sçachons de lui ce qui en eſt.

LA VALE'E.

Vous êtes bien curieuſe, & bien peu tendre de me quitter ainſi. (*ſeul*) Si cette fille-ci m'épouſe, ce ſera plus par curioſité que par amour.

SCENE III.

LA VALE'E, FAUSSINVILLE.

LA VALE'E.

HA voici mon maître. Hé bien, Monſieur vous venez d'avoir une ample converſation avec Lucinde; vous promet-elle merveilles?

FAUSSINVILLE.

Elle eſt ſi gracieuſe, ſi affable, & ſi bien diſante, qu'on n'oſeroit s'y fier.

LA VALE'E.

Hé vous a-t-elle donné parole?

FAUSSINVILLE.

Bon, parole! la parole n'eſt que de l'air, on ne peut rien fonder là-deſſus.

LA VALE'E.

Vous fondez ſur ce que vous tenez dans vos mains. Vous avez eû de la peine à faire écrire votre pauvre ami mourant. Ça, Monſieur, afin que je puiſſe vous ſeconder dans vos deſſeins, voyons ſi je ſuis au fait; car intrigue Normande eſt une énigme obſcure. Voici ce que j'ai compris : nous venons ici pour ménager une tante & une niece; cette niece-ci hériteroit naturellement du défunt; mais ſa tante en hérite par le teſtament que vous avez manigancé, & dont

vous êtes nanti : enfin en le ſupprimant, ou le produiſant, vous faites hériter ou la tante ou la niéce. En un mot vous pouvez faire la fortune de celle qui voudra bien faire la vôtre.

FAUSSINVILLE.

Tu l'as dit. Si la tante refuſe de m'épouſer, je ſupprime le teſtament qui la fait héritiere unique : elle y perdroit une belle terre.

LA VALE'E.

Il faut que vous épouſiez cette terre-là ; elle eſt conſiderable.

FAUSSINVILLE.

Et à ma bienſéance.

LA VALE'E.

Elle vaut douze mille livres de rente.

FAUSSINVILLE.

Ce n'eſt pas ce que j'en eſtime le plus.

LA VALE'E.

Elle a de beaux droits Seigneuriaux.

FAUSSINVILLE.

Ce n'eſt pas encore cela que j'en aime : ce ſont certaines vieilles prétentions. Avec certains vieux titres, je pourrois arrondir cette terre-là ſur celle de mes voiſins ; ces voiſins ſont des ſots ; je pourrois les dépoſſeder, les abîmer, & avec juſtice.

LA VALE'E.

Cela eſt beau ! abîmer avec juſtice ! & vous avez ces titres-là ?

FAUSSINVILLE.

C'eſt une recherche curieuſe qui m'a coûté bien du travail. Mais cette Lucinde me fait attendre long-tems; elle m'a dit qu'elle m'alloit introduire chez l'héritiere.

LA VALE'E.

Vous êtes donc réſolu d'épouſer cette originale de tante ?

FAUSSINVILLE.

Il faudra bien. On dit qu'elle a certaine marotte de maladie, j'ai moi la marotte de ſucceſſions ; & ma folie me fera paſſer par deſſus la ſienne.

LA VALE'E.

Dans le fond, une épouſe malade a ſon mérite ; c'eſt le trop de ſanté qui rend les femmes inquiétes, une femme infirme, qui garde la chambre, eſt plus fidéle qu'une autre.

FAUSSINVILLE.

Lucinde vient ; ſelon la réponſe qu'elle me va faire, je prendrai des meſures avec la niece: ſçache un peu s'il y aura moyen de l'entretenir en ſecret. Va.

SCENE IV.

FAUSSINVILLE, LUCINDE.

HE bien, Mademoiselle, pourrai-je enfin voir votre amie ?

LUCINDE.

J'ai fait mon possible pour vous ménager un entretien avec elle ; mais il n'y a pas d'apparence pour aujourd'hui ; car elle se porte très-mal : il lui a pris une si grande foiblesse, qu'elle ne peut ni remuer, ni parler.

SCENE V.

FAUSSINVILLE, LUCINDE, LA MALADE.

LA MALADE *entrant gayement, & délibérement, Faussinville recule deux pas, & reste immobile.*

N'As-tu point revû Valere ? je voulois me promener avec lui, je me sens une force, une santé, une vivacité.... Qu'est-ce donc ? il semble que tu sois fâchée de me voir si bien porter.

LUCINDE.

Je te l'avoue, l'état où je te vois, me fait trembler ; rien n'est plus dangereux que ces verves de santé surnaturelle.

LA MALADE *voyant Faussinville.*

Qui est cet homme-là, ma bonne ?

LUCINDE.

C'est Monsieur le Marquis de Faussinville, dont je vous ai parlé.

FAUSSINVILLE.

Vous me voyez, Madame, dans une surprise qui m'a rendu immobile. Votre beauté m'étonne, Madame ; j'avois conçu l'idée d'une personne infirme, pâle, maigre : quel coloris ! quel embonpoint !

LA MALADE.

La raillerie est un peu forte, Monsieur ; il ne falloit pas venir de si loin pour m'offenser.

FAUSSINVILLE.

Je m'explique, Madame, je m'explique. J'ai été frappé d'un certain brillant, à la verité, mais à travers tous vos charmes, je ne laisse pas d'entrevoir un certain fond de maladie, & c'est cela même qui acheve de me charmer. Je ne serois jamais touché moi, d'une femme qui se porteroit bien. J'ai là-dessus un goût singulier, un goût qui paroît dépravé ; c'est pourtant le bon, & je prouverois par bonnes raisons,

qu'une beauté malade eſt cent fois plus aimable qu'une autre.

LUCINDE.

Cela s'appelle un paradoxe.

FAUSSINVILLE.

Je ne dis pas que je ſouhaitaſſe dans une maîtreſſe ces maladies aſſommantes, néfretique, pleuréſie, fiévre continue; on peut me plaire à moins; mais une migraine douce, inſenſible, aſſez d'émotion pour animer le teint, un de ces rhumes legers, qui attendriſſent la voix ſans la groſſir, qui couvrent un bel œil d'une vapeur humide & perlée. Quel cœur de roche pourroit tenir là-contre?

LUCINDE.

Monſieur donneroit preſque envie d'être malade.

FAUSSINVILLE.

Je prouverois de plus, que la délicateſſe de la conſtitution fait les viſages mignons, rend les organes plus fins, plus délicats, donne le bon air même; car ſans contredit une valetudinaire a la taille plus fine qu'une autre: & l'eſprit, l'eſprit! ne voyons-nous pas que les beaux eſprits n'ont jamais de ſanté. Dans les perſonnes robuſtes tout eſt groſſier, les ſentimens, les manieres, les inclinations; c'eſt pourquoi j'ai toûjours ſouhaité de pouvoir épouſer une femme délicate & maladive.

LA MALADE.

Vous vous lasseriez de l'entendre gémir.

FAUSSINVILLE.

Non, j'aime les gémissemens à la fureur; une voix plaintive me porte jusqu'au fond du cœur certain mêlange de pitié & de tendresse. Au moment que je vous parle, j'en suis pénetré; mais suspendons ce plaisir-là pour parler d'affaire.

LA MALADE.

D'affaire, Monsieur? je ne me mêle point de mes affaires.

FAUSSINVILLE.

Qui s'en mêlera donc, Madame? il faut bien que vous vous expliquiez sur les propositions qu'on vous a faites de ma part, & que je sache quelle est votre pensée.

LA MALADE.

Ma pensée! vous croyez donc que j'ai la force de penser?

FAUSSINVILLE.

Je ne dis pas cela; mais pour prendre un parti, vous n'avez besoin que d'une simple réflexion.

LA MALADE.

Les refléxions donnent la migraine. Mais, Monsieur, voilà une amie qui refléchira, qui pensera, qui parlera d'affaire pour moi; vous pouvez terminer avec elle, je vous laisse ensemble.

SCENE VI.

FAUSSINVILLE, LUCINDE.

FAUSSINVILLE.

VOtre amie n'a pas l'esprit décisif.

LUCINDE.

Vous voyez que j'avois raison de differer votre entrevûe ; je voulois avoir le tems de la disposer en votre faveur.

FAUSSINVILLE.

Il suffit que vous le soyez.

LUCINDE.

Je suis toute dévouée à vous. Je ne complimente point, je parle vrai, exactement vrai ; j'ai souhaité d'abord d'unir votre mérite à celui de mon amie.

FAUSSINVILLE.

Vous avez bien de la bonté. Cette bonté vient apparemment de ce que je puis vous être utile ; n'importe, c'est toûjours bonté.

LUCINDE.

Je ne vois jamais que l'utilité d'autrui ; je sçai que vous êtes un parti pour mon amie ; sur ma parole esperez tout.

FAUSSINVILLE.

Sur votre parole j'espere, mais je crains aussi.

LUCINDE.

Vous ne devez pas douter un inſtant . . .

FAUSSINVILLE.

Je doute ſans ceſſe moi, c'eſt mon naturel.

LUCINDE.

Je vous le dis ſimplement, uniment, c'eſt un mariage conclu, fiez-vous à moi.

FAUSSINVILLE.

Je m'y fie de reſte, mais je prendrai mes meſures. Souvenez vous que je ſuis nanti : je ne me deſſaiſis jamais, & c'eſt prudence.

LUCINDE.

Mon cher Monſieur, je ménagerai la choſe en trois ou quatre jours.

FAUSSINVILLE.

Trois ou quatre jours ? je reviendrai demain.

LUCINDE.

Que vous êtes défiant !

FAUSSINVILLE.

Il vaut mieux que ce ſoit dès aujourd'hui.

LUCINDE.

Donnez-moi vingt-quatre heures au moins.

FAUSSINVILLE.

Deux ou trois ſuffiſent. Je vous en prie, dans une heure vous me rendrez réponſe.

LUCINDE.

Je vais en parler à l'inſtant même : comptez ſur mes ſoins.

FAUSSINVILLE (*seul*)

Voici une rusée, qui est aussi habile que moi ; il ne faut pas se fier à sa négociation.

SCENE VII.

FAUSSINVILLE, LA VALE'E.

LA VALE'E.

J'Ai executé vos ordres, Monsieur, & pour menager un entretien secret avec Angelique, j'ai courtoisé, flatté, normanisé la Lisette. Mais c'est une fille incorruptible.

FAUSSINVILLE.

Tu es un sot : te faut-il plus d'un entrevûe pour mettre une servante dans tes intérêts ?

LA VALE'E.

Je n'ai rien épargné pour la réduire ; mais elle ne veut point se contenter de belles promesses, & nous n'avons apporté que cela du pays.

FAUSSINVILLE.

La Valée !

LA VALE'E.

Monsieur.

FAUSSINVILLE.

Je crains fort que toutes mes tentatives ne soient inutiles du côté de la tante. Nous avons

affaire à une folle, & à une fille d'eſprit....

LA VALE'E.

J'entends : & on ne ſçauroit faire fond ſur nous.

FAUSSINVILLE.

Je fais réflexion d'ailleurs ſur l'état cruel où doit être la pauvre niece desheritée ; cela me touche, il me vient un mouvement de compaſſion.

LA VALE'E.

De compaſſion ! l'air de Paris vous auroit-il déja attendri l'ame ?

FAUSSINVILLE.

En déchirant le teſtament, la ſucceſſion tomberoit naturellement ſur la niece, je veux lui faire ce bien, & je vais le lui offrir généreuſement.

LA VALE'E.

Votre générosité me feroit trembler ſi nous n'étions pas Normands ; mais nous nous ſauverons par le faux-fuyant.

FAUSSINVILLE.

Je puis faire ſa fortune, je la ferai.

LA VALE'E.

Et le faux-fuyant ?

FAUSSINVILLE.

N'eſt-ce pas là Angelique ?

LA VALE'E.

Oui Monſieur.

FAUSSINVILLE.

Je vais lui propoſer ſon bonheur.

LA VALE'E *tandiſque ſon Maître va au devant d'Angelique.*

Je l'attends au faux-fuyant ; il va lui propoſer quelqu'avantage pour elle , qui ſera lucratif pour nous.... Il veut en tirer beaucoup , car il la careſſe exceſſivement.

SCENE VIII.

FAUSSINVILLE, ANGELIQUE, LA VALE'E.

FAUSSINVILLE.

MAdemoiſelle, comme les momens ſont précieux, j'abrege toutes les galanteries que meriteroit une perſonne comme vous, & je vous offre de vous relever de l'injuſtice que feu votre couſin vous a faite.

ANGELIQUE.

J'accepterai le ſecours que vous m'offrez ; pourvû qu'il ne porte aucun préjudice à ma tante.

FAUSSINVILLE.

Je veux vous mettre en état de lui faire la loi.

ANGELIQUE.

Non, Monſieur, non.

FAUSSINVILLE.

Premierement je vous fais écheoir la terre à vous ſeule.

ANGELIQUE.

Ce n'eſt point là mon intention.

FAUSSINVILLE.

Et d'autres biens encore qu'elle poſſede mal-à-propos.

ANGELIQUE.

Non, vous dis-je, je ne veux point....

FAUSSINVILLE.

Il faut vouloir tout ou rien, je ne fais point les choſes à demi.

ANGELIQUE.

Mais pourvû que je ſois contente....

FAUSSINVILLE.

Il faut que je le ſois auſſi. Nous le ferons tous deux, Mademoiſelle, c'eſt une affaire faite, il ne s'agit plus que de la forme.

LA VALE'E *à part.*

Ha! le faux-fuyant ſera dans la forme.

FAUSSINVILLE.

Pour me mettre en état d'agir pour vous; il ſera néceſſaire que vous me ſigniez....

LA VALE'E.

Une procuration?

FAUSSINVILLE.

Cela ne ſuffiroit pas.

LA VALE'E.

Une ceſſion ?

FAUSSINVILLE.

Quelque choſe de plus fort. Il faut que j'aye un intérêt perſonnel, une action.

ANGELIQUE.

Je n'entends point les affaires, Monſieur ; mais ſi vous voulez que nous conſultions un Avocat....

FAUSSINVILLE.

Non, charmante perſonne, non, vous pouvez ſans Avocat me donner un intérêt perſonnel pour entrer en cauſe ; en un mot vous pouvez m'épouſer.

ANGELIQUE.

Que dites-vous ?

LA VALE'E.

Pour donner un intérêt perſonnel....

ANGELIQUE.

Vous épouſer ?

LA VALE'E.

Pour entrer en cauſe.

FAUSSINVILLE.

Vous heſitez, Mademoiſelle : quoi ! lorſque je vous offre de vous donner par contrat de mariage vos biens, ceux de votre tante, les miens, mon credit, ma perſonne & un Marquiſat....

LA VALE'E.

Nous vous ferons Dame de vingt Paroisses ; vous aurez fiefs à foison, haute, basse & moyenne justice ; redevances, mouvances, quints & requints, chapons, foys & hommages ; un Seigneur enfin jeune & bienfait, avec qui vous serez Marquise que rien n'y manquera.

FAUSSINVILLE.

Je n'exige point de vous une réponse précipitée ; je vous donne vingt-quatre heures pour vous déterminer. Faites bien réflexion que j'ai entre les mains un testament qui vous desherite ....

LA VALE'E.

Il faut anéantir ce maudit papier-là ; mettons-y le feu avec le flambeau de l'hymen.

FAUSSINVILLE.

Je présume que c'est votre pudeur qui balance, & non pas votre raison. Je vous promets d'être muet jusqu'à demain.
Adieu charmante héritiére.

ANGELIQUE.

Quel homme ! quelles propositions ! quelle horreur !



SCENE IX.

ANGELIQUE, LISETTE, VALERE.

VALERE.

QUe m'apprends-tu, Lisette, Angelique desheritée! quelle désolation!

ANGELIQUE.

Ah Valere! ce malheur m'ôte tout moyen d'être à vous.

VALERE.

Non, Angelique, non, nous n'en serons pas moins unis.

LISETTE.

Votre union dépend plus que jamais du caprice de votre tante; & votre tante....

ANGELIQUE.

Je n'ai plus aucune ressource.

VALERE.

Ah! si vous m'aimez, vous partagerez avec moi tout ce que je possede au monde.

LISETTE.

Ce tout là est peu de chose. Elle n'a plus rien; & peu avec rien font un établissement fort triste.

VALERE.

J'ai peu de bien, mais enfin quand on s'aime....

LISETTE.

J'ai vû des menages où l'argent tient lieu d'amour ; mais je n'en vois point où l'amour tienne lieu d'argent.

ANGELIQUE.

Nous ne pouvons plus être l'un à l'autre, il n'y faut plus penser.

VALERE.

Il faut donc mourir.

LISETTE.

Cela vaudroit bien un mariage indigent ; oui ; mais avant que de mourir, travaillons à négocier un accommodement : ne paroissez point là vous, car la sincerité n'est pas propre pour les négociations. Vous Monsieur, pour vous instruire à fond des choses, faites l'office d'ami de la famille, & tâchez de tirer quelque éclaircissement du Marquis, le voilà dans le jardin, abordez-le, faites-le parler, moi je ferai parler Lucinde.

ANGELIQUE.

Adieu, Valere.

VALERE.

Il faut espérer, voyons ce que ce Marquis me dira.



ACTE III.

SCENE I.

VALERE, FAUSSINVILLE.

VALERE.

De grace, Monsieur, arrêtez un moment, & parlez-moi juste : vous ne vous promenez qu'en fuyant, & ne repondez que par équivoques. Faites-vous la violence de prononcer un oui, ou un non. Encore un coup, dites-moi si vous voulez faciliter un accommodement entre la tante & la niece ? car enfin un honnête homme doit se faire un plaisir d'empêcher un procès.

FAUSSINVILLE.

Empêcher un procès ! moi ! je ne veux point empêcher le cours de la Justice.

VALERE.

Vous confondez deux choses très-opposées ; la justice n'a en vûe que la paix & l'union ; le procès au contraire est la source des inimitiez, & de la haine.

FAUSSINVILLE.

Pourquoi hair ceux qui nous plaident, ne peut-on pas plaider à l'amiable ?

VALERE.

Fort bien : s'égorger à l'amiable ! Mais nous voilà encore dans les raisonnemens vagues : répondez-moi juste ; vous avez entre vos mains la clef de ces affaires-ci, refuseriez-vous de donner les lumieres & les éclaircissemens ? ....

FAUSSINVILLE.

Mes lumieres, dites-vous ! donner mes connoissances, mes conseils, mes avis, donne-t-on ainsi son bien ?

VALERE.

Je vous entends, vous prétendez que celle des deux héritieres, qui vous craindra le plus, vous épousera ; ce seroit une union bien tendre ! mais venons au fait, avez-vous quelque droit ?

FAUSSINVILLE.

Mais vraiment j'ai le droit de supprimer, ou de produire le testament que j'ai en poche ; de donner gain de cause à celle qui me plaira.

VALERE.

Un homme d'honneur n'a point droit de faire perdre celle qui a raison.

FAUSSINVILLE.

Qu'appellez-vous avoir raison ? Est-ce qu'en procedures on sçait qui a tort ou raison ? le pis qui peut arriver, c'est de perdre.

VALERE.

Le pis qui peut arriver, c'eſt de gagner injuſtement.

FAUSSINVILLE.

Il eſt très-juſte de pouvoir gagner les mauvaiſes cauſes, puiſqu'on peut perdre les bonnes; incertitude par tout, mon cher Monſieur: par exemple, que ſçai-je, ſi la terre de mon voiſin n'eſt point à moi? il y a peut-être dans ces titres des nullités qui ne ſe découvrent qu'en diſputant le terrain.

VALERE.

C'eſt donc pour diſputer le terrain à ces héritieres-ci, que vous voulez embrouiller leur ſucceſſion?

FAUSSINVILLE.

Qui vous dit qu'on embrouille? on n'embrouille point, au contraire chacun met ſa cauſe dans le plus beau jour qu'il peut; c'eſt une ſcience, un art juridique. Je blâme la ſupercherie, faux témoignages, exploits ſoufflés, tout cela ne vaut rien, je me retranche dans la procedure loyale, je cherche la juſtice dans les formalités judicieuſement établies par le formulaire, la coûtume, le Praticien François. Vous êtes trop équitable pour blâmer ces ſources d'équité.

VALERE.

Je ne blâme que les malhonnêtes gens, qui

s'en servent pour s'approprier impunément le bien d'autrui. Ecoutez, Monsieur, je vous en avertis, si ceci tourne mal vous aurez affaire à moi.

FAUSSINVILLE.

Volontiers, Monsieur, très-volontiers.

VALERE.

Vous m'entendez, je croi ?

FAUSSINVILLE.

Je me le tiens pour dit, & avant qu'il soit peu, vous connoîtrez quel homme je suis.

VALERE.

Soyez homme droit, ou je ne vous réponds pas de ma patience.

FAUSSINVILLE.

Monsieur, Monsieur, je suis plus impatient que vous, & dès aujourd'hui ....

VALERE.

Dès aujourd'hui ?

FAUSSINNILLE.

Dès aujourd'hui je mets Procureur, & demain je vous fais assigner.

VALERE.

Je ne donne point d'assignation moi, mais on se rencontre.

FAUSSINVILLE.

Adieu, Monsieur, adieu, nous plaiderons comme beaux diables, & n'en ferons pas moins bons amis ; cela n'empêchera pas que vous ne

me donniez à dîner, quand il vous plaira.

SCENE II.

VALERE, LUCINDE, LISETTE.

Lucinde voyant Valere n'avance point, Lisette fait signe à Valere que Lucinde la suit, & il n'apperçoit point ces signes, tant il est transporté.

VALERE.

L'Indigne Marquis que voilà ! &. le sort d'Angelique est entre les mains d'un tel scélerat ? juste Ciel ! ah ! Lisette !

LISETTE *bas.*

Lucinde écoute !

VALERE.

Je suis outré d'indignation contre le plus grand maraut...

LISETTE *bas.*

Hem.

VALERE.

Juge quelle peut être ma situation. Je vois ce que j'aime dépendre entierement d'un....

LISETTE.

LISETTE.

Doucement, Monſieur, doucement, vous prenez trop à cœur les intérêts de notre malade. Quels tranſports pour une ſucceſſion! ça, Monſieur, je viens vous prier de remettre votre viſite à demain.

VALERE.

Elle m'avoit pourtant dit de revenir dans une heure.

LISETTE.

Elle avoit oublié que c'eſt aujourd'hui ſon jour de migraine; voulez-vous la déranger?

VALERE.

Non vraiment.

LISETTE.

A demain donc, Monſieur, à demain.

VALERE.

Je me retire.

LISETTE *bas*.

Ne vous éloignez pas.

SCENE III.

LISETTE, LUCINDE.

LISETTE.

MAl peſte, comme nos jeunes Officiers prennent feu pour les groſſes héritieres.

LUCINDE.

Il me paroît plus paſſionné qu'hier.

LISETTE.

C'eſt qu'il eſt venu cent mille écus.

LUCINDE.

Il pouſſe des ſoupirs.

LISETTE.

Il ſoupire à proportion de la ſomme.

LUCINDE.

Comme il joue ce rôle-là, Liſette.

LISETTE.

Ils ſont acteurs, ces amans de Cour.

LUCINDE.

Hom, que je hais les fourbes !

LISETTE.

Je ne les hais pas tous moi, car j'ai de l'amour propre. Ça nous voilà débarraſſez de notre importun : vous avez affaire en ville, m'avez-vous dit, vous pouvez ſortir en ſûreté.

LUCINDE.

Je ne puis confier mon deſſein à perſonne, il faut que j'aille moi-même ; il me fâche pourtant d'être obligé de la quitter.

LISETTE.

Vous l'avez miſe en état de ne penſer qu'à elle, votre manœuvre vient de l'affoiblir juſqu'à extinction de chaleur naturelle ; vos paroles lui ont fait comme une ſaignée.

LUCINDE.

Je commence à croire que la maladie l'emportera fur l'amour.

LISETTE.

Bon! fon amour n'eft qu'une bluette, qui difparoît, quand elle envifage la confervation de fa chere perfonne. Le premier plaifir, c'eft celui de conferver fa vie. Mais dites-moi un peu le deffein qui vous fait fortir? Je m'en doute bien: vous allez profiter de la foibleffe de la Malade; elle n'a pas la force d'hériter, vous voulez hériter pour elle?

LUCINDE.

Je croi qu'elle s'eft endormie, car elle ne me rappelle point: je te laiffe pour la garder à vûe.

LISETTE.

Faites-moi donc la confidence entiere.

LUCINDE.

Je t'expliquerai tout, fuffit que je fais ta fortune.

LISETTE.

Mais encore que faites-vous pour la vôtre?

LUCINDE.

Rien que d'avantageux pour mon amie, je me fervirai du foin de fes affaires.

LISETTE.

Quelle bonté!

LUCINDE.

Je prends fur moi un Procès qui la menace.

LISETTE.

C'eſt dans l'occaſion qu'on connoît les vrais amis.

LUCINDE.

Enfin j'empêcherai qu'on ne la pille.

LISETTE.

Quand elle vous aura tout donné, elle ſera à couvert du pillage.

LUCINDE.

Prends garde à tout, je reviendrai dans une heure.

LISETTE.

Allez vîte faire mettre ſa bonne volonté ſur un parchemin bien fort, afin que la poſterité ſçache que c'eſt une belle choſe que l'amitié. (*ſeule*) Je ne puis en douter, la donation eſt prête à éclore ; elle va chez le Notaire, allons avertir nos amans.

SCENE IV.

LISETTE, VALERE, ANGELIQUE.

LISETTE.

VOus venez tout à propos.

VALERE.

Nous avons vû ſortir Lucinde.

ANGELIQUE.

C'eſt ce qui nous a déterminés à venir trouver ma tante ; pendant qu'elle eſt ſeule nous allons lui propoſer un accommodement.

VALERE.

Oui, Liſette, & cet accommodement entre les deux héritieres rendroit inutiles tous les projets de ce maraut de Fauſſinville.

LISETTE.

Je ſuis de votre avis ; mais il faut aller au plus preſſé.

VALERE.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

LISETTE.

Lucinde n'eſt ſortie que pour la donation.

ANGELIQUE.

Tu me l'as bien dit tantôt.

VALERE.

Quoi ! les choſes en ſont déja là ?

LISETTE.

Afin qu'elles n'aillent pas plus loin, allez vîte vous emparer de la Malade, & ne la quittez plus que vous ne l'ayez miſe à la raiſon.

VALERE.

Dis-moi en quelle ſituation d'eſprit eſt-elle à mon égard !

LISETTE.

Hé mais, elle vouloit être aſſez vigoureuſe pour faire une promenade avec vous, mais Lu-

cinde vient de mettre son imagination à l'agonie. Elle a envelopé une pincée de poivre blanc dans une cerise confite, & lui a fait avaler le brûlot. Notre visionnaire a senti une chaleur qu'elle a prise pour une inflammation de poitrine, on l'a menacée de la fiévre, la peur lui a donné le frisson, elle s'est emmitouflée dans son maillot d'hermine, & s'est retranchée là contre les vents coulis; mais l'amour est plus subtil que les vents coulis, elle a soupiré à votre intention.

ANGELIQUE.

Ah Valere!

LISETTE.

Allez-vous promener vous, avec votre jalousie.

VALERE.

Mais Lisette?

LISETTE.

Et vous allez vîte, allez vous faire aimer; vous ne parlez point, & vous ne voulez pas le faire partir?

ANGELIQUE.

Mais si elle lui parle d'amour?

LISETTE.

Qu'il lui parle de ses maux. Elle prendra le change, & vous contera à coup sûr le roman de sa maladie. Elle prendra plus de plaisir à vous parler de sa maladie, que de son amour.

SCENE V.

VALERE, ANGELIQUE, LA MALADE, LISETTE.

LA MALADE.

AH Valere, il faut que je vous fasse rire d'un tour plaisant que j'ai joué à Lucinde. Elle a voulu me faire accroire que j'étois très-malade, & je l'étois effectivement, car j'ai senti là un brasier; mais enfin elle me faisoit encore plus malade que je n'étois, pour m'empêcher de recevoir votre visite. J'ai connu cela; car je suis pénétrante. J'ai feint un abbatement & un assoupissement très-profond, afin qu'elle me laissât seule: parce que j'ai à vous parler en particulier .... Ah, ah! vous êtes là, ma niéce?

ANGELIQUE.

J'arrivois.

LA MALADE.

N'étiez-vous point seule avec Monsieur?

ANGELIQUE.

Non vraiment, Lisette étoit présente.

LA MALADE.

Il me semble que vous rougissez!

LISETTE.

C'eſt de colere contre ce Fauſſinville, dont nous parlions.

LA MALADE.

Ma niece, j'ai bien peur....

ANGELIQUE.

De quoi donc, ma tante?

LA MALADE.

J'ai peur, Monſieur, qu'elle ne vous diſe du mal de mon amie, elle en dira bientôt de vous auſſi; elle hait tous ceux que j'aime.

VALERE.

Elle a trop de vertu pour haïr perſonne.

LA MALADE.

Elle vous hait, Monſieur; je jurerois qu'elle vous hait: elle me hait bien, moi, qui ſuis ſa tante.

VALERE.

On vous le perſuade, Madame, mais pour peu que vous faſſiez d'attention ſur ſon procedé....

LA MALADE.

Non, non; c'eſt un mauvais cœur, elle a une dureté pour moi. Elle veut ſans ceſſe me perſuader que je ſuis forte & robuſte, afin que je ne me ménage point, que je meure, & qu'elle hérite de moi.

ANGELIQUE.

Eſt-ce ma tante qui parle ainſi? non, Mon-

ſieur, non, ce ſont là les diſcours de Lucinde.

LA MALADE.

Ce n'eſt point Lucinde; mais n'a-t-elle pas raiſon ? qui dit héritiere, dit ennemie mortelle.

VALERE.

En verité, Madame, je ne puis plus me taire, je vois dans votre fauſſe amie une malignité, une noirceur d'ame....

LA MALADE.

Ne parlez point de ſon ame, c'eſt ce qu'elle a de plus beau; ſi vous ſçaviez comme elle m'aime.

VALERE.

Mais ſi je vous prouve qu'elle ne vous aime que par intérêt ? car enfin vous m'avez promis d'examiner ſa conduite ſans prévention.

LA MALADE.

J'en conviens, & pour vous contenter, j'ai même réſolu de la mettre à certaines épreuves.... mais laiſſons cela pour le préſent, j'ai à vous parler d'autre choſe.

VALERE.

Volontiers, mais avant cela j'ai une grace à vous demander.

LA MALADE.

Hé quoi, Monſieur ?

VALERE.

C'eſt de vouloir bien écouter des propoſitions d'accommodement que votre niece vient

vous faire, & de vous réunir avec elle, pour rendre inutiles les projets que ce Normand a fondés sur votre diverſion. J'ai compris qu'il voudroit bien ſe joindre à l'une de vous pour plaider l'autre, c'eſt ce que je veux empêcher en vous accommodant. Je croi que vous avez quelque confiance en moi.

LA MALADE.

En pourriez-vous douter ?

VALERE.

Je veux être médiateur entre vous & votre niéce.

ANGELIQUE.

Monſieur eſt de vos amis, je veux bien qu'il ſoit mon Juge.

VALERE.

Me refuſerez-vous cette marque d'amitié ?

LA MALADE.

Pourrois-je vous refuſer quelque choſe ?

VALERE.

Ça voyons donc de quoi il s'agit.

LA MALADE.

Remettons la choſe à tantôt, car j'ai à vous entretenir de choſes plus importantes.

VALERE.

Rien n'eſt plus important pour vous qu'un accommodement.

LA MALADE.

A tantôt, vous dis-je ; ce que j'ai en tête

eſt plus preſſé, car cela me tient là d'une force....

VALERE.

Mais, Madame, conſiderez....

LA MALADE.

Conſiderez que vous me cauſez des impatiences.

VALERE.

Nous aurons bientôt terminé.

LA MALADE.

L'impatience m'étouffe, me deſſéche.

VALERE.

Madame....

LA MALADE.

Retirez-vous, ma niéce, c'eſt vous qui êtes cauſe que Monſieur ne m'écoute pas; ſi vous ne me laiſſez, point d'accommodement. Qu'on nous donne deux ſiéges.

(*Liſette fait apporter deux ſiéges.*)

SCENE VI.

LA MALADE, VALERE, LISETTE.

VALERE *à part.*

ELle me va parler de ſon amour, comment détourner cette converſation-là?

LA MALADE.

Monſieur, je n'ai pû encore vous entretenir

en particulier, car mon amie ne m'abandonne point. Elle eſt un peu jalouſe, elle craint que je ne vous aime plus qu'elle : croyez-vous qu'elle ait raiſon ?

VALERE.

Je ſuis ravi qu'elle ſoit abſente, nous nous entretiendrons plus librement ſur votre maladie ; j'ai une impatience extrême d'en apprendre les particularités.

LA MALADE.

Que vous êtes bon, Monſieur, que vous êtes bon !

VALERE.

Expliquez-moi donc à loiſir en quoi conſiſte votre mal.

LA MALADE.

Mon mal conſiſte en toutes ſortes de maux, à le bien prendre, car je ne puis dire que je ne ſouffre point; premierement je ſuis toujours dégoutée, & avec cela je mange, je mange, je mange, & ſi, je ne mange quaſi de rien, car le plus ſouvent je ne ſçai ce que je mange.

LISETTE.

C'eſt ce qne les Médecins appellent intempérie ; moi j'appelle cela intempérance.

LA MALADE.

Tu m'as in errompue .... où en étois-je ?

LISETTE.

Vous mangez, mangez, mangez, & après le manger c'eſt le dormir.

LA MALADE.

Oh ! le dormir, c'eſt ce que je n'ai jamais connu, je ne dors que par inſomnie, à force de n'avoir point dormi. On croiroit quelque fois que je m'endors après le dîner; mais ce n'eſt pas un ſommeil, que ce ſommeil-là, car je m'endors comme ſi je m'évanouiſſois. J'admire votre attention, Monſieur, je voudrois bien ſçavoir ſi cette compaſſion vous eſt naturelle, ou ſi c'eſt que vous ayez pitié de moi....

VALERE.

Ne perdons pas le fil de votre maladie : vous vous endormez, dites-vous, comme ſi vous vous vous évanouiſſiez. Et ſentez-vous quelque douleur ?

LA MALADE.

Oh tant, Monſieur, tant, tant ! mais ce qui me fait le plus ſouffrir, c'eſt ce qui ne ſe comprend point ; car le plus ſouvent toutes les douleurs ceſſent, & ſi c'eſt encore pis. Je ne ſens point de mal pour ainſi dire, & ſi, je ſuis comme une troublée. Vous comprenez bien ?

VALERE.

Oui da, oui.

LA MALADE.

Pour vous rendre cela plus ſenſible, imaginez-vous que c'eſt comme ſi tout d'un coup... je ne ſçai ſi je m'explique ... un gonflement, une touffeur.

VALERE.

Une vapeur ?

LA MALADE.

Fi, Monsieur, c'est mon aversion que des femmes à vapeurs ; à mon égard, c'est une espece de frémissement ... d'horreur .... là .... des anéantissemens ....

VALERE.

Des foiblesses.

LA MALADE.

Non, non, vous n'y êtes pas. Il y a bien de la foiblesse, si vous voulez, mais il y a aussi de la force : ce sont des alternatives ; mon poux va, va, va .... puis il s'arrête ; je m'appesantis, & je m'évapore tout d'un coup ; je m'éteins, & petit-à-petit je me rallume ; je sens des glaçons qui descendent, & un feu qui monte, monte, monte : vous voyez bien que tout cela est réel.

VALERE.

Je comprends que rien n'est pareil à la délicatesse de votre tempérament.

LA MALADE.

Oh ! de tempéremment, je n'en ai point ; mais Lucinde m'en fait un par artifice ; & je ne me soutiens que par un petit sachet cordial, qu'elle m'a mis à l'endroit du cœur.

VALERE.

Quelle momerie ! ce remede - là est aussi

faux que le Médecin qui vous le donne.

LA MALADE.

L'effet de mon cordial est visible. J'ai voulu quelquefois ôter le sachet pour un moment, à mesure que je l'éloigne, je sens que mon cœur s'en va.

LISETTE.

Votre cœur devroit être déja bien loin, car vous oubliâtes hier le cordial sur votre toilette.

LA MALADE *en tâtant.*

Je n'ai pas mon cordial! ah je n'en puis plus!

VALERE.

Vous voyez que l'imagination seule...

LA MALADE.

Je me sens bien, Monsieur, je m'évanouis; mon lit, mon lit, je m'évanouis, les jambes me manquent, les jambes me manquent.

LISETTE.

Allez vîte interrompre son évanouissement; servez-lui de cordial, & tâchons de mettre à profit l'absence de Lucinde.





ACTE IV.

SCENE I.

LUCINDE, LA VALE'E.

LUCINDE *en rentrant court à la chambre de la malade.*

VOyons au plus vîte si mon absence n'aura rien gâté.

LA VALE'E *venant après Lucinde.*

Quelle tromperie ! quelle trahison ! cette Lucinde est une grande scelerate ! ... ah vous voilà ! je ne sçai si vous m'avez entendu ; mais dans la colere où je suis, je recommencerai, si vous voulez.

LUCINDE.

Que veut dire cet insolent ?

LA VALE'E.

Tromper Monsieur le Marquis de Faussinville qui est la simplicité même, qui se fie à vous avec une cordialité, une ingénuité ! ...

LUCINDE

LUCINDE *fièrement.*

Que voulez-vous dire, mon ami?

LA VALE'E.

Voici le fait : En buvant avec un maître Clerc de mon pays (entre nous autres Normands , nous nous confions nos ſecrets , & ceux d'autrui même ,) il m'a montré certain projet de donation. Ciel ! me ſuis-je écrié, pendant qu'on nous promet! .... Quoi mon pays , m'a-t-il dit, cette Lucinde vous promet? oui vraiment, mon pays. Elle vous trompera, mon pays; mais ſa parole, mon pays? elle eſt de notre pays, mon pays.

LUCINDE.

Votre pays eſt un fripon.

LA VALE'E.

Ce n'eſt pas tout encore. Il m'a découvert certaines manigances....

LUCINDE.

Expliquez-vous?

LA VALE'E.

Ce n'eſt rien : ce ſont de petites fineſſes innocentes dont vous vous ſervez pour tirer de l'argent de votre amie , ſans qu'elle en ait la tête rompue ; avec certaines ſignatures .... Vous avez reçu pour vous ce que vous deviez recevoir pour elle. Or moi, qui ſuis connoiſſeur en écriture, j'ai vérifié que ces ſignatures de votre main ne ſont pas tout-à-fait fauſſes, ſi

vous voulez, pas auſſi tout-à-fait vrayes, ce ſont des ſignatures vrai-ſemblables.

LUCINDE *à part.*

Je ſuis perdue ! (*en le careſſant.*) Ecoutez, Monſieur, mon cher Monſieur.

LA VALE'E *mettant ſon chapeau, & prenant un air familier.*

Hé bien, ma chere Damoiſelle ?

LUCINDE.

A l'égard de ces ſignatures, vous vous êtes trompé; mais la donation eſt un ſecret qui m'eſt important. Je ſuis bienheureuſe que mon ſecret ſoit tombé entre les mains d'un honnête garçon comme vous, d'un bon enfant.

LA VALE'E.

Je ſuis bon, moi; mais mon maître ne vaut rien fâché, du moins.

LUCINDE.

Il entendra auſſi raiſon.

LA VALE'E.

Non, vous dis-je, non. Il eſt dans une fureur, dans une rage.... il va venir céans crier, tempêter, ſe venger. Je l'apperçois, il fulmine, il jette feu & flamme.



SCENE II.

LUCINDE, FAUSSINVILLE, LA VALE'E.

FAUSSINVILLE.

JE viens vous rendre hommage, Mademoiselle, vous applaudir, vous féliciter. Rien n'est plus aimable, plus charmant, que le tour d'adresse dont j'ai pensé être la dupe !

LUCINDE.

Je n'ai point eû dessein de vous tromper.

FAUSSINVILLE.

Ne dites pas cela pour votre honneur, je vous en estimerois bien moins : c'est la tromperie, c'est l'habileté qui me ravit. Oui la maniere adroite dont vous m'avez balotté, trigaudé, leurré, tourné, viré, m'enleve, m'enchante : vous me voyez passionné pour vous, & cela sans foiblesse ; car ce ne sont ni vos yeux, ni votre bouche, ni votre teint ; je ne suis point sensible à ces fadaises-là moi : ce qui me touche dans une femme, c'est un esprit subtil & façonné, un cœur politique : ne se passionner qu'avec réflexion, ruser naturellement, faire la naive & la franche en allant à ses fins. C'est par-là que vous m'avez gagné le cœur.

LUCINDE.

Ces louanges ne me conviennent pas ; mais enfin où en voulez-vous venir ?

FAUSSINVILLE.

Je ne puis encore en venir à rien : je suis si transporté d'admiration pour votre patelinage ; une affabilité, un langage, des paroles dorées. Vous me faites épouser votre amie demain, & vous la dépouillez de tout aujourd'hui ; cela est joliment imaginé, & très-agréablement conduit.

LUCINDE.

Je ne sçai plus comment je dois prendre ces faux éloges !

LA VALE'E.

Du bon côté, Mademoiselle, du bon côté. Mon Maître vous loue selon nos maximes.

FAUSSINVILLE.

Est-il rien de plus louable que l'art de se faire donner ? votre amie est riche & bête, vous avez de l'esprit, & rien avec ; c'est un partage injuste, vous corrigez l'injustice, cela est bon.

LUCINDE.

Je commence à comprendre, Monsieur, que je dois vous ouvrir mon cœur.

FAUSSINVILLE.

Voilà comme il faut parler.

LA VALE'E.

Vous êtes bien difficile à émouvoir.

LUCINDE.

Mon amie m'a voulu donner des marques de ſon amitié, j'avoue que je ſuis dans le deſſein de les accepter.

FAUSSINVILLE.

A l'égard de ce que vous avez reçu pour elle; elle vous l'auroit bien donné.

LA VALE'E.

Sans doute, mais un cœur noble répugne à recevoir: prendre ſubtilement fait plus de plaiſir.

FAUSSINVILLE.

Et n'engage point à reconnoiſſance. On n'aime guéres à avoir obligation : Je ſuis fait ainſi, tel que vous me voyez, & je remarque tant de conformité entre vous & moi, que nous étions nez l'un pour l'autre.

LA VALE'E.

Voilà le mot. Vous, mon Maître & la donation, vous êtes tous trois nés l'un pour l'autre.

FAUSSINVILLE.

Oui, je croi qu'il eſt à propos que vous deveniez ma femme, & voici pourquoi. Deux vertueux réunis ſe fortifient réciproquement; & ſeparés, nous nous détruirions.

LUCINDE.

Vous ne voudriez pas me détruire ?

FAUSSINVILLE.

Pardonnez-moi, & ma raiſon eſt que je ne

ſuis point dupe. Ainſi touchez-là, nous mourrons ennemis, ou mariés enſemble.

LA VALE'E *à part.*

Et peut-être l'un & l'autre.

FAUSSINVILLE.

Etes-vous devenue muette ? ma propoſition vous embaraſſe-t-elle ?

LUCINDE.

On feroit embaraſſée à moins, & une pareille affaire....

FAUSSINVILLE.

C'eſt une affaire de rien qu'un mariage ; un oui le termine.

LA VALE'E.

Une honnête fille & un Normand ne diſent oui que le plus tart qu'ils peuvent ; mais Madame eſt trop politique pour vous refuſer. Touchez-là, Monſieur, je vous donne ſa foi.

FAUSSINVILLE.

Oui, mais c'eſt l'héritiere qui fait la foi. Voici un modéle de duplicata promettant mariage......

LA VALE'E *pendant que Lucinde prend le papier & lit.*

C'eſt un chef-d'œuvre de compoſition ! je croi que cet ouvrage d'eſprit ſera de votre goût.

FAUSSINVILLE.

La pudeur empêche de parler, mais elle n'empêche pas d'écrire.

LA VALE'E.

Vous écrirez modeſtement votre nom au bas de cette promeſſe, & vous ſerez preſque mariés.

FAUSSINVILLE.

Par là vous me promettez pour votre dot tous les biens de votre amie.

LUCINDE.

Pour me déterminer ſur le conſentement que vous exigez de moi, il faudroit plus d'un jour; mais nous n'avons pas un moment à perdre, & il nous faut prendre de grandes meſures enſemble.

FAUSSINVILLE.

Vous conſentez, ne perdons plus de tems. La Valée, va toujours faire tranſcrire ceci, nous irons le ſigner dans un inſtant.

LA VALE'E.

Je vous attends chez le Notaire.

SCENE III.

LUCINDE, FAUSSINVILLE.

LUCINDE.

PUiſque nos intérêts ſont à préſent réunis, prenons des meſures ſi juſtes, que la donation ne nous manque point. Pour déterminer

la Malade, il faut que vous la menaciez de chicannes, d'embarras, de perſécutions.

FAUSSINVILLE.

Je ferai plus encore : pour la porter à deſhériter ſa niéce, je lui dirai qu'elle eſt venue me ſolliciter contr'elle, & que....

LUCINDE.

Elle vient ; feignons de....

SCENE IV.

FAUSSINVILLE, LUCINDE, LA MALADE.

LUCINDE.

OUi, Monſieur, vous êtes le plus grand chicaneur, le plus mal-honnête homme.. ah ma pauvre amie, je ſuis outrée de douleur! Hélas en quelles mains es-tu tombée! Monſieur croit, parce qu'il peut te ruiner, qu'il eſt en droit de le faire ſans miſéricorde.

LA MALADE.

Valere prendra mon parti, il a des amis en Normandie, & il leur écrit préſentement.

FAUSSINVILLE.

Tous les Normands ſe tiennent par la main, & je mene la clique, comptez votre procès perdu. Vous avez refuſé mes offres, j'ai accepté celles

celles de votre niéce, lorſqu'elle eſt venue ſe plaindre à moi pour vous plaider.

LA MALADE.

Ma niéce ſe joint à vous ? la petite effrontée !

FAUSSINVILLE.

Parlez mieux d'une aimable enfant qui ſe vient jetter entre mes bras ; je l'ai priſe ſous ma protection.

LUCINDE.

Vouloir plaider une tante ! il faut être bien denaturée !

FAUSSINVILLE.

Plaider une tante, un pere, une mere, il n'y a rien là de denaturé, c'eſt l'uſage de franche nature ; ainſi elle vous fera aſſigner en plein hyver pour vous tranſporter ſur les lieux.

LA MALADE.

Moi ! me tranſporter dans les hyvers ?

FAUSSINVILLE.

Préparez-vous à ſolliciter jour & nuit contre elle, nous verrons qui d'elle ou de vous ſe levera plus matin.

LA MALADE.

Me lever matin ? ah Ciel !

FAUSSINVILLE.

Nous verrons qui de vous deux tiendra plus long-tems pied à boule à la porte de l'audience.

LA MALADE.

Me tenir au vent d'une porte ! j'aimerois mieux perdre ma terre.

FAUSSINVILLE.

Quand vous l'aurez cedée, nous plaiderons pour le reste; car je prends votre niéce avec ses prétentions: elle m'avoit prié de vous cacher son dessein; mais pourquoi vous menager, nous sommes les plus forts: & ce qui prouve que j'ai en main de quoi vous abîmer, c'est que je ne veux nul accommodement avec vous.

SCENE V.

LUCINDE, LA MALADE.

LA MALADE.

HE bien, que dis-tu de ma coquine de niéce?

LUCINDE.

Tant qu'elle n'a voulu que me perdre moi, je l'ai menagée; mais c'est toi qu'elle attaque; je ne me possede plus; je me déclare ouvertement contr'elle, & je te conseille de te mettre à couvert de ses injustes prétentions.

LA MALADE.

Je suivrai tes conseils.

LUCINDE.

Si tu es sage, tu chargeras quelqu'un du fond de tes biens, de l'embarras, & des risques de la propriété.

LA MALADE.

C'eſt mon deſſein.

LUCINDE.

On te fera une bonne penſion ſûre & tranquille.

LA MALADE.

C'eſt à quoi j'aſpire ; je t'avois choiſie pour cela....

LUCINDE.

Tu me fis hier des offres par amitié , je les refuſai par délicateſſe ; car enfin , recevoir d'une perſonne qu'on aime deſintéreſſement, cela bleſſe , cela repugne.

LA MALADE.

Je m'apperçus bien que cela te faiſoit peine ; & pour ne plus bleſſer ta délicateſſe , j'ai changé de deſſein.

LUCINDE.

Tu es trop bonne , trop conſidérante.

LA MALADE.

Je conſidere encore que pour toi , comme pour moi , le ſoin de gouverner des biens eſt un tourment , un ſupplice.

LUCINDE.

Je veux me ſacrifier pour ton repos , je ne balance plus , j'accepte ta propoſition.

LA MALADE.

Non , ma bonne , non , il m'eſt venu d'autres idées.

LUCINDE.

D'autres idées ?

LA MALADE.

Plus avantageuſes pour toi ; car ſans te charger ni d'embarras, ni de proprieté, j'aurai ſoin de toi tant que je vivrai ; & quand je ſerai morte, nous n'aurons plus beſoin de rien.

SCENE VI.

LUCINDE, LA MALADE, VALERE, LISETTE.

VALERE.

MAdame, je viens d'écrire en Normandie pour quelqu'éclairciſſement ſur votre ſucceſſion.

LA MALADE.

Je ſuis déja laſſe de ſucceſſion. Qu'on eſt malheureux d'avoir du bien ! il faudroit une ſanté de fer pour y reſiſter ; je veux charger quelqu'un de toutes ces corvées-là ; & comme ce quelqu'un ne peut être que l'une des deux perſonnes que j'aime le mieux au monde, je ſuis bien aiſe de vous conſulter tous deux là-deſſus ; car j'ai deux partis à prendre, qui ſont très différens : premierement je puis me marier, ma bonne.

LUCINDE.

Te marier!

LA MALADE.

Ou ne me pas marier, Monſieur.

VALERE.

Vous êtes libre.

LA MALADE.

Pour gouverner mes biens, il faudroit un mari qui fut mon vrai ami; n'eſt-ce pas, ma bonne?

LUCINDE.

Où trouvera-t-on des maris qui ſoient les vrais amis de leurs femmes?

LA MALADE.

Si ce vrai ami ne veut point ſe marier, je donnerai tout à Lucinde; n'eſt-ce pas, Monſieur?

VALERE.

Quelque parti que vous preniez, il faut y penſer à loiſir.

LUCINDE.

Monſieur a raiſon, & je te conſeille de ſuſpendre un peu ta réſolution.

VALERE.

Le conſeil de Mademoiſelle eſt très-prudent.

LUCINDE.

Monſieur parle en homme ſage.

LA MALADE.

Vous êtes donc tous deux du même avis, vous me conſeillez d'attendre?

LUCINDE.

Sans doute.

VALERE.

Assurément.

LA MALADE.

Et moi je vous déclare que je veux me déterminer aujourd'hui d'une façon ou d'une autre.

LUCINDE.

Tu ne penses pas que c'est pour la vie.

VALERE.

L'affaire est importante.

LA MALADE.

Plus l'affaire est importante, & plus elle me pese; l'incertitude me cause une oppression, l'incertitude m'empêche de respirer. (*elle soupire tendrement*) Hé ! Monsieur, je ne sçaurois vivre sans respirer, c'est pourquoi conseillez-moi vîte. Je vous laisse seul pour y penser, & si je ne trouve pas en vous un ami qui me conseille comme il faut, je trouverai une amie qui acceptera tout mon bien. Allons, ma chere amie, allons.

VALERE.

Lisette.

LISETTE.

Monsieur.



SCENE VII.

VALERE, LISETTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

HE bien, Valere, dans quels ſentimens avez-vous laiſſé ma tante ?

VALERE.

Je n'ai pas la force de vous en rendre compte.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce à dire ? qu'y a-t-il de nouveau ?

LISETTE.

Votre tante veut que Valere ſoit votre oncle.

ANGELIQUE.

Ah Ciel !

LISETTE.

Jugez ſi elle pourra conſentir qu'il ne ſoit que ſon neveu.

ANGELIQUE.

Je ſçavois bien que ma tante ne vous aimeroit pas à demi.

LISETTE.

Elle veut lui donner ſon bien & ſa perſonne; c'eſt trop d'un article, n'eſt-ce pas ?

ANGELIQUE.

Elle veut épouſer Valere ?

LISETTE.

Et s'il la refuse, elle donnera tout à Lucinde.

ANGELIQUE.

Quel remede donc, Valere ?

VALERE.

Je n'y en vois point.

LISETTE.

Ni moi non plus ; mais Lucinde en trouvera bien elle, & travaillera pour vous, en croyant travailler pour elle. Elle revient, retirez-vous.

VALERE.

Quel conseil prendre ?

ANGELIQUE.

Que je suis malheureuse !

SCENE VIII.

LISETTE, LUCINDE, LA VALE'E.

LUCINDE.

AH Lisette, quel contre-tems ?

LA VALE'E.

Mon Maître vous attend pour signer le duplicata ; il s'impatiente.

LUCINDE.

Mon cher Monsieur, nos affaires vont mal.

LA VALE'E.

Hé comment cela ?

LUCINDE.

Je ne t'ai pas encore dit, Lisette, que je suis d'accord avec le Marquis, je t'expliquerai la chose ; mais il est question à présent d'agir tous de concert.

LISETTE.

J'ai autant d'intérêt que vous autres à rompre ce maudit mariage.

LA VALE'E.

Quel mariage donc ?

LUCINDE.

La Malade veut épouser certain jeune homme.

LA VALE'E.

Ah Ciel ! il la guerira de l'envie de vous donner son bien : adieu le fondement de notre societé.

LUCINDE.

Elle m'appelle, imaginez ensemble quelque expédient pour détourner ce mariage.



SCENE IX.

LISETTE, LA VALE'E.

LA VALE'E.

J'Imaginerai tout, pourvû que Lisette m'échauffe l'imagination par l'esperance.

LISETTE.

Il me vient une idée .... seriez-vous assez habile ....

LA VALE'E.

Pour peu que vous m'aimiez, vous dis-je ?

LISETTE.

Pour exécuter ....

LA VALE'E.

Je suis homme d'exécution.

LISETTE.

Suivez-moi, je vais vous instruire.



ACTE V.

SCENE I.

LUCINDE, LISETTE.

LUCINDE.

COncertons-nous un peu en particulier : je ne ſçai comment m'y prendre pour détourner mon amie du mariage ; il faut que je lui ſois devenue bien ſuſpecte, car je lui parle de ſes maux, & elle ne m'écoute plus.

LISETTE.

Ses maux occupent pourtant la premiere place dans ſon imagination, Valere n'y tient que la ſeconde ; vous voyez qu'elle eſt réſolue de conſulter pour ſon mariage cet habile Médecin qu'elle a tant ſouhaité de voir, & que vous craigniez tant qu'elle ne vît.

LUCINDE.

Je le crains encore, car c'eſt un Médecin de bonne foi qui lui dira naturellement qu'elle ſe porte bien, qu'elle peut ſe porter bien, & qu'elle peut ſe marier.

LISETTE.

Il lui dira tout le contraire.

LUCINDE.

Eſt-ce que tu l'as mis dans nos intérêts ?

LISETTE.

Vous n'êtes pas au fait.

LUCINDE.

Explique-toi donc ?

LISETTE.

On ne connoît ceans que la réputation de ce Médecin, on ne l'a point vû.

LUCINDE.

Hé bien ?

LISETTE.

Je ſubſtitue à ſa place ....

LUCINDE.

Hé qui ?

LISETTE.

Le valet de votre nouvel aſſocié, le valet de Fauſſinville.

LUCINDE.

Fort bien : il faut donc que j'aille au plus vîte ſigner la promeſſe de mariage dont je ſuis convenue avec lui ?

LISETTE.

Oüi, oüi, allez ; j'attends ici notre fameux Médecin. Je viens de le faire traveſtir, & de l'inſtruire ; il va paroître en habit décent.

LUCINDE.

Mais un valet soutiendra-t-il bien ce personnage?

LISETTE.

Diantre! celui-ci est un esprit universel; il a de l'étude & de l'ignorance, de la politesse & de l'effronterie; il est babillard, historien, nouvelliste, médisant; il sçait tout hors la médecine, & c'est ce qui met un Médecin en vogue parmi les Dames.

LUCINDE.

La malade vient; jouons bien notre jeu.

SCENE II.

LUCINDE, LA MALADE, LISETTE.

LA MALADE.

Que dites-vous donc là toutes deux?

LUCINDE.

Je querelle Lisette, de vouloir introduire ici un charlatan que je t'ai toujours défendu de voir.

LA MALADE.

Tu crains qu'il ne me conseille le mariage; je vois ton intérêt.

LUCINDE.

Je ne m'en cache point, je me déclare ou-

vertement contre un mariage qui romproit notre amitié.

LA MALADE.

Je ne t'en aimerai pas moins.

LUCINDE.

Quand on est marié, a-t-on le loisir d'avoir des amis ?

LISETTE.

Rien n'est plus opposé à l'union que le mariage.

LUCINDE.

Le mariage endurcit le cœur.

LISETTE.

Le mariage empoisonne l'humeur, aigrit le sang, fait murmurer, gronder, bouder, hargner, pointiller, picoter, quereller : les approches du mariage ont déja plombé votre teint, obscurci votre phisionomie....

LUCINDE.

Quoi je te verrois une phisionomie de femme, un visage marié !

LA MALADE.

Tout cela ne me fait point peur ; c'est ma santé qui doit décider de tout. Lisette, as-tu fait avertir ce Médecin ?

LUCINDE.

Tu as sa conversation en tête, je te suis suspecte, je te laisse en liberté.

SCENE III.

LA MALADE, LISETTE.

LISETTE.

JE me suis déchaînée contre le mariage en sa présence, car elle m'a pensé chasser vingt fois, parce que je n'entrois pas dans ses vûes intéressées ; elle a bien peur qu'un mari ne prenne sa place auprès de vous : franchement, je vous conseille moi d'épouser Valere.

LA MALADE.

Je t'ai toûjours trouvé fille de bon conseil.

LISETTE.

Epousez-le dès aujourd'hui, si votre santé vous le permet da.

LA MALADE *tristement.*

Oh bien entendu.

LISETTE.

Valere est si aimable !

LA MALADE *gayement.*

N'est-il pas vrai ?

LISETTE.

On dira peut-être que plus il est aimable, plus il sera nuisible à votre santé.

LA MALADE *tristement.*

C'est ce que je crains, Lisette : ce Méde-

cin me fait bien languir, que ne vient-il donc ?

LISETTE.

Je croi que le voici ; c'eſt lui-même.

SCENE IV.

LA MALADE, LISETTE, LA VALE'E *en Médecin.*

LA MALADE.

OU eſt-il donc ? je ne le vois point.

LISETTE.

Le voilà qui entre.

LA MALADE.

Cela, un Médecin ! tu te mocques.

LISETTE.

Ce n'eſt pas un Médecin de robe, c'eſt un Médecin d'épée.

LA VALE'E.

C'eſt la derniere mode, Madame, & toutes les femmes qui ſont curieuſes de leur ſanté, ont banni les Médecins noirs ; elles aiment mieux les Médecins de couleur : en effet ils ſont enjoués, galants, badins, traitent la Médecine cavaliérement.

LA MALADE.

On me l'a bien dit, Monſieur, que vous étiez

étiez un Médecin tout différent des autres.

LA VALE'E.

Rien de plus opposé que ma méthode, & la leur; car j'allonge la vie en abrégeant la maladie, les remédes & les consultations.

LA MALADE.

Abregez donc, Monsieur, & voyons si je puis me marier ou non.

LA VALE'E.

Mon intérêt seroit de vous conseiller le mariage sur l'étiquette; car le mariage produit le chagrin, le chagrin fait de la bile, la bile nourrit les malades, & les maladies nourrissent le Médecin.

LA MALADE.

Dépêchons, Monsieur, je vous prie.

LA VALE'E.

Je déciderai, Madame, quand je vous aurai fait seulement trente ou quarante questions sublimes; car je dédaigne le terre à terre de la Faculté.

LA MALADE *criant.*

Ah!

LISETTE.

Ah!

LA VALE'E.

Ah! est-ce une mort subite?

LA MALADE.

Ne parlez pas.

LA VALE'E *voulant tirer de sa poche une fiole.*

Un peu de mon eau ....

LA MALADE.

Ah la tête ! je viens d'entendre une sonnette perçante, c'est cette sonnette du voisin, qui m'a fait un tintamarre dans le crâne, comme un coup de tonnerre ; la fatale sonnette ! il faudra que je déloge pour cette sonnette-là.

LA VALE'E.

Je n'ai plus de questions à vous faire, Madame, & cette foiblesse de tête me fait connoître à fond la fragilité de votre constitution ; j'ai tant vû de ces cervaux à sonnettes : oui, Madame, sans vous étudier davantage, je lis dans votre tête à crâne ouvert, & j'y vois des membranes d'une délicatesse .... les fibres de votre cerveau ne sont pas plus gros que des cheveux.

LA MALADE.

Je ne m'étonne plus si ma tête est toûjours toute prête à rompre.

LA VALE'E.

Je conclus de là que les ressorts qui composent le reste de la machine, ne tiennent ensemble que par des filamens, dont la contexture est si fine, si fine ....

LA MALADE.

En effet, je sens quelquefois que je ne tiens à rien.

LA VALE'E.

Vous avez de petites veines si déliées, si fragiles, que le moindre bouillonnement est capable de les faire crever.

LA MALADE.

Vous me faites trembler, Monsieur, car mon sang ne coule qu'à gros bouillons.

LA VALE'E.

Il faut le calmer, Madame, & sur ce pied-là les moindres passions vous sont mortelles.

LA MALADE.

Quoi, Monsieur, il ne me seroit pas permis d'aimer un honnête homme?

LA VALE'E.

Non : l'amour est de l'arsenic pour vous.

SCENE V.

LA MALADE, VALERE, LISETTE, LA VALE'E.

VALERE.

Madame, je viens vous donner avis que....

LISETTE *à Valere.*

Chut.

LA MALADE.

Ah Valere!

LA VALE'E.

La moindre agitation paſſionnée acheveroit de briſer les reſſorts....

LA MALADE *à Valere.*

Ah Monſieur! je ſuis bien plus malade que je ne penſois.

LA VALE'E.

Pour guerir, il faut vous enſevelir dans une tranquillité pareſſeuſe.

LISETTE.

Dans un repos oiſif.

LA VALE'E.

Je vous ordonne un engourdiſſement de paſſion.

LISETTE.

Une inanition d'ame.

LA VALE'E.

Une inquiétude indolente.

LA MALADE *à Valere.*

Vous comprenez bien, Monſieur, que tout cela eſt très-oppoſé au mariage.

VALERE.

J'en ſuis très-perſuadé.

LA VALE'E.

Voyons encore s'il n'y auroit point dans le poux de Madame, quelque reſſource pour le mariage : ah Ciel!

LA MALADE.

Qu'y a-t-il?

LA VALE'E.

Hon.

LA MALADE.

Vous ne dites mot.

LA VALE'E.

Je calcule que vous n'avez de la vie, que ce qu'il vous en faut tout juste : non, Monsieur, si elle donnoit la vie à un enfant pas plus gros que le poing, il ne lui en resteroit plus pour elle.

LA MALADE.

Enfin, Monsieur, ma destinée veut que je ne sois propre à rien dans le monde, qu'à prendre un parti que je vous dirai : Monsieur le Médecin, entrez dans ma chambre, j'irai vous satisfaire dans un moment.

LA VALE'E *à part.*

Quel mistere est-ceci ?

SCENE VI.

LA MALADE, VALERE, LUCINDE, LISETTE, LA VALE'E.

LUCINDE.

Puisque Monsieur est de la consultation ; j'en puis bien être aussi.

LA MALADE.

Tout est decidé : Monsieur le Médecin, laissez-nous donc un moment.

LA VALE'E *à part.*

Il se va passer là quelque chose qui pourroit être contre les intérêts de mon Maître ; allons vîte l'avertir.

SCENE VII.

LA MALADE, VALERE, LUCINDE LISETTE.

LISETTE *après avoir conduit la Valée des yeux.*

LEs jeunes Médecins sont curieux !

LA MALADE.

Je suis bien aise de vous tenir là tous deux ensemble, pour me débarrasser au plus vîte la tête d'une derniere résolution que j'avois prise dès tantôt, car je me doutois bien que j'étois confisquée : je vous dirai donc que ma tendresse pour Monsieur, est toute fondée sur l'estime : je ne l'épousois que pour l'enrichir, & l'attacher à moi, mais je puis vous enrichir tous deux, & vous attacher à moi en vous mariant ensemble.

LUCINDE.

Me marier avec Monsieur !

LISETTE *à part.*

En voilà bien d'une autre ; tout est perdu.

LUCINDE.

Non, ma bonne, non, je ne veux point me marier.

LA MALADE.

Je sçai bien que vous ne vous entraimez guéres, c'est pour cela que je veux vous marier ensemble; car vous ne vous aimerez que pour l'amour de moi. Ahy, (*baissant sa voix.*) Je n'en puis plus; je vous conjure de ne me pas faire parler davantage.... ah la gorge! ma voix est éteinte.

LUCINDE.

Je n'écoute pas tes propositions.

LA MALADE *en râlant.*

Je le veux.

LUCINDE.

Je n'épouserai jamais que toi.

LA MALADE *encore.*

Je le veux.

LUCINDE.

Non, te dis-je.

LA MALADE *haussant la voix & glapissant.*

Je le veux, je le veux, je le veux. Tu me fais parler, tu me contredis, tu m'obstines le sang, mon sang bouillonne, il se rompra quelque petite veine, & ce sera toi qui m'auras tuée.

LUCINDE.

Non, ma chere, non; tu es en péril, je

consens à tout : ah Lisette ! aidez-moi à me résoudre ; Valere acceptera le parti, car il n'en veut qu'au bien. (*à part bas à Lisette.*) Je l'accepte aussi moi, ce mariage-ci est le plus sûr ; vas vîte amuser Faussinville, pendant que j'épouserai Valere. (*haut à la Malade.*) Ah ma bonne, que tu es cruelle !

VALERE.

Où tout ceci nous menera-t-il ?

SCENE VIII.

LA MALADE, VALERE, LUCINDE, FAUSSINVILLE, LISETTE.

LA MALADE.

JE vous ferai la donation à vous deux.

FAUSSINVILLE *à part.*

Qu'entens-je ! on me trahit.

LUCINDE.

Mais je m'apperçois que j'oublie tout pour toi, jusqu'a la bienséance ; & sans sçavoir les sentimens de Monsieur, j'ai consenti à l'épouser.

FAUSSINVILLE.

A l'épouser, dites-vous ?

LUCINDE.

Ah Ciel !

FAUSSINVILLE

FAUSSINVILLE *haut.*

Oh parbleu, j'empêcherai bien ce mariage; j'ai tout entendu, je prends le plus sûr parti; lisez, Monsieur, c'est une promesse de mariage qu'elle vient de me signer.

LUCINDE.

Je suis perdue, je suis perdue. (*elle s'en va*)

SCENE IX.

LA MALADE, LISETTE, VALERE, FAUSSINVILLE.

LA MALADE.

QU'est-ce donc que tout ceci?

VALERE.

Sa perfidie est claire; lisez à votre tour, Madame.

FAUSSINVILLE.

Elle me promet pour sa dot tout votre bien.

LA MALADE.

La perfide! elle disoit que c'étoit ma niéce qui s'entendoit avec Monsieur, & c'étoit elle-même; que de tromperies ceci me fait appercevoir!.... vous me le disiez bien, Valere, elle ne m'aimoit que par intérêt.

FAUSSINVILLE.

Je n'ai tiré d'elle cet écrit que pour vous

desinfatuer d'une créature, qui m'empêchoit de m'accommoder avec vous : cela sera facile à présent ; & l'accommodement le plus naturel, c'est que vous me donniez votre niéce.

ANGELIQUE.

Ma tante, je ne veux pas que vous soyez heureuse à demi ; on vous a délivrée d'une amie scélérate, je vais vous délivrer encore du plus malhonnête homme du monde.

FAUSSINVILLE.

Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Non, non, Monsieur, je veux prouver à ma tante le mépris que j'ai pour vous, & la tendresse que j'ai pour elle ; & afin que vous ne puissiez jamais la chicanner en mon nom, je lui cede tous mes droits sur la succession nouvelle ; oui ma tante, je veux bien dépendre entiérement de vos bontés, puisque Lucinde n'en empêchera plus l'effet.

LA MALADE.

Je suis charmée de votre procedé ! j'ouvre les yeux, ma niéce, & je vois que c'est vous qui êtes ma vraye amie.

LISETTE.

Vous voilà réunies; quelle douleur pour Monsieur, le testament reste inutile entre ses mains !

FAUSSINVILLE *à part.*

Et c'est ce qui fait ma rage ; je perds la tante,

je perds la niéce ; & ce qui me désespere, je perds une occasion de plaider, que je ne retrouverai de ma vie.

SCENE DERNIERE.

LA MALADE, ANGELIQUE, VALERE LISETTE.

LA MALADE.

C'Est donc vous, Monsieur, qui me délivrez de tous mes ennemis ?

LISETTE.

Par ma foi il me vient une bonne pensée.

LA MALADE.

Hé quoi, Lisette ?

LISETTE.

Pour engager un si bon ami à se charger de la fatigue de vos affaires, faites une forte alliance avec lui ; vous vouliez lui donner votre fausse amie, donnez-lui votre véritable.

LA MALADE.

Ha, ha, mais vraiment....

LISETTE.

Vous êtes sûr de leur attachement pour vous.

LA MALADE.

Si ma niéce & mon bien.... n'est-ce pas, Monsieur.

LISETTE.

N'eſt-ce pas, Mademoiſelle ?

VALERE.

Si vous le ſouhaitiez, & qu'elle y conſentît....

ANGELIQUE.

Ma tante vous a tant d'obligation, que je ſerois ingrate de ne vous pas attacher à elle par des liens ſolides.

LA MALADE.

Ne me faites donc pas languir ; je ſuis laſſe d'être debout, mariez-vous vîte, que je m'aille mettre au lit.

LISETTE.

Allons, ſoyez recompenſez ; les ſcélérats ſont punis & nous guerirons la Malade.



L'ESPRIT
DE
CONTRADICTION,

COMEDIE EN UN ACTE,

Representée pour la premiere fois, le 27 Août 1700.

ACTEURS.

Mr. ORONTE.

Mad. ORONTE.

LUCAS, Jardinier.

ANGELIQUE, fille de Mr. Oronte.

VALERE, Amant d'Angelique.

Mr THIBAUDOIS.

LE NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scene est à la maison de Campagne de Monsieur Oronte.



L'ESPRIT DE CONTRADICTION,

COMEDIE.

SCENE I.

ORONTE, LUCAS.

LUCAS *en colere.*

MOrgué de la contrediseuse, & de sa contredition!

ORONTE.

Là, là, doucement.

LUCAS.

Non Monsieur; je ne peu pu duré avec l'esprit de Madame vote femme.

ORONTE.

Il faut l'excuser, car l'esprit de contradiction lui est naturel.

LUCAS.

Qu'à vou contredise tout son sou, vou qui êtes son mari, ça est naturel ça : mais y n'est pas naturel qu'à vienne contredire mon jardin.

ORONTE.

Patience, Lucas, patience.

LUCAS.

Tou-franc, je n'aime point à être Jardinier là où l'y a des femmes ; car eune femme dan un jardin, fait pu de degât qu'un millier de taupes.

ORONTE.

Tu as raison, & ma femme a tort.

LUCAS.

Al arrache ce que j'ai planté ; a replante ce que j'ai arraché. Quand je grefe du boncrequin, a di que c'est de la bargamote ; là où j'ai planté des choux, a veut qu'il y vienne des raves ; n'y a rien don a ne s'avise pour alé à rebours de moi. Hier al vloit, pour avoir des preunes pu grosses, qu'on les semi su couche comme des melons. Je croi, Gueu me pardonne, qu'à me fera bientôt planter des citrouilles en espalier.

ORONTE.

Elle n'est pas raisonnable ; mais laissons cela, Lucas ; parlons de marier ma fille. J'ai besoin là-dessus de ton conseil.

LUCAS.

Gnia pu de conseil dan ma tête, drès que j'ai disputé avec Madame ; ça me met en friche, moi & mon jardin. Et pi, c'est qu'à me vient de bailler mon congé.

ORONTE.

Tu ne sortiras point ; va, je te soutiendrai.

LUCAS.

Comment me soutiendriais-vou contr'elle, qu'ou ne pouvé pas vous y soutenir vous-même ? Hé vous dis-je pas toujou, qu'ous êtes trop docile ? drès qu'a veut queuque chose, vous dite oui ; drès qu'a voi qu'ou dite oui, a dit non ; & vous le dite itou, & pi a redi oui par controvarse, & vous voulez bian.

ORONTE.

Que veux-tu Lucas ! j'aime ma femme ; elle n'a point d'autre plaisir que de faire tout le contraire de ce que je veux, je lui laisse cette petite satisfaction-là.

LUCAS.

Vou l'y laisserais donc itou la petite satisfaction de .... si c'étoit son plaisir da, mais gnia rien à craindre, son himeur est tro revêche pour ça. Tant y a Monsieu, qu'en cas de votre fille, si je n'étois pu cian, comment feriais-vous? car gn'y a que moi qui a assé d'entendement pour faire revirer l'esprit de vote fame ; vous n'y entendé rian, vous.

ORONTE.

Je conviens que tu as plus d'imagination que moi, & plus de bon ſens que bien des Philoſophes qui n'en ont point.

LUCAS.

Tené, Monſieu; l'i a des payſans qui ont la philoſophie d'avoir de l'eſprit en argent; ma philoſophie à moi, c'eſt de gouvarner la vie du monde par mon mequié de Jardinier. Vou vlé marier vote fille, par parenteſe; vou ne ſçavé ce qui en ſera; mais moi j'ai vû tout ça dans mon jardinage; car j'ai di, quand Madame vient dans mon jardin, & qu'al voit qu'eun arbre eſt d'himeur à profiter au ſoleil, al le plante à l'ombre. O, ſi al voit que ſa fille eſt d'himeur à profiter en mariage, al la plantera dans un Couvent.

ORONTE.

Tu me l'as fort bien dit; ſi ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle faſſe mine d'y penſer, ni moi non plus.

LUCAS.

Madame m'a voulu faire jaſer là-deſſus: Mais, Lucas, m'a-t-elle dit, qu'eſt-ce que tu penſes de ce mariage-là? Je n'en ſçai rian, Madame. Mais ma fille, parci; néant. Mais, mon mari par-là; motus. Et parce qu'al a vû que je ne l'y baillois pas de quoi contredire, c'eſt pour ça qu'a m'a chaſſé: mais ce ne ſera rian; car a me

chaſſe comme ça tou les jours, & j'ai des fineſſes pour qu'à me reſlate par contredition. La vla qui viant dans ſt'allée-ci; laiſſes-moi me raccommoder tout ſeul.

ORONTE.

Je vais t'attendre ſous ce berceau.

LUCAS *ſeul.*

Je ſerois morgué bien fâché de quitter ce Bourgeois-ci; ſa bourgeoiſerie eſt pu argenteuſe, que ben des Gentilhomeries que l'y a.

SCENE II.

LUCAS, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

VEnez-vous de vous mettre ſous la protection de mon mari? il peut m'ordonner de vous garder ceans; mais à coup ſûr, je ne lui obéirai pas. Allons, vîte; venez me rendre les clefs, & que je vous paye vos gages.

LUCAS *d'un ton pleureur.*

Je ſuis bian fâché de vous quitter. (*il ſe rétourne pour rire.*) Ha, ha, ha, ha.

Mad. ORONTE.

Vous riez, je crois.

LUCAS.

(*Il pleure*) Cela m'afflige. (*Il rit en ſe retournant.*) Ha, ha, ha!

Mad. ORONTE.

Qu'est-ce à dire donc ?

LUCAS.

Rien, rien. (*il rit*) Ha, ha, ha!... (*tristement*) ça, Madame, je vas vous rendre vos clefs.

Mad. ORONTE.

Je veux sçavoir de quoi vous riez.

LUCAS *ne se cachant plus pour rire.*

Ha, ha, ha, ha! je ne peu pu me retenir ; aussi ben me vla tout chassé, je ne vous crain pu. Ha, ha! je riois d'un drôle de tour que je vous ai fait. Ha, ha! tou franc, c'est que comme l'y a long-tems que je sis las de votre himeur acariâte, & que je veux vous planté là ; j'ai di à par moi, si Madame voit que je veux mon congé, a ne sera pas de st'avis : si je veux être payé de mes gages, a me les requinra pour n'être pas de mon opinion : oh faut mieux que je la fâche, afin qu'a me chasse par elle-même.

Mad. ORONTE.

Quoi! afin que je vous chasse!

LUCAS.

Je vous ai fai eune querelle ; ha, ha!..... mais je vas vous bailler vos clefs.

Mad. ORONTE.

Oui, pour me faire piéce, vous avez résolu de me laisser tout d'un coup sans Jardinier ?

LUCAS.

C'eſt pour ça que je m'en vas.

Mad. ORONTE.

Vous vous en irez quand j'en aurai un autre.

LUCAS.

Ce ſera drès tout-à-l'heure.

Mad. ORONTE.

Vous attendrez au moins juſqu'à demain.

LUCAS.

Demain vous ne ſeriais pu en train de me chaſſer, je veux vous quitter.

Mad. ORONTE.

Oh! il ne ſera pas dit que je ſerai votre dupe. Vous voulez me quitter, & moi je ne veux pas que vous me quittiez.

LUCAS.

On ne requint poin les gens malgré eux; & vous éte d'une himeur ....

Mad. ORONTE.

Ouais! mon humeur eſt donc bien terrible ?

LUCAS.

Tanquia que j'en ſouffre tro.

Mad. ORONTE.

Suis-je ſi méchante dans le fond?

LUCAS.

Morgué nani, je ſçai bian que ce n'eſt pas par malice qu'ou faite endéver tout le monde: mais c'eſt que vote volonté eſt du naturel des

hiboux ; a ne va jamais de compagnie avec la volonté des autres.

Mad. ORONTE.

C'eſt une étrange choſe que la prévention ! car il n'y a guéres de femme qui contrediſe moins que moi.

LUCAS.

Gn'en a guere, c'eſt vrai.

Mad. ORONTE.

Je ne contredis jamais, à le bien prendre ; mais c'eſt que je n'aime point qu'on me contrediſe. Par exemple, je me ſuis fâchée contre toi pour ton obſtination. Pourquoi t'obſtines-tu à me cacher ce que je veux découvrir ? Ne ſçai-je pas que tu es le conſeil, l'oracle de mon mari ? il t'a fait confidence ſans doute du deſſein qu'il a pour Angelique ?

LUCAS.

Hé ! il m'en a dit queuque petite choſe.

Mad. ORONTE.

Ha ! voilà parler cela !

LUCAS.

Je me doute bien itou de la penſée de Mademoiſelle Angelique.

Mad. ORONTE.

Oui ?

LUCAS.

Je ſçai ben encore mon avis à moi, ſu tou ça.

Mad. ORONTE.

Hé bien, Lucas ?

LUCAS.

Mais ni de ma penſée, ni de celle de Monſieu, ni de celle de votre fille, je ne vous en dirai, non pu qu'il en pleut.

Mad. ORONTE.

Lucas, je t'en prie, dis-moi.

LUCAS.

Vou n'en ſçaurais rian, vous dis-je, car je vous vois veni. Vous êtes tanto ſur le oui, tanto ſur le non. Je la marierai, je ne la marierai pas ; qu'en dit-il, qu'en dit-elle ? & tou ça, juſqu'à ce qu'ou voyais tous les chemins que les autres enfileront, pour en prendre eun tout de guingouois, qui ne ravienne à pas eun de ceux-là.

Mad. ORONTE.

Au contraire, je ſuis toujours dans le bon chemin, & chacun ſe détourne de moi par malice. En un mot, je ſçais qu'on a ceans quelque deſſein contraire au mien. Mais j'apperçois ma fille, il faut que je lui reparle encore. Hola, Angelique, hola ; venez un peu ici.

LUCAS *à part.*

Allons retrouvé Monſieu ſous le barciau.

SCENE III.

MADAME ORONTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

QUe souhaitez-vous de moi, ma mere ?

Mad. ORONTE.

Vous parler encore, ma fille.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

Mad. ORONTE.

J'ai tous les sujets du monde de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une dissimulée : mais je suis bonne, raisonnable ; & avant que de disposer de vous de maniere ou d'autre, je veux consulter votre inclination. Parlez-moi donc sincérement une fois en votre vie ; voulez-vous être mariée ou non ?

ANGELIQUE.

Je vous ai déja dit, ma mere, que je ne dois pas avoir de volonté.

Mad. ORONTE.

Vous en avez pourtant, avouez-le moi ; je n'ai en vûe que votre satisfaction, ouvrez moi votre cœur ; la, parlez naturellement : vous imaginez-vous que le mariage puisse rendre une fille heureuse ?

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Je vois quelques femmes qui ſe louent de leur état.

Mad. ORONTE.

Ah ! je commence à vous entendre.

ANGELIQUE.

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

Mad. ORONTE.

Je ne vous entends plus. Dites-moi un peu ; vous avez vû cette nouvelle mariée qui va de porte en porte ſe faire applaudir du choix qu'elle a fait : écoutez-vous ſes diſcours avec plaiſir ?

ANGELIQUE.

Oui vraiment, ma mere.

Mad. ORONTE.

Vous ſouhaitez donc d'être mariée ?

ANGELIQUE.

Point du tout ; car cette femme vint hier affliger par ſes plaintes la même aſſemblée qu'elle avoit fatiguée l'autre jour par l'éloge de ſon époux.

Mad. ORONTE.

C'eſt-à-dire que vous ne voulez point riſquer de prendre un mari ?

ANGELIQUE.

Je ne dis pas cela, ma mere.

Mad. ORONTE.

Que dites-vous donc ? Car enfin vous envi-

ſagez le mariage, ou comme un bien, ou comme un mal ; ou vous le ſouhaitez, ou vous le craignez.

ANGELIQUE.

Je ne le ſouhaite ni ne le crains ; je n'ai fait là-deſſus que de ſimples réflexions, ſur leſquelles je n'ai pris aucun parti. Les raiſons pour & contre me paroiſſent à peu près égales ; c'eſt ce qui a ſuſpendu mon choix juſqu'à préſent.

Mad. ORONTE.

Oh ! cette ſuſpenſion commence à m'impatienter ; & vous avez trop d'eſprit pour reſter dans une ſituation ſi indolente.

ANGELIQUE.

C'eſt la ſituation où une fille doit être, afin que ſa mere puiſſe la déterminer ſans peine.

Mad. ORONTE.

Mais ſi je vous déterminois au mariage ?

ANGELIQUE.

Mes raiſons pour le mariage deviendroient les plus fortes ; car la raiſon du devoir me feroit oublier toutes les raiſons contraires.

Mad. ORONTE.

Et ſi je vous détermine à reſter fille ?

ANGELIQUE.

Pour lors les raiſons contre le mariage me paroîtront les meilleures.

Mad. ORONTE.

Quels diſcours ! quels travers d'eſprit ! je n'y

puis plus tenir. Quoi! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination ?

ANGELIQUE.

Mon inclination est de suivre la vôtre.

Mad. ORONTE.

Elle n'en démordra pas, non.

ANGELIQUE.

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

Mad. ORONTE.

Quelle obstination! quel acharnement!

ANGELIQUE.

Ce n'est point par obstination.

Mad. ORONTE.

Quoi! vous me contredirez sans cesse?

ANGELIQUE.

Vouloir tout ce que vous voulez, est-ce vous contredire?

Mad. ORONTE.

Oui, oui, oui; car je veux que vous ayez une volonté, & vous n'en voulez point avoir.

ANGELIQUE.

Mais, ma mere....

Mad. ORONTE.

Vous me poussez à bout, taisez-vous. On dira encore que j'ai tort! cependant c'est vous, oui, c'est votre esprit, qu'on peut appeller vraiment un esprit de contradiction. Je ne puis plus

vivre avec vous : une fille comme cela est un vrai fleau domestique, je veux m'en défaire absolument. Oui, Mademoiselle, je vous marierai dès-aujourd'hui. Voilà deux partis qui se présentent, Valere d'un côté, Monsieur Thibaudois de l'autre : je ne vous ferai pas l'honneur, non, de vous donner le choix : vous épouserez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant consulter encore votre pere : si ses idées sont raisonnables, j'y donnerai les mains : si elles ne le sont pas, hon !

SCENE IV.

ANGELIQUE.

QUelle violence il faut que je me fasse, sincere comme je la suis naturellement, d'être contrainte à dissimuler avec tout le monde ! cependant je n'ose me confier à personne dans la situation où je vois les choses.

SCENE V.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE.

ME voici encore, Mademoiselle, & j'ai résolu de ne point retourner à Paris que vous ne vous soyez expliquée avec moi. Je vous l'avoue, vos manieres ont mis ma patience à bout : je suis outré, non, je ne me possede plus, quand je pense que depuis le tems que je viens céans, ni mon amour, ni mon respect, ni mes prieres, ni mes reproches, n'ont encore pû vous arracher une seule parole, sur quoi je puisse tabler.... Quand je vous parle de la plus violente passion qui fût jamais, vous m'écoutez avec une tranquillité, une indolence incompréhensible : car enfin on témoigne aux gens ou de la reconnoissance, ou du mépris, ou de la pitié, ou de la colere. Juste Ciel ! que dois-je donc juger d'un silence si obstiné ?

ANGELIQUE.

Vous devez juger que je suis prudente, & rien plus.

VALERE.

Mais enfin approuvez-vous mon amour, ou le condamnez-vous ?

ANGELIQUE.

Je n'en sçais rien.

VALERE.

Quoi toûjours sur le même ton ?

ANGELIQUE.

Vous ne vous êtes point encore apperçu que j'eusse aucune inclination pour vous, n'est-ce pas ?

VALERE.

C'est ce qui me désole.

ANGELIQUE.

Vous n'avez pas remarqué non plus que j'aye de l'aversion....

VALERE.

Non vraiment, mais cela ne suffit pas.

ANGELIQUE.

Cela suffit pour moi ; car j'ai intérêt d'être impénétrable à votre curiosité. Ne vous ai-je pas dit déja, que j'ai formé certain projet pour mon établissement, & que suivant ce projet, il ne faut pas que ma mere sache si je vous aime, ou si j'en aime un autre. Il faut que mon pere l'ignore aussi, & par consequent, que vous l'ignoriez vous-même : car si vous le sçaviez, mon pere, ma mere, & tous ceux qui vous voyent en seroient bientôt instruits.

VALERE.

Vous me croyez donc bien indiscret ?

ANGELIQUE.

Non, mais votre vivacité vous tient lieu d'indiscrétion.

VALERE.

Je sçai moderer cette vivacité. Par exemple, au moment que je vous parle, je me possede plus que vous ne pensez, & je vous jure qu'un mot d'éclaircissement, oui, un seul mot de votre bouche, va me rendre aussi tranquille que vous.

ANGELIQUE.

Mais si ce mot étoit que je n'ai nul dessein de vous épouser?

VALERE.

Ah! c'est ce que vous n'osez me dire. Qu'entens-je? juste ciel!

ANGELIQUE.

Vous n'êtes pas tranquille; le seriez-vous davantage, si je vous promettois de n'être jamais à d'autre qu'à vous.

VALERE.

Si vous me le promettiez, ah! j'en mourrois de plaisir: oui, mon bonheur seroit si grand...

ANGELIQUE.

Que vous iriez le publier aussi-tôt. Voilà comment vos transports de joye, ou vos desespoirs outrés, pourroient divulguer mon secret, & dès que ma mere sçauroit le choix que je veux faire, elle en feroit un contraire à coup

sûr : ainsi trouvez bon que je vous laisse ignorer mes desseins.

VALERE.

Je ne les ignore plus, ingrate : & puisqu'il faut vous le dire, je viens d'apprendre céans que vous épousez aujourd'hui Monsieur Thibaudois.

ANGELIQUE.

Cela pourroit être.

VALERE.

C'est pour cela que je suis revenu sur mes pas.....

ANGELIQUE.

Hébien, retournez-vous-en.

VALERE.

Et c'est ce qui m'a fait comprendre toute votre politique. Je vois que vous m'avez ménagé jusqu'à présent, parce que je suis ami de votre mere. Vous craignez qu'irrité par vos refus, je n'empêche ce mariage.....

ANGELIQUE.

Empêcher ce mariage ! Je vous crois trop galant homme pour empêcher un établissement avantageux pour moi.

VALERE.

Non, cruelle, non : ne craignez rien. Si vous pouvez être heureuse avec un autre, j'en mourrai de douleur, mais je ne m'y opposerai point.

ANGELIQUE.

Vous pourriez traverser mes desseins, mais s'il est vrai que je n'ai point d'inclination pour vous, vous ne la ferez pas venir à force de me chagriner. Prenez donc le parti qui me convient. Ne voyez aujourd'hui ni mon pere ni ma mere ; je vous ai défendu de paroître ici, retirez-vous, je vous prie.

VALERE.

J'obéis aveuglément : mais si vous me trompez ....

ANGELIQUE.

Je ne vous tromperai point, car je ne vous promets rien.

VALERE.

Si vous me trompez, vous êtes la plus cruelle, la plus ....

ANGELIQUE.

Oh ! pour me dire des injures, attendez que je les aye méritées. Je les mériterai peut-être bien-tôt, ne vous impatientez point.

VALERE.

Quoi ! vous pourriez ....

ANGELIQUE.

Voilà mon pere, partez vîte.

SCENE IV.

ANGELIQUE, ORONTE.

ORONTE.

Réjouis-toi, ma fille, réjouis-toi; tu seras mariée selon mes desirs. Je triomphe, & je l'emporterai enfin sur ma femme.

ANGELIQUE.

Ah, mon pere! je crains bien....

ORONTE.

Je l'emporterai, te dis-je; car elle vient de me proposer d'elle-même ce que je veux, & je n'ai pas fait mine de le souhaiter, de peur qu'elle ne change de dessein.

ANGELIQUE.

Si la pensée est venue d'elle, l'exécution suivra bientôt.

ORONTE.

Oui, ma fille; les gros biens de Monsieur Thibaudois plaisent à ma femme comme à moi. En effet, un riche Négociant est un trésor pour une fille comme toi, qui n'a pas d'amourette en tête. A la verité Monsieur Thibaudois est un peu rustique, un peu grossier; mais il est franc.

ANGELIQUE.

Je pardonne la grossiéreté en faveur de la franchise.

ORONTE.

On trouve qu'il n'a point d'esprit ; je trouve moi qu'il en auroit beaucoup, s'il pouvoit seulement se desaccoutumer de dire à tort & à travers des choses où il n'y a ni rime ni raison. Il a encore une autre mauvaise habitude, c'est de tutayer tout le monde ; il tutaye jusqu'à des femmes qu'il n'a jamais vûes.

SCENE VII.

ANGELIQUE, ORONTE, MONSIEUR THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS *étalant une grande veste dorée, paremens larges, gros ventre, & les deux mains pleines de grosses bagues dans tous les doigts.*

HE ben, voisin, hé ben, hé ben, ta femme dit donc que .... mais que dit-elle donc cette femme ? Ha ! te voilà toi, fille ! hé ben, hé ben, quand épouserons-nous ?

ANGELIQUE.

Je ne sçai.

ORONTE.

Cela n'est pas encore fait.

THIBAUDOIS.

Si fait, si fait, c'est fait ; oui, oui, va An-

gelique, je te baille ma foi. Quin, vla des bagues à mes doigts, prends la plus grosse.

ANGELIQUE.

Nous n'en sommes pas encore là.

ORONTE.

Il faut que nous déliberions.

THIBAUDOIS.

Déliberons, déliberons.

ANGELIQUE.

Il faut prendre des mesures.

THIBAUDOIS *prenant les mains d'Angelique.*

Prenons, prenons.

ANGELIQUE.

Pendant que vous délibererez, il est à propos que je me tienne auprès de ma mere.

ORONTE.

Va vîte, nous n'avons point de tems à perdre.

THIBAUDOIS.

Cela presse, oui. Attends, attends, je veux te voir encore, cela m'égaye; parlons de chose & d'autre; conte moi un peu....

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous conte ?

THIBAUDOIS.

Mais conte-moi, conte... tu es bien gentille dea, conte-moi un peu ça...

ANGELIQUE.

Il eſt tems que j'aille....

THIBAUDOIS *la tenant toujours par le bras.*

Ho, je veux que tu me contes.... Hé ben, je t'aime de tout mon cœur dea, conte-moi un peu ça ?

ANGELIQUE.

Vous m'aimez ? je vous en ſuis obligée, voilà le conte fini.

THIBAUDOIS.

Voilà le conte fini : hé ben, comment fais-tu ce conte-là ? conte-moi donc....

ORONTE *ôtant la main de Thibaudois de celle d'Angelique.*

Oh, laiſſez-là aller, il ne faut pas que ſa mere la voye avec vous.

THIBAUDOIS.

Va donc, va, ma fille, dépêche-toi d'être ma femme.



SCENE VIII.

ORONTE, THIBAUDOIS.

ORONTE.

ÇA raisonnons un peu sur la maniere dont nous nous y prendrons pour tourner l'esprit de ma femme; car c'est la grande difficulté de notre affaire.

THIBAUDOIS.

N'y a-t-il que cela qui t'embarrasse ?

ORONTE.

Non vraiment; car....

THIBAUDOIS.

Cela ne m'embarasse point, moi.

ORONTE.

Avez-vous quelque expedient pour faire que....

THIBAUDOIS.

Oui, oui, va, je ferai cela : dis-moi comment vas-tu faire ?

ORONTE.

C'est ce qui m'embarrasse, vous dis-je.

THIBAUDOIS.

Tu, tu, tu es un pauvre génie, il n'y a rien de si aisé.

ORONTE.

Inſtruiſez-moi donc.

THIBAUDOIS.

Rien de ſi aiſé ; car enfin . . . comment t'y prendras-tu ?

ORONTE.

Je n'en ſçais rien.

THIBAUDOIS.

Mais, mais, mais, ni moi, non plus ; car c'eſt une terrible femme, que l'eſprit de ta femme.

ORONTE.

Je vois bien que nous ſommes auſſi habiles l'un que l'autre pour imaginer. Mais par bonheur, j'ai un Jardinier à qui il vient les meilleures penſées du monde, c'eſt une bonne tête.

THIBAUDOIS.

J'ai de la tête auſſi, moi ; fais venir l'homme, nous imaginerons.

ORONTE.

Le voici.



SCENE IX.

ORONTE, THIBAUDOIS, LUCAS.

ORONTE.

HE bien, Lucas, rêves-tu à notre affaire ? as-tu fait réflexion ſur ce que je t'ai dit ?

LUCAS.

Chut.

ORONTE.

Chut.

THIBAUDOIS.

Chut.

LUCAS.

Monſieu que vla, veut ben de Mademoiſelle Angelique, al veut ben de li, Madame le veut ben, vou le voulé ben, & moi itou, vla qu'eſt don fait.

THIBAUDOIS.

Vla qu'eſt donc fait.

LUCAS.

Je di que ça n'eſt pas fait; car drès qu'a verra que nous le voulons tretous, a ne le voudra pu, elle.

ORONTE.

Voilà le mal.

THIBAUDOIS.

Voilà le mal.

LUCAS.

O! je vous demande, si....

ORONTE.

Assûrément.

THIBAUDOIS.

Belle demande!

LUCAS.

Je vous demande don, si ne sauroit pas que je fissions là ... comme si ....

THIBAUDOIS.

C'est bien penser cela.

ORONTE.

Fort-bien, Lucas.

THIBAUDOIS.

C'est mon avis.

LUCAS.

Vla de biaux avis qu'ous avé-là! Fau vous faire conseillé de Village, vous opinerais par écho. Je dis don moi, que la volonté de vote fame est comme eune giroite, qui voudroit toujou se torner à l'encontre du vent. Fau donc faire semblant que le vent vient d'aval, pour qu'à tourne d'amon. Oh! l'y a deux vents qui souflont su Mademoiselle Angelique, Monsieu d'un côté, & ce Valere de l'autre; gna don qu'à dire à vote fame, que c'est Valere que nou

voulons, & a nou baillera ſti-ci par oppoſite; vla ma ſentence.

ORONTE.

Voilà le nœud.

THIBAUDOIS.

Il y a cent écus pour Lucas, voilà le nœud.

LUCAS.

Faut faire deux nœuds pour que ça quienne. Mais l'y a encore eune çarimonie pour mettre Madame ben en humeur de s'oſtiner à ça.

ORONTE.

Nous prendrons le moment, notre Notaire a le mot, le Contrat eſt tout prêt.

LUCAS.

Oui, mais pour qu'a le ſine ben vîte, fau qu'a le ſine de rage; & j'ai le ſecret pour l'agacer. C'eſt comme quand a vient pour argoter ſur mon jardin; je fais ſemblant de ne dire mot, je ratice ma bêche: a s'obſtine ſu ma contenance; je ſecoue la tête, a pren ça pour des paroles, & a diſpute contre: le feu s'y boute, & quand ſa contredition eſt allumée, ſi vou l'y ailiais ſoûtenir qu'al eſt honnête fame, a vou diroit qu'ous en ave menti. Mais la vla. Je vas l'oſtiner, & pi vou vienrais tou d'un coup ly demander Valere.

SCENE X.

Mad. ORONTE, LUCAS.

Mad. ORONTE.

TU étois-là encore avec mon mari. Il t'a dit apparemment lequel il veut choisir pour gendre, ou de Valere, ou de Monsieur Thibaudois, que je lui ai proposé ?

LUCAS *tournant son chapeau.*

Hom!

Mad. ORONTE.

Tu tournes ton chapeau: c'est-à-dire que mon mari n'est pas de mon avis.

LUCAS *secouant la tête.*

Prr.

Mad. ORONTE.

Monsieur Thibaudois, dis-tu, n'est pas du goût de mon mari, & il aimeroit mieux Valere.

LUCAS.

Hé, hé, hé!

Mad. ORONTE.

Parce qu'il est plus jeune ? n'est-ce pas qu'il plairoit davantage à ma fille ?

LUCAS.

Hé! mais....

Mad. ORONTE.

Quoi ! tu me ſoutiendras qu'un établiſſement ſolide, que les gros biens de Monſieur Thibaudois ne ſont pas préférables.

LUCAS.

Baon !

Mad. ORONTE.

J'enrage quand j'entends raiſonner ainſi.

LUCAS.

Mais, mais, mais ....

Mad. ORONTE.

Faux raiſonnemens que tout cela.

LUCAS *frappant du pied.*

Morgué !

Mad. ORONTE.

Et tout ce que tu me dis-là, c'eſt mon mari qui te le fait dire.

LUCAS.

Palſangoi !

Mad. ORONTE.

Ne voilà-t-il pas mot pour mot tous ſes diſcours ! O bien, je lui déclare que malgré lui....

LUCAS.

Han ....

Mad. ORONTE.

Oui, malgrè lui, à ſa barbe ...

LUCAS.

Pao !

Mad. ORONTE.

Oui.... Il le prend ſur ce ton-là ! je lui ferai bien voir....

LUCAS.

Pa ta ta !

Mad. ORONTE.

Il verra ſi je ſuis la maîtreſſe.

LUCAS.

Prrr....

Mad. ORONTE.

O c'en eſt trop, mon mari : vous me contrecarrez, vous m'inſultez, vous m'outragez.

Lucas fait ſigne à Oronte d'avancer, & il le met à ſa place à côté de Madame Oronte, pendant qu'elle parle ſeule.

SCENE XI.

ORONTE, Mad. ORONTE. LUCAS.

Mad. ORONTE *à Oronte qu'elle voit à la place où étoit Lucas.*

CONTINUEZ, Monſieur continuez. Je voudrois bien ſçavoir où vous prenez toutes les extravagances que vous venez de me dire ?

ORONTE.

Je n'ai encore rien dit.

Mad. ORONTE.

Pourſuivez donc, courage. Il faut être bien obſtiné pour me ſoutenir....

ORONTE.

Il eſt vrai que je venois pour vous parler.

Mad. ORONTE.

Me ſoûtenir ſans raiſon, ſans jugement, que Monſieur Thibaudois ne convient pas à ma fille.

ORONTE.

Valere pourtant....

Mad. ORONTE.

Ne parlez pas davantage.

ORONTE.

Je vous demande Valere; &....

Mad. ORONTE.

Non, Monſieur; Valere n'a que faire de ſe préſenter à moi.

ORONTE.

Hé! je vous prie, par complaiſance pour moi.

Mad. ORONTE.

Dès demain, je donne ma fille à Monſieur Thibaudois.

ORONTE.

Mais la raiſon?

Mad. ORONTE.

La raiſon eſt pour moi; & pour preuve que j'ai raiſon, c'eſt que cela ſera comme je le veux, & dès aujourd'hui. . . . Monſieur Thi-

baudois est ici , tenez-vous prêt pour signer.

SCENE XII.

LUCAS, ORONTE.

ORONTE.

HE bien ! n'ai-je pas tenu bon ?

LUCAS.

O parguenne , pour cette fois-ci , a fera vote volonté , & fera la premiere fois de sa vie.

ORONTE.

Ça , le Notaire est-il arrivé ?

LUCAS.

Je m'en vas voir ; & pi je revienrons encore crier que je voulons Valere , afin qu'a sine vîtement pour l'autre.

SCENE XIII.

ORONTE, ANGELIQUE.

ORONTE.

NOus avons fait merveille , ma fille.

ANGELIQUE.

J'ai tout entendu , j'étois-là sous le berceau

avec le Notaire ; il vient d'arriver, il eſt tems qu'il paroiſſe.

ORONTE.

Je vais lui parler, va vîte rejoindre ta mere.

ANGELIQUE *ſeule*.

Voilà les choſes au point où je les ſouhaitois, & les meſures que je prends pourront réuſſir. Examinons ce que tout ceci deviendra.

SCENE XIV.

Mad. ORONTE, LE LAQUAIS.

Mad. ORONTE.

DIs-moi donc, mon enfant, de quelle part m'apportes-tu ce billet ? A qui apartiens-tu ?

LE LAQUAIS.

On m'a défendu de vous dire cela, & afin que vous ne me faſſiez point parler malgré moi, je m'enfuis au plus vîte. (*il s'en va*)

Mad. ORONTE.

Que veut dire ce myſtere ? (*elle lit bas.*) hon, hon, hon .... *Je vous donne avis que votre fille eſt d'intelligence avec Monſieur Thibaudois qu'elle veut epouſer ; & pour vous faire ſigner leur contrat, ils ont un Notaire en main qui ſe doit trouver chez vous comme par hazard.*

zard. Justement, c'est ce Notaire que j'ai vû là avec Angelique ; l'avis est bon. *En un mot, votre mari doit feindre de ne vouloir point de Monsieur Thibaudois, afin que vous vous déterminiez pour lui.* Oui ! Monsieur Thibaudois est l'homme de mon mari.

SCENE XV.

Mad. ORONTE, ORONTE, LUCAS.

LUCAS *bas à Oronte.*

Courage, Monsieur, crions bien fort que je ne voulons point de M. Thibaudois, afin qu'à nous le baille plus vîte.

ORONTE.

Ecoutez ma femme....

LUCAS.

Je vous disons donc que ....

ORONTE.

Je veux que vous sçachiez que.....

LUCAS.

Que je sommes, vote mari.....

ORONTE.

Vous dites que vous voulez M. Thibaudois pour gendre, n'est-ce pas ? Je vous dis, moi, que ma fille ne veut point de lui.

LUCAS.

Al en veut un pu délicat.

Mad. ORONTE.

Ce n'est ni la volonté de ma fille, ni la mienne qui doit décider; c'est la vôtre, mon mari; & là-dessus, comme sur toute autre chose vous êtes le maître.

LUCAS.

C'est moi itou qui trouve à propos que ....

Mad. ORONTE.

Tu es homme de bon conseil, Lucas, j'écoute volontiers tes avis.

ORONTE.

En un mot, ma femme, vous m'avez proposé M. Thibaudois, & moi je n'en veux point.

Mad. ORONTE.

Parlons avec douceur. J'aime la paix, & l'union, je ferai ce qui vous sera le plus agréable.

ORONTE.

Ce qui m'est agréable, c'est de n'avoir point de complaisance là-dessus.

Mad ORONTE.

C'est à moi d'en avoir pour un mari que j'aime & que je respecte.

ORONTE.

Vous plaisantez, & je vous dis très sérieusement que M. Thibaudois n'est point de mon goût.

Mad. ORONTE.

Votre goût détermine le mien, & je ne pense plus à M. Thibaudois.

ORONTE *bas à Lucas.*

Lucas.

LUCAS *bas à Oronte.*

Poussons farme, c'est que la contredition n'est pas encore en branle.

ORONTE.

Parlez donc, Madame, est-ce que vous vous mocquez de moi ?

Mad. ORONTE.

Mais pourquoi vous emporter, puisque je vous donne ma parole ?

LUCAS.

Bon ! vote parole, a va & vient comme l'air du tems.

Mad. ORONTE.

Vous en allez voir l'exécution.

ORONTE.

Vous n'en ferez qu'à votre tête.

Mad. ORONTE.

Pour vous prouver ma sincérité & ma soumission, je vais de ce pas défendre à Monsieur Thibaudois de mettre le pied dans votre maison.

SCENE XVI.

ORONTE, LUCAS.

ORONTE.

JE crois qu'elle y va tout de bon. De quoi s'avise-t-elle d'être complaisante aujourd'hui ?

LUCAS.

Ouais ! l'i a de la leune là-dedans.

ORONTE.

Il faut être bien malheureux ! la seule fois de sa vie qu'elle ne me contredit point, c'est pour me contredire.

LUCAS.

Al vous obéit, ça n'est pas naturel.

ORONTE.

Je vais voir si c'est tout de bon, je ne sçaurois le croire.

LUCAS *seul.*

Hon ! faut que l'i ait là queuque chose ; je me doute quasiment....



SCENE XVII.

LUCAS, THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS.

HE ben, hé ben, Lucas ; on va figner le contrat, c'eft de l'argent qu'il faudra que je te baille.

LUCAS.

On vous va baillé vote congé à vous ; Madame vous cherche pour ça.

THIBAUDOIS.

Elle ne veut point de moi, dis-tu ?

LUCAS.

Je m'en vas voir encore tout ça moi-même ; attendez-moi là.

THIBAUDOIS *feul.*

J'aime pourtant bien cette petite Angelique ; mais je me mocque de cela ; fi je ne l'époufe pas, j'ai de quoi en époufer quatre autres.



SCENE XVIII.

THIBAUDOIS, ANGELIQUE, VALERE, *qui suit Angelique pour examiner ses démarches.*

THIBAUDOIS.

HE ben, hé ben, pauvre fille, te voilà mal, tu ne seras point mariée.

ANGELIQUE.

Voilà un fâcheux contre-tems.

THIBAUDOIS.

Cela te fâche donc, j'en suis bien-aise; c'est que tu m'aimes, & c'est bien fait; ne pleures point, va ne pleure point, tu m'auras.

ANGELIQUE.

Allez donc vous joindre à mon pere, secondez-le bien, parlez ensemble à ma mere, priez-là, pressez-là.

THIBAUDOIS.

Quin, quin, voilà ton autre amant qui nous écoute.

ANGELIQUE.

Ha! vous êtes-là, Valere?

VALERE.

Ce que je viens d'entendre, ce que vous m'avez dit tantôt, votre affectation à me ren-

voyer, le Notaire que j'ai vû, tout enfin me prouve assez votre trahison; mais vous ne meritez pas que j'en sois assez touché pour vous la reprocher. Je prends le parti du mépris & du silence. (*Il éleve tout d'un coup sa voix*) N'attendez pas de moi, ni des emportemens ni des reproches, ingrate: non, perfide; non, traîtresse....

THIBAUDOIS.

Appelles-tu cela des douceurs?

VALERE.

Juste Ciel!

THIBAUDOIS.

De quoi se plaint-il donc? est-ce que tu lui as promis quelque chose?

ANGELIQUE.

Rien du tout, M. Thibaudois. Je voudrois bien sçavoir, Monsieur, de quel droit vous venez m'injurier? Sur quoi, je vous prie, pouviez-vous fonder vos esperances? Premierement, mon pere peut-il balancer entre les richesses de Monsieur, & le peu de bien que vous avez?

THIBAUDOIS *montrant ses bagues.*

Quin, vois-tu la main que je lui baille? ces cinq doigts-là valent tous les contrats d'un Officier d'épée.

ANGELIQUE.

Pour moi je préfere la bonne humeur de

Monſieur, à ce ſérieux paſſionné dont vous ne ſortez jamais.

THIBAUDOIS.

Fi ! il eſt amoureux comme un roman.

ANGELIQUE.

Ses bons mots me touchent plus que toutes vos mines de deſeſperé.

THIBAUDOIS.

J'ai oui dire que les femmes n'aiment point les affligés. Il me fait pitié pourtant. Va, mon Capitaine, va, pour te conſoler, je te prêterai de l'argent.

VALERE.

Hé, morbleu, Monſieur....

ANGELIQUE *prenant Valere par le bras.*

Vous allez vous emporter ; retirez-vous, je vous prie, je n'aime pas les emportés.

THIBAUDOIS.

Hé, ni moi non plus. Je vais rejoindre ton pere. (*bas à Angelique.*) Défais-toi de cet homme-là, baille-lui ſon congé, & viens me retrouver.



SCENE

SCENE XX.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE.

VOtre procedé me paroît si outré, que je pourrois vous soupçonner de feindre. Je ne m'en flate pas ; mais enfin, s'il étoit vrai que vous eussiez affecté de parler ainsi en présence de Monsieur Thibaudois....Le voilà parti, justifiez-vous.

SCENE XXI.

ANGELIQUE, VALERE, MADAME ORONTE.

Mad. ORONTE *à part.*

MA fille seule avec Valere !

VALERE.

Justifiez-vous donc, ou convenez que vous m'avez trahi : parlez, nous sommes seuls.

ANGELIQUE, *voyant sa mere.*

Je vous parlerai à vous seul, comme je vous ai parlé en la présence de Monsieur Thibaudois.

Mon pere veut que je l'épouse ; & je vous déclare que j'en suis ravie.

VALERE.

Oh ! je ne puis plus me contenir. Plus de ménagemens, je vais trouver votre mere.

ANGELIQUE.

Allez, Monsieur, allez ; vous pouvez lui dire que je n'ai nulle inclination pour vous.

VALERE *appercevant Madame Oronte.*

Madame, avez-vous entendu ? Je suis trahi, Madame ; car enfin, il n'est plus tems de vous cacher mon amour pour une ingrate .... vous voyez comme elle me traite.

Mad. ORONTE.

Vous me faites compassion, Monsieur : voir la fille & le pere acharnés contre vous & contre moi ! J'entre dans votre situation, car je me conforme volontiers aux sentimens des autres.

VALERE.

Non, après le procédé d'Angelique, je ne veux jamais entendre parler d'elle.

Mad. ORONTE.

Je vous l'avouerai, je n'avois nulle envie de vous proposer ma fille.

VALERE.

Vous me la proposeriez en vain.

Mad. ORONTE.

Mais pour vous prouver à vous, qui êtes un

homme raisonnable, que la raison seule me détermine; il me prendroit envie de vous offrir...

VALERE.

Je refuse vos offres, Madame; je ne suis pas homme à violenter les inclinations.

Mad. ORONTE.

Que j'aurois de plaisir à vous venger de mon mari, de ma fille, de tout le monde enfin! car tout s'accorde pour me contredire. Je vous prie, Monsieur....

VALERE.

Il n'en sera rien.

Mad. ORONTE.

Quoi! vous me contredites aussi! Oh! je vous ferai de si gros avantages, que je vous obligerai à épouser ma fille.

ANGELIQUE.

Quoi, ma mere! vous voudriez m'engager malgré moi?

Mad. ORONTE.

Malgré vous, ma fille! Ne vous souvient-il plus que vous n'avez point de volonté?

ANGELIQUE.

Hélas! quand je vous parlois ainsi, je ne parlois pas sincerement. Pourquoi voulez-vous empêcher un riche établissement que je trouve avec Monsieur Thibaudois?

Mad. ORONTE.

Monsieur a plus de bien que vous n'en meritez.

ANGELIQUE.

Hé ! ma mere, je vous en conjure.

Mad. ORONTE.

Taisez-vous, je sai toutes vos menées, le Notaire m'a tout dit. Vouloir me trahir ! m'exposer à faire la volonté d'un mari ! pour vous punir, je vous ferai signer le même contrat que vous aviez fait dresser contre moi ; je vais le faire remplir du nom de Valere.

SCENE XXII.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE.

NOn, Madame, non, je ne signerai point ; j'aimerois mieux mourir que d'épouser votre fille.

ANGELIQUE *imitant Valere.*

J'aimerois mieux mourir, que d'épouser votre fille ! vous prononcez cela bien naturellement.

VALERE.

Comme je le sens, ingrate.

ANGELIQUE.

Et comme je le souhaitois. Car pour vous le faire prononcer d'un ton à le persuader à ma mere, il a bien fallu vous le faire sentir vive-

ment. Vous ne l'auriez pas si bien trompée, si je ne vous avois trompé vous-même.

VALERE.

Expliquez-vous ?

ANGELIQUE.

Pour faire consentir ma mere à ce que je souhaitois, il a fallu laisser aussi mon pere dans l'erreur. Il a agi naturellement ; & quand j'ai vû qu'ils étoient tous pour Monsieur Thibaudois, j'en ai fait avertir ma mere, afin qu'elle fût contre ; un billet inconnu l'a instruite du complot, & c'est ce billet qui a excité sa contradiction. Voyant tout le monde contre vous, elle a pris votre parti pour contredire tout le monde, & veut vous contredire aussi.

VALERE.

Ce que j'entends est-il bien vrai ? Mon malheur m'accabloit, mon bonheur m'éblouit, je ne le vois pas encore.

ANGELIQUE.

Je voudrois que vous ne le vissiez qu'après la signature. Je crains quelque transport de joie indiscrete ; non, Valere, ne soyez point encore convaincu que je vous aime.

VALERE *avec transport.*

Ah ! trop aimable Angelique !

ANGELIQUE.

Quelqu'un vient, feignons encore.

SCENE XXIII.

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS.

ANGELIQUE.

NOn Valere, non, je ne vous épouserai jamais malgré moi.

LUCAS.

Non, morgué, ce ne feroit pas malgré vous, car feroit de bon cœur qu'ou l'épouseriais. Mais ça ne sera pas pourtant; car je me sis douté qu'ou maniganciais l'amour ensemble, & que vous faisiais semblant. Vote mere aloit baillé là-dedan, oui; mais je l'ai averti qu'ou la trompiais.

ANGELIQUE.

Ah Ciel!

VALERE.

Malheureux que tu es!

LUCAS.

Ce sera pour vous le malheur; car Madame va revouloir ce qu'a vouloit devan qu'a sçeut qu'ou vouliais ly faire vouloir; tanquia que je ly ai dit tout ça moi; car Monsieur Thibaudois me baille cent écus.

VALERE.

Hé maraut, que ne m'en demandois-tu deux cens?

LUCAS.

Il n'eſt pu tems, Madame ſait tout. Stanpendant, ſi je vous voyois là vote argent, il ne feroit pu vrai que Madame ſait tout, car morgué a ne ſait rien.

ANGELIQUE.

Ha, mon pauvre Lucas....

VALERE.

Tien, voilà ma bourſe.

LUCAS.

Et vla Madame qui reviant, je vais vous épauler.

SCENE XXIV.

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS, Mad. ORONTE, THIBAUDOIS.

LUCAS.

VEné don vîte, Madame, vla des jeunes gens qui ſe querellont; vené vîte les ſéparer : je les ai trouvés qui ſe diſiont rage; ils ſe diſputoient tant, que j'ai crû qu'ils étoient déja mariés enſemble.

Mad. ORONTE.

Révolter ma fille contre moi! il faut être bien inſolent! vous voilà encore céans, Monſieur? ſortez tout-à-l'heure.

THIBAUDOIS.

Va, va, je ſuis plus complaiſant que toi : tu me chaſſes, je m'en vas.

Mad. ORONTE.

Vous n'êtes qu'un brutal.

THIBAUDOIS.

Adieu, femme.

Mad. ORONTE.

Un benet, un ſot....

THIBAUDOIS.

Je n'ai jamais contredit perſonne.

SCENE XXV.

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS, ORONTE, Mad. ORONTE, LE NOTAIRE.

ORONTE.

EN verité, ma femme...

Mad. ORONTE.

Taiſez-vous, mon mari.

LE NOTAIRE.

Si j'oſois, Madame, vous repréſenter....

Mad. ORONTE.

Je ſuis ravie que vous ſoyez auſſi contre Valere ! il ne manquoit plus que vous. Donnez ce contrat, & que je commence par ſigner. *Elle ſigne.* Allons, Angelique, ſignez après moi, obéiſſez.

ANGELIQUE *en ſignant.*

Je ne ſerai pas mariée pour cela ; car mon pere ne veut pas ſigner.

Mad. ORONTE.

Signez, Monſieur mon mari, ſignez, ou bien....

ORONTE.

Quand je ſignerai, cela ne fera rien, car vous ne ferez pas ſigner Valere de force.

Mad. ORONTE.

Pour vous y obliger, Monſieur, j'ai fait mettre ici un mot de donation.

VALERE *ſe jette tout d'un coup ſur le contrat, & le ſigne.*

Hé ! je n'ai que faire de votre donation. *(au Notaire)* Fuyez, Monſieur, emportez vîte la minute, de peur que Madame ne ſe dédiſe.

LE NOTAIRE *s'en allant.*

L'affaire eſt conſommée.

SCENE DERNIERE.

VALERE, ANGELIQUE, LUCAS ; ORONTE, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

QUe veut dire cela ?

LUCAS.

Je vous avois ben di, Madame, qui s'aimiont l'un l'autre.

ORONTE.

Je ne voulois que la marier, n'importe auquel.

Mad. ORONTE.

Ah! je suis trahie.

ANGELIQUE.

Je me jette à vos pieds, ma mere.

VALERE.

Mille pardons, Madame.

Mad. ORONTE.

Je ne le pardonnerai de ma vie.

ORONTE.

Vous avez signé.

Mad. ORONTE

Oui, mais je deshérite ma fille; je ne veux jamais voir mon gendre; je me sépare d'avec mon mari, je ferai pendre le Notaire & Lucas... je suis désesperée. (*elle s'enfuit.*)

VALERE.

Nous la ferons revenir à force de soumissions.

ORONTE.

Voilà ce qui s'appelle l'Esprit de Contradiction.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier la nouvelle Edition des *Oeuvres de Monsieur Dufresny*, & je crois que le Public la recevra avec plaisir. A Paris ce 14 Décembre 1746.

DANCHET.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & Feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres de Requêtes ordinaires de Notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre *Oeuvres de M. Dufresny*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer ledit li-

vre en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles, que la réimpression dudit Livre sera faire dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée

pour modéle, ſous le contreſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, l'imprimé qui aura ſervi de copie à la réimpreſſion dudit livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & Féal Chevalier, le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chévalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & non

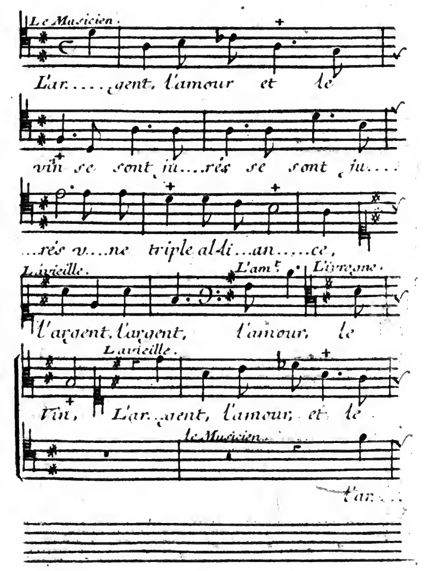
obſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le neuviéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept-cent quarante-ſix, & de notre regne le trente-uniéme. Par le Roi en ſon Conſeil.
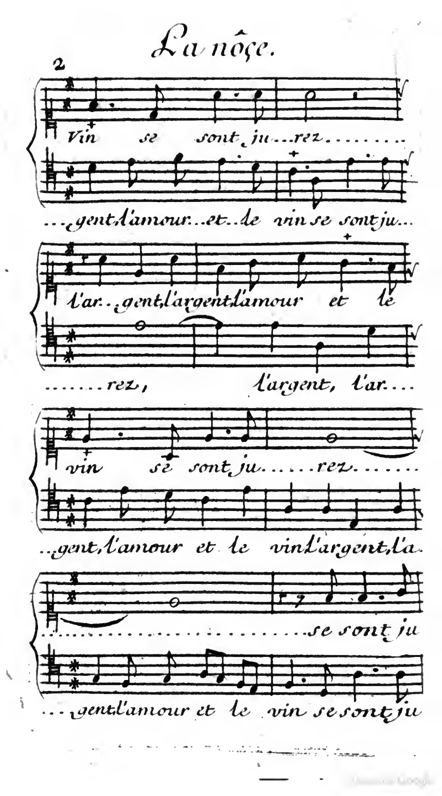
SAINSON.
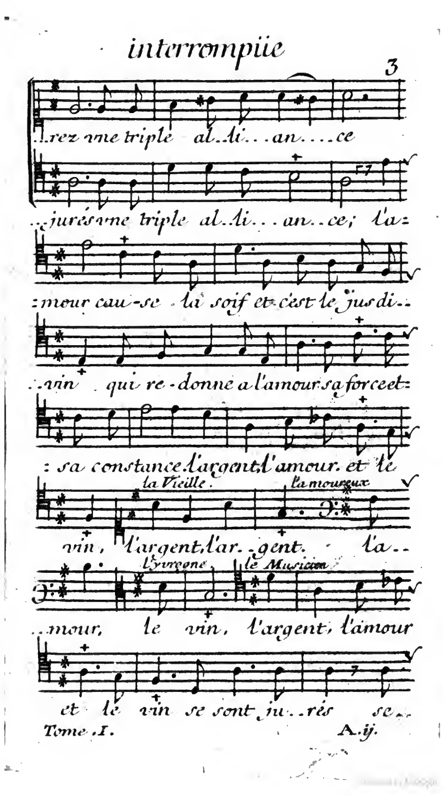
Regiſtré ſur le Regiſtre onze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 715. Fol. 631, conformement aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 12 Decembre 1746.
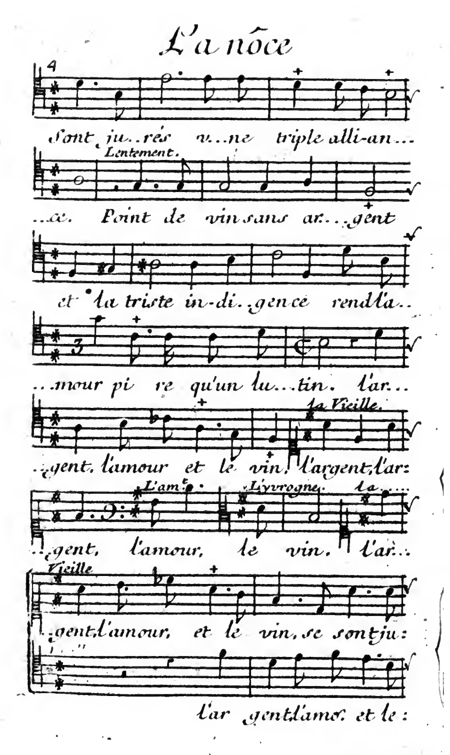
CAVELIER, *Syndic.*
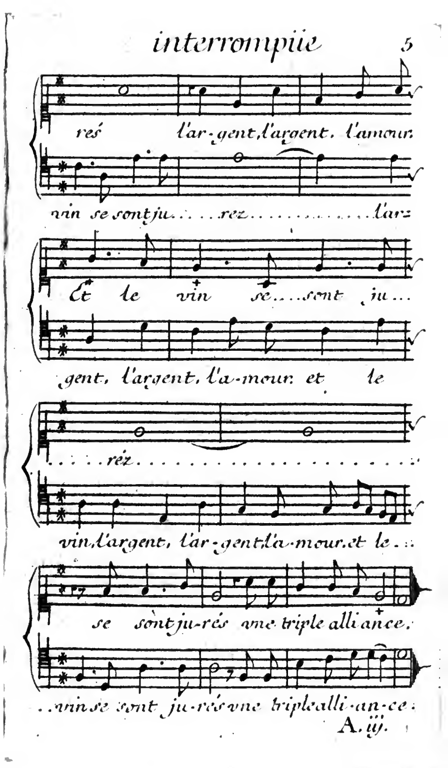
La nôce interrompüe
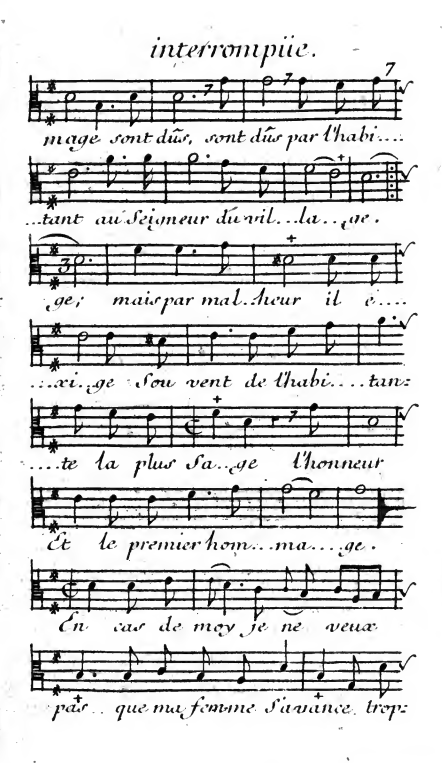



La nôçe.
2
Vin se sont ju...rez........
...gent,l'amour...et..le vin se sont ju...
l'ar..gent,l'argent,l'amour et le
.......rez, l'argent, l'ar...
vin se sont ju......rez.......
...gent,l'amour et le vin l'argent,l'a.
..........................se sont ju
...gent l'amour et le vin se sont ju


interrompüe
3
..rez vne triple al..li...an....ce
..jurés vne triple al..li...an..ce; l'a:
:mour cau-se la soif et c'est le jus di..
..vin qui re-donne a l'amour sa force et:
: sa constance l'argent, l'amour. et le
la Vieille.
l'amoureux
vin, l'argent, l'ar..gent. l'a..
l'yvrogne.
le Musicien
..mour, le vin, l'argent, l'amour
et le vin se sont ju..rés se..
Tome. I.
A.ij.
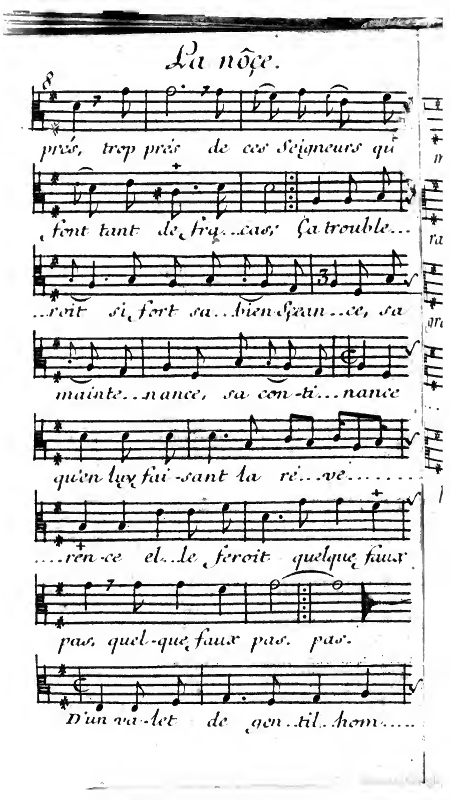

L'a nôce
4
Sont ju..rés v...ne triple alli-an...
Lentement.
...ce. Point de vin sans ar...gent
et la triste in-di..gence rend l'a..
..mour pi re qu'un lu...tin. l'ar...
la Vieille.
..gent, l'amour et le vin. l'argent, l'ar:
L'am.t
L'yvrogne.
la....
..gent, l'amour, le vin. l'ar...
Vieille
..gent, l'amour, et le vin, se sont ju:
l'ar gent, l'amo.r et le :
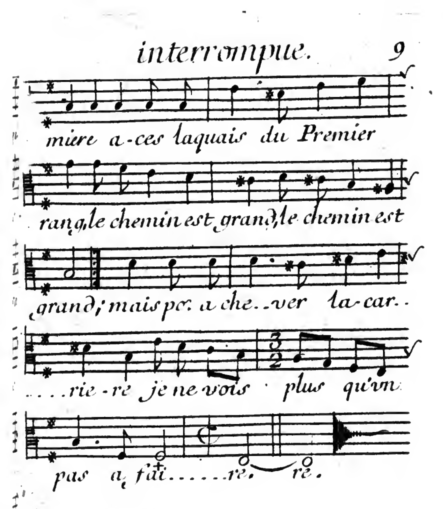

interrompüe
5
res l'ar-gent, l'argent. l'amour
vin se sont ju... ...rez............l'ar-
Et le vin se....sont ju...
gent, l'argent, l'a-mour et le
....rez..................
vin, l'argent, l'ar-gent l'a-mour et le...
se sont ju-rés vne triple alliance.
..vin se sont ju-rés vne triple alli-an-ce.
A. iij.


6
La nôçe
Com-pe...re Ger-vais ne..re..çois ja..
..mais d'un Seigneur de vil-la-ge ni...
..femme. ni fer...me ni, prests. prests.
Il s'empa-re de ton me..na..ge. ra:
:vage, fait rage, et prend a tes frais
sur la fem̃e et sur l'he..ri..tage de
gros in..ter...rests.
L'hon-neur et le premier hom:



interrompüe.
mage sont dûs, sont dûs par l'habi....
..tant au Seigneur du vil..la..ge.
.ge; mais par mal..heur il e....
..xi..ge Sou vent de l'habi...tan:
....te la plus Sa..ge l'honneur
Et le premier hom...ma...ge.
En cas de moy je ne veux
pas.. que ma femme s'avance trop:


La nôçe.
prés, trop prés de ces Seigneurs qui
font tant de fra..cas; Ça trouble...
..roit si fort sa..bien Sçean..ce, sa
mainte..nance, sa con-ti...nance
qu'en luy fai-sant la ré...ve.......
....ren-ce el..le feroit quelque faux
pas. quel-que faux pas. pas.
D'un va-let de gen..til..hom.....



Fin de la Noce.

interrompue.

Gravé par Denise, Vincent.

